

Le General Dourakine

Comtesse de Segur

Table of Contents

<u>Le General Dourakine</u>	1
<u>Comtesse de Segur</u>	1
<u>I. DE LOUMIGNY A GROMILINE</u>	2
<u>II. ARRIVEE A GROMILINE</u>	5
<u>III. DERIGNY TAPISSIER</u>	8
<u>IV. MADAME PAPOFSKI ET LES PETITS PAPOFSKI</u>	11
<u>V. PREMIER DEMELE</u>	16
<u>VI. LES PAPOFSKI SE DEVOIENT</u>	20
<u>VII. LE COMLOT</u>	26
<u>VIII. ARRIVEE DE L'AUTRE NIECE</u>	28
<u>IX. TRIOMPHE DU GENERAL</u>	29
<u>X. CAUSERIES INTIMES</u>	36
<u>XI. LE GOUVERNEUR TROUVE</u>	39
<u>XII. RUSE DU GENERAL</u>	48
<u>XIII. PREMIER PAS VERS LA LIBERTE</u>	57
<u>XIV. ON PASSE LA FRONTIERE</u>	61
<u>XV. LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT</u>	67
<u>XVI. VISITE QUI TOURNE MAL</u>	69
<u>XVII. PUNITION DES MECHANTS</u>	73
<u>XVIII. RECIT DU PRINCE FORCAT</u>	74
<u>XIX. EVASION DU PRINCE</u>	77
<u>XX. VOYAGE PENIBLE, HEUREUSE FIN</u>	80
<u>XXI. L'ASCENSION</u>	84
<u>XXII. FIN DES VOYAGES, CHACUN CHEZ SOI</u>	89
<u>XXIII. TOUT LE MONDE EST HEUREUX. CONCLUSION</u>	92

Le General Dourakine

Comtesse de Segur

This page formatted 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- I. DE LOUMIGNY A GROMILINE
 - II. ARRIVEE A GROMILINE.
 - III. DERIGNY TAPISSIER.
 - IV. MADAME PAPOFSKI ET LES PETITS PAPOFSKI
 - V. PREMIER DEMELE
 - VI. LES PAPOFSKI SE DEVOIENT
 - VII. LE COMLOT
 - VIII. ARRIVEE DE L'AUTRE NIECE
 - IX. TRIOMPHE DU GENERAL
 - X. CAUSERIES INTIMES
 - XI. LE GOUVERNEUR TROUVE
 - XII. RUSE DU GENERAL
 - XIII. PREMIER PAS VERS LA LIBERTE
 - XIV. ON PASSE LA FRONTIERE
 - XV. LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT
 - XVI. VISITE QUI TOURNE MAL
 - XVII. PUNITION DES MECHANTS
 - XVIII. RECIT DU PRINCE FORCAT
 - XIX. EVASION DU PRINCE
 - XX. VOYAGE PENIBLE. HEUREUSE FIN
 - XXI. L'ASCENSION
 - XXII. FIN DES VOYAGES. CHACUN CHEZ SOI
 - XXIII. TOUT LE MONDE EST HEUREUX. CONCLUSION
-

Produced by Renald Levesque

La Comtesse de Segur

LE GENERAL DOURAKINE

A ma petite-fille JEANNE DE PITRAY

Ma chere petite Jeanne, je t'offre mon dixieme ouvrage, parce que tu es ma dixieme petite-fille, ce qui ne veut pas dire que tu n'aies que la dixieme place dans mon coeur. Vous y etes tous au premier rang, par la raison que vous etes tous de bons et aimables enfants. Tes freres Jacques et Paul m'ont servi de modeles dans l'Auberge de l'Ange-gardien, pour Jacques et Paul Derigny. Leur position est differente, mais leurs qualites sont les memes. Quand tu seras plus grande, tu me serviras peut-etre de modele a ton tour, pour un nouveau livre, ou tu trouveras une bonne et aimable petite Jeanne.

Ta grand'mere,

COMTESSE DE SEGUR, nee Rostopchine.

Le General Dourakine

I. DE LOUMIGNY A GROMILINE

Le general Dourakine s'etait mis en route pour la Russie, accompagne, comme on l'a vu dans l'Auberge de l'Ange-gardien, par Derigny, sa femme et ses enfants, Jacques et Paul. Apres les premiers instants de chagrin cause par la separation d'avec Elfy et Moutier, les visages s'etaient derides, la gaiete etait revenue, et Mme Derigny, que le general avait placee dans sa berline avec les enfants, se laissait aller a son humeur gaie et riieuse. Le general, tout en regrettant ses jeunes amis, dont il avait ete le genereux bienfaiteur, etait enchante de changer de place, d'habitudes et de pays. Il n'etait plus prisonnier, il retournait en Russie, dans sa patrie; il emmenait une famille aimable et charmante qui tenait de lui tout son bonheur, et dans sa satisfaction il se pretait a la gaiete des enfants et de leur mere adoptive. On s'arreta peu de jours a Paris; pas du tout en Allemagne; une semaine seulement a Saint-Petersbourg, dont l'aspect majestueux, regulier et severe ne plut a aucun des compagnons de route du vieux general; deux jours a Moscou, qui excita leur curiosite et leur admiration. Ils auraient bien voulu y rester, mais le general etait impatient d'arriver avant les grands froids dans sa terre de Gromiline, pres de Smolensk, et, faute de chemin de fer, ils se mirent dans la berline commode et spacieuse que le general avait amenee depuis Loumigny, pres de Domfront. Derigny avait pris soin de garnir les nombreuses poches de la voiture et du siege de provisions et de vins de toute sorte, qui entretenaient le bonne humeur du general. Des que Mme Derigny ou Jacques voyaient son front se plisser, sa bouche se contracter, son teint se colorer, ils proposaient un petit repas pour faire attendre ceux plus complets de l'auberge. Ce moyen innocent ne manquait pas son effet; mais les coleres devenaient plus frequentes; l'ennui gagnait le general; on s'etait mis en route a six heures du matin; il etait cinq heures du soir; on devait diner et coucher a Gjatsk, qui se trouvait a moitie chemin de Gromiline, et l'on ne devait y arriver qu'entre sept et huit heures du soir.

Mme Derigny avait essaye de l'egayer, mais cette fois, elle avait echoue. Jacques avait fait sur la Russie quelques reflexions qui devaient etre agreables au general, mais son front restait plisse, son regard etait ennuye et mecontent; enfin ses yeux se fermerent, et il s'endormit, a la grande satisfaction de ses compagnons de route.

Les heures s'ecoulaient lentement pour eux; le general Dourakine sommeillait toujours. Mme Derigny se tenait pres de lui dans une immobilite complete. En face etaient Jacques et Paul, qui ne dormaient pas et qui s'ennuyaient. Paul baillait; Jacques etouffait avec sa main le bruit des baillements de son frere. Mme Derigny souriait et leur faisait des chut a voix basse. Paul voulut parler; les chut de Mme Derigny et les efforts de Jacques, entremeles de rires comprimes, devinrent si frequents et si prononces que le general s'eveilla.

“Quoi? qu'est-ce? dit-il. Pourquoi empeche-t-on cet enfant de parler? Pourquoi l'empeche-t-on de remuer?”

Madame Derigny: “Vous dormiez, general; j'avais peur qu'il ne vous eveillat.”

Le general: “Et quand je me serais eveille, quel mal aurais-je ressenti? On me prend donc pour un tigre, pour un ogre? J'ai beau me faire doux comme un agneau, vous etes tous fremissants et tremblants. Craindre quoi? Suis-je un monstre, un diable?”

Mme Derigny regarda en souriant le general, dont les yeux brillaient d'une colere mal contenue:

Madame Derigny: “Mon bon general, il est bien juste que nous vous tourmentions le moins possible, que nous respectons votre sommeil.

Le general: “Laissez donc! je ne veux pas de tout cela, moi. Jacques, pourquoi empechais-tu ton frere de parler?”

Le General Dourakine

Jacques: "General, parce que j'avais peur que vous ne vous missiez en colere. Paul est petit, il a peur quand vous vous fachez; il oublie alors que vous etes bon; et, comme en voiture il ne peut pas se sauver ou se cacher, il me fait trop pitie."

Le general devenait fort rouge; ses veines se gonflaient, ses yeux brillaient; Mme Derigny s'attendait a une explosion terrible, lorsque Paul, qui le regardait avec inquietude, lui dit en joignant les mains:

"Monsieur le general, je vous en prie, ne soyez pas rouge, ne mettez pas de flammes dans vos yeux: ca fait si peur! C'est que c'est tres dangereux, un homme en colere: il crie, il bat, il jure. Vous vous rappelez quand vous avez tant battu Torchonnet? Apres, vous etiez bien honteux. Voulez-vous qu'on vous donne quelque chose pour vous amuser? Une tranche de jambon, ou un pate, ou du malaga? Papa en a plein les poches du siege."

A mesure que Paul parlait, le general redevenait calme; il finit par sourire et meme par rire de bon coeur. Il prit Paul, l'embrassa, lui passa amicalement la main sur la tete. "Pauvre petit! c'est qu'il a raison. Oui, mon ami, tu dis vrai; je ne veux plus me mettre en colere: c'est trop vilain.

—Que je suis content! s'ecria Paul. Est-ce pour tout de bon ce que vous dites? Il ne faudra donc plus avoir peur de vous! On pourra rire, causer, remuer les jambes?

Le general: "Oui, mon garcon; mais quand tu m'ennuieras trop, tu iras sur le siege avec ton papa."

Paul: "Merci, general; c'est tres bon a vous de dire cela. Je n'ai plus peur du tout."

Le general: "Nous voila tous contents alors. Seulement, ce qui m'ennuie, c'est que nous allons si doucement."

—He! Derigny, mon ami, faites donc marcher ces izvochtchiks; nous avancons comme des tortues.

Derigny: "Mon general, je le dis bien; mais ils ne me comprennent pas."

Le general: "Sac a papier! ces droles-la! Dites-leur dourak, skatina, skarei!"

Derigny repeta avec force les paroles russes du general; le cocher le regarda avec surprise, leva son chapeau, et fouetta ses chevaux, qui partirent au grand galop. Skarei! Skarei! repetait Derigny quand les chevaux ralentissaient leur trot.

Le general se frottait les mains et riait. Avec la bonne humeur revint l'appetit, et Derigny passa a Jacques, par la glace baissee, des tranches de pate, de jambon, des membres de volailles, des gateaux, des fruits, une bouteille de bordeaux: un veritable repas.

"Merci, mon ami, dit le general en recevant les provisions; vous n'avez rien oublie. Ce petit hors-d'oeuvre nous fera attendre le diner." Derigny, qui comprenait le malaise de sa femme et de ses enfants, pressa si bien le cocher et le postillon, qu'on arriva a Gjatsk a sept heures. L'auberge etait mauvaise: des canapes etroits et durs en guise de lits, deux chambres pour les cinq voyageurs, un diner mediocre, des chandelles pour tout eclairage. Le general allait et venait, les mains derriere lui; il soufflait, il lancait des regards terribles. Derigny ne lui parlait pas, de crainte d'amener une explosion; mais, pour le distraire, il causait avec sa femme.

"Le general ne sera pas bien sur ce canape, Derigny; si nous en attachions deux ensemble pour elargir le lit?"

Le general se retourna d'un air furieux. Derigny s'empressa de repondre:

Le General Dourakine

“Quelle folie, Helene! le general, ancien militaire, est habitue a des couchers bien autrement durs et mauvais. Crois-tu qu'a Sebastopol il ait eu toujours un lit a sa disposition? la terre pour lit, un manteau pour couverture. Et nous autres pauvres Francais! la neige pour matelas, le ciel pour couverture! Le general est de force et d'age a supporter bien d'autres privations.”

Le general etait redevenu radieux et souriant.

“C'est ca, mon ami! Bien repondu. Ces pauvres femmes n'ont pas idee de la vie militaire.”

Derigny: “Et surtout de la votre, mon general; mais Helene vous soigne parce qu'elle vous aime et qu'elle souffre de vous voir mal etabli.”

Le general: Tres bonne petite Derigny, ne vous tourmentez pas pour moi. Je serai bien, tres bien. Derigny couchera pres de moi sur l'autre canape, et vous, vous vous etablirez, avec les enfants, dans la chambre a cote. Voici le diner servi; a la guerre comme a la guerre! Mangeons ce qu'on nous sert. Derigny, envoyez-moi mon courrier.”

Derigny ne tarda pas a ramener Stepane, qui courait en avant en telega (voiture) pour faire tenir prêts les chevaux et les repas. Le general lui donna ses ordres en russe et lui recommanda de bien soigner Derigny, sa femme et ses enfants, et de deviner leurs desirs.

“S'ils manquent de quelque chose par ta faute, lui dit le general, je te ferai donner cinquante coups de baton en arrivant a Gromiline. Va-t'en.

—Oui, Votre Excellence”, repondit le courier.

Il s'empessa d'executer les ordres du general, et avec toute l'intelligence russe il organisa si bien le repas et le coucher des Derigny, qu'ils se trouverent mieux pourvus que leur maitre.

Le general fut content du diner mesquin, satisfait du coucher dur et etroit. Il se coucha tout habille et dormit d'un somme depuis neuf heures jusqu'a six heures du lendemain. Derigny etait comme toujours le premier leve et pret a faire son service. Le general dejauna avec du the, une terrine de creme, six kalatch, espece de pain-gateau que mangent les paysans, et demanda a Derigny si sa femme et ses enfants etaient leves. Derigny: “Tout prêts a partir, mon general.”

Le general: “Faites-les dejauner et allez vous-meme dejauner, mon ami; nous partirons ensuite.”

Derigny: “C'est fait, mon general; Stepane nous a tous fait dejauner, avant votre reveil.”

Le general: “Ha! ha! ha! Les cinquante coups de baton ont fait bon effet, a ce qu'il parait.”

Derigny: “Quels coups de baton, mon general? Personne ne lui en a donne.”

Le general: “Non, mais je les lui ai promis si vous ou les votres manquiez de quelque chose.”

Derigny: “Oh! mon general!”

Le general: “Oui, mon ami; c'est comme ca que nous menons nos domestiques russes.”

Derigny: “Et... permettez-moi de vous demander, mon general, en etes-vous mieux servis?”

Le General Dourakine

Le general: "Tres mal, mon cher; horriblement! On ne les tient qu'avec des coups de baton."

Derigny: "Il me semble, mon general, si j'ose vous dire ma pensee, qu'ils servent mal parce qu'ils n'aiment pas et ils ne s'attachent pas a cause des mauvais traitements."

Le general: "Bah! bah! Ce sont des betes brutes qui ne comprennent rien."

Derigny: "Il me semble, mon general, qu'ils comprennent bien la menace et la punition."

Le general: "Certainement, c'est parce qu'ils ont peur."

Derigny: "Ils comprendraient aussi bien les bonnes paroles et les bons traitements, et ils aimeraient leur maitre comme je vous aime, mon general."

Le general: "Mon bon Derigny, vous etes si different de ces Russes grossiers!"

Derigny: "A l'apparence, mon general, mais pas au fond." Le general: "C'est possible; nous en parlerons plus tard; a present, partons. Appelez Helene et les enfants."

Tout etait pret: le courrier venait de partir pour commander les chevaux au prochain relais. Chacun prit sa place dans la berline; le temps etait magnifique et le general de bonne humeur, mais pensif. Ce que lui avait dit Derigny lui revenait a la memoire, et son bon coeur lui faisait entrevoir la verite. Il se proposa d'en causer a fond avec lui quand il serait etabli a Gromiline, et il chassa les pensees qui l'ennuyaient, avec une aile de volaille et une demi-bouteille de bordeaux.

II. ARRIVEE A GROMILINE.

Apres une journee fatigante, ennuyeuse, animee seulement par quelques demi-coleres du general, on arriva, a dix heures du soir, au chateau de Gromiline. Plusieurs hommes barbus se precipiterent vers la portiere et aiderent le general, engourdi, a descendre de voiture; ils baisèrent ses mains en l'appelant Batiouchka (pere); les femmes et les enfants vinrent a leur tour, en ajoutant des exclamations et des protestations.

Le general saluait, remerciait, souriait. Mme Derigny et les enfants suivaient de pres. Derigny avait voulu retirer de la voiture les effets du general, mais une foule de mains s'etaient precipitees pour faire la besogne. Derigny les laissa faire et rejoignit le groupe, autour duquel se bouscullaient les femmes et les enfants de la maison, repétant a voix basse Frantsousse (Francais) et examinant avec curiosite la famille Derigny.

Le general leur dit quelques mots, apres lesquels deux femmes coururent dans un corridor sur lequel donnaient les chambres a coucher; deux autres se precipiterent dans un passage qui menait a l'office et aux cuisines.

"Mon ami, dit le general a Derigny, accompagnez votre femme et vos enfants dans les chambres que je vous ai fait preparer par Stepane; on vous apportera votre souper; quand vous serez bien installes, on vous menera dans mon appartement, et nous prendrons nos arrangements pour demain et les jours suivants.

—A vos ordres, mon general", repondit Derigny. Et il suivit un domestique auquel le general avait donne ses instructions en russe.

Les enfants, a moitie endormis a l'arrivee, s'etaient eveilles tout a fait par le bruit, la nouveaute des visages, des costumes.

Le General Dourakine

“C'est drôle, dit Paul à Jacques, que tous les hommes ici soient des sapeurs!”

Jacques: “Ce ne sont pas des sapeurs: ce sont les paysans du general Paul: “Mais pourquoi sont-ils tous en robe de chambre?”

Jacques: “C'est leur maniere de s'habiller; tu en as vu tout le long de la route; ils etaient tous en robe de chambre de drap bleu avec des ceintures rouges. C'est tres joli, bien plus joli que les blouses de chez nous.”

Ils arriverent aux chambres qu'ils devaient occuper et que Vassili, l'intendant, avait fait arranger du mieux possible. Il y en avait trois, avec des canapes en guise de lits, des coffres pour serrer les effets, une table par chambre, des chaises et des bancs.

“Elles sont jolies nos chambres, dit Jacques; seulement je ne vois pas de lits. Ou coucherons-nous?”

Derigny: “Que veux-tu, mon enfant! s'il n'y a pas de lits, nous nous arrangerons des canapes; il faut savoir s'arranger de ce qu'on trouve.”

Derigny et sa femme se mirent immediatement a l'ouvrage, et quelques minutes apres ils avaient donne aux canapes une apparence de lits. Paul s'etait endormi sur une chaise; Jacques baillait, tout en aidant son pere et sa mere a defaire les malles et a en tirer ce qui etait necessaire pour la nuit.

Ils se coucherent des que cette besogne fut terminee, et ils dormirent jusqu'au lendemain. Derigny, avant de se coucher, chercha a arriver jusqu'au general, qu'il eut de la peine a trouver dans la foule de chambres et de corridors qu'il traversait.

Il finit pourtant par arriver a l'appartement du general, qui se promenait dans sa grande chambre a coucher, d'assez mauvaise humeur. Quand Derigny entra, il s'arreta, et, croisant les bras:

“Je suis contrarie, furieux, d'etre venu ici; tous ces gens n'entendent rien a mon service; ils se precipitent comme des fous et des imbeciles pour executer mes ordres qu'ils n'ont pas compris. Je ne trouve rien de ce qu'il me faut. Votre auberge de l'Ange-gardien etait cent fois mieux montee que mon Gromiline. J'ai pourtant six cent mille roubles de revenu! A quoi me servent-ils?”

Derigny: “Mais, mon general, quand on arrive apres une longue absence, c'est toujours ainsi. Nous arrangerons tout cela, mon general; dans quelques jours vous serez installe comme un prince.”

Le General: “Alors ce sera vous et votre femme qui m'installerez, car mes gens d'ici ne comprennent pas ce que je leur demande.”

Derigny: “C'est la joie de vous revoir qui les trouble, mon general. Il n'y a peut-etre pas longtemps qu'ils savent votre arrivee?”

Le General: “Je crois bien! je n'avais pas ecrit; c'est Stepane qui m'a annonce.”

Derigny: “Mais... alors, mon general, les pauvres gens ne sont pas coupables: ils n'ont pas eu le temps de preparer quoi que ce soit.”

Le General: “Pas seulement mon souper, que j'attends encore. En verite, cela est trop fort!”

Derigny: “C'est pour qu'il soit meilleur, mon general, c'est pour que les viandes soient bien cuites, qu'on vous les fait attendre.”

II. ARRIVEE A GROMILINE.

Le General Dourakine

Le General, souriant: “Vous avez reponse a tout, vous... Et je vous en remercie, mon ami, ajouta-t-il apres une pause, parce que vous avez fait passer ma colere. Et comment etes-vous installes, vous et les votres?”

Derigny: “Tres bien, mon general: nous avons tout ce qu'il nous faut.”

“Votre Excellence est servie”, dit Vassili, en ouvrant les deux battants de la porte.

Le general passa dans la salle a manger, suivi de Derigny, qui le servit a table; cinq ou six domestiques etaient la pour aider au service.

“Ha! ha! ha! dit le general, voyez donc, Derigny, les visages etonnes de ces gens, parce que vous me servez a boire.”

Derigny: “Pourquoi donc, mon general? C'est tout simple que je vous epargne la peine de vous servir vous-meme.”

Le General: “Ils considerent ce service comme une familiarite choquante, et ils admirent ma bonte de vous laisser faire.”

Le souper dura longtemps, parce que le general avait faim et qu'on servit Une douzaine de plats; le general refaisait connaissance avec la cuisine russe, et paraissait satisfait.”

Pendant que le general retenait Derigny, Mme Derigny, apres avoir couche les enfants, examina le mobilier, et vit avec consternation qu'il lui manquait des choses de la plus absolue necessite. Pas une cuvette, pas une terrine, pas une cruche, pas un verre, aucun ustensile de menage, sauf un vieux seau oublie dans un coin.

Apres avoir cherche, furete partout, le decouragement la saisit; elle s'assit sur une chaise, pensa a son auberge de l'Ange-gardien, si bien tenue, si bien pourvue de tout; a sa soeur Elfy, a son beau-frere Moutier, au bon cure, aux privations qu'auraient a supporter les enfants, a son pays enfin, et elle pleura.

Quand Derigny rentra apres le coucher du general, il la trouva pleurant encore; elle lui dit la cause de son chagrin; Derigny la consola, l'encouragea, lui promit que des le lendemain elle aurait les objets les plus necessaires; que sous peu de jours elle n'aurait rien a envier a l'Ange-gardien; enfin il lui temoigna tant d'affection, de reconnaissance pour son devouement a Jacques et a Paul, il montra tant de gaiete, de confiance dans l'avenir, qu'elle rit avec lui de son acces de desespero et qu'elle se coucha gaiement.

Elle prit la chambre entre celle des enfants et celle de Derigny, pour etre plus a leur portee; la porte resta ouverte.

Tous etaient fatigues, et tous dormirent tard dans la matinee, excepte Derigny, qui conservait ses habitudes militaires et qui etait pres du general a l'heure accoutumee. Son exactitude plut au general.

“Mon ami, lui dit-il, aussitot que je serai pret et que j'aurai dejeune, je vous ferai voir le chateau, le parc, le village, les bois, tout enfin.”

Derigny: “Je vous remercie, mon general: je serai tres content de connaitre Gromiline, qui me parait etre une superbe propriete.”

Le general, d'un air insouciant: “Oui, pas mal, pas mal; vingt mille hectares de bois, dix mille de terre a labour, vingt mille de prairie. Oui, c'est une jolie terre: quatre mille paysans, deux cents chevaux, trois cents vaches, vingt mille moutons et une foule d'autres betes. Oui, c'est bien.”

II. ARRIVEE A GROMILINE.

Le General Dourakine

Derigny souriait.

Le general: "Pourquoi riez-vous? Croyez. vous que je sois un menteur, que j'exagere, que j'invente?"

Derigny: "Oh non! mon general! Je souriais de l'air indifferent avec lequel vous comptiez vos richesses."

Le general: "Et comment voulez-vous que je dise? Faut-il que je rie comme un sot, que je cabriole comme vos enfants, que je fasse semblant de me croire pauvre?"

Derigny: "Du tout, mon general; vous avez dit on ne peut mieux, et c'est moi qui suis un sot d'avoir ri."

Le general: "Non, monsieur, vous n'etes pas un sot, et vous savez tres bien que vous ne l'etes pas; ce que vous en dites, c'est pour me calmer comme on calme un fou furieux ou un enfant gate. Je ne suis pas un fou, monsieur, ni un enfant, monsieur; j'ai soixante-trois ans, et je n'aime pas qu'on me flatte. Et je ne veux pas qu'un homme comme vous se donne tort pour excuser un sot comme moi. Oui, monsieur, vous n'avez pas besoin de faire une figure de l'autre monde et de sauter comme un homme pique de la tarentule. Je suis un sot; c'est moi qui vous le dis; et je vous defends de me contredire; et je vous ordonne de me croire. Et vous etes un homme de sens, d'esprit, de coeur et de devouement. Et je veux encore que vous me croyiez, et que vous ne me preniez pas pour un imbecile qui ne sait pas juger les hommes, ni se juger lui-meme.

—Mon general, dit Derigny d'une voix emue, si je ne vous dis pas tout ce que j'ai dans le coeur de reconnaissance et de respectueuse affection, c'est parce que je sais combien vous detestez les remerciements et les expansions..."

Le general: "Oui, oui, mon ami; je sais, je sais. Dites qu'on me serve ici mon dejeuner et allez vous-meme manger un morceau."

Derigny alla executer les ordres du general, entra dans son appartement, y trouva sa femme et ses enfants dormant d'un profond sommeil, et courut rejoindre le general, dont il ne voulait pas exercer la patience.

III. DERIGNY TAPISSIER.

Quand Mme Derigny s'eveilla, elle se trouva seule: les enfants dormaient encore, et son mari n'y etait pas. N'ayant pour tout ustensile de toilette qu'un seau d'eau, elle s'arrangea de son mieux, cherchant a ecarter les pensees penibles de la veille et a mettre toute sa confiance dans l'intelligence et le bon vouloir de l'excellent Derigny.

Effectivement, quand il revint de sa tournee avec le general, il apporta a sa femme une foule d'objets utiles et necessaires qu'il avait su demander et obtenir.

"Comment as-tu fait pour avoir tout ca?" demanda Mme Derigny emerveillee.

Derigny: "J'ai fait des signes; ils m'ont compris. Ils sont intelligents tout de meme, et ils paraissent braves gens."

Quand les enfants s'eveillèrent, leur dejeuner etait pret: ils y firent honneur et furent enchanter des ameliorations de leur mobilier.

Quelques semaines se passerent ainsi; Jacques et Paul commencaient a apprendre le russe et meme a dire quelques mots: les enfants des domestiques les suivaient partout et les regardaient avec curiosite. Un jour

Le General Dourakine

Jacques et Paul parurent en habit russe: ce furent des cris de joie; ils s'appelaient tous pour les regarder: Mishka, Vaska, Petrouska, Annoushka, Stepane, Mashineka, Sanushka, Catineka, Anicia [1]; tous accoururent et entourèrent Jacques et Paul, en donnant des signes de satisfaction. A la grande surprise de Paul, ils vinrent l'un apres l'autre leur baiser la main. Les petits Francais, proteges et grandis par la faveur du general, leur semblaient des etres superieurs, et ils eprouvaient de la reconnaissance de l'abandon de l'habit francais pour le caftane national russe.

[Note 1: Diminutifs de Michel, Basile, Pierre, Andre, Etienne, Marie, Sophie, Catherine, Agnes. Les accents indiquent la syllabe sur laquelle il faut appuyer fortement.]

Paul: "Pourquoi donc nous baisent-ils les mains?"

Jacques: "Pour nous remercier d'etre habilles comme eux et d'avoir l'air de nous faire Russes."

Paul, vivement: "Mais je ne veux pas etre Russe, moi; je veux etre Francais comme papa, maman, tante Elfy et mon ami Moutier."

Jacques: "Sois tranquille, tu resteras Francais. Avec nos habits russes nous avons l'air d'etre Russes, mais seulement l'air."

Paul: "Bon! sans quoi j'aurais remis ma veste ou ma blouse de Loumigny."

Pendant qu'ils parlaient, un grand mouvement se faisait dans la cour; un courrier a cheval venait d'arriver; les domestiques s'empreserent autour de lui; les petits Russes se debanderent et coururent savoir des nouvelles. Jacques et Paul les suivirent et comprirent que ce courrier precedait d'une heure Mme Papofski, niece du general comte Dourakine. Elle venait passer quelque temps chez son oncle avec ses huit enfants. On alla prevenir le general, qui parut assez contrarie de cette visite; il appela Derigny.

"Allez, mon ami, avec Vassili, pour arranger des chambres a tout ce monde. Huit enfants! si ca a du bon sens de m'amener cette marmaille! Que veut-elle que je fasse de ces huit polissons? Des brise-tout, des criards!—Sac a papier! j'etais tranquille, ici, je commencais a m'habituer a tout ce qui y manque; vous, votre femme et vos enfants me suffisiez grandement, et voila cette invasion de sauvages qui vient me troubler et m'ennuyer! Mais il faut les recevoir, puisqu'ils arrivent. Allez, mon ami, allez vite tout preparer."

Derigny: "Mon general, oserais-je vous demander de vouloir bien venir m'indiquer les chambres que vous desirez leur voir occuper?" Le general: "Ca m'est egal! Mettez-les ou vous voudrez; la premiere porte qui vous tombera sous la main."

Derigny: "Pardon, mon general; cette dame est votre niece, et a ce titre elle a droit a mon respect. Je serais desole de ne pas lui donner les meilleurs appartements; ce qui pourrait bien arriver, puisque je connais encore imparfaitement les chambres du chateau."

Le general: "Allons, puisque vous le voulez, je vous accompagne; marchez en avant pour ouvrir les portes."

Vassili suivait, fort etonne de la condescendance du comte, qui daignait visiter lui-meme les chambres de la maison. On arriva devant une porte a deux battants, la premiere du corridor qui donnait dans la salle a manger.

Le general: "En voici une; elle en vaudra une autre; ouvrez, Derigny: il doit y avoir trois ou quatre chambres que se suivent et qui ont chacune leur porte dans le corridor."

Le General Dourakine

Derigny ouvrit, malgré la vive opposition de Vassili, que le general fit taire par quelques mots energiques. Le general entra, fit quelques pas dans la chambre, regarda autour de lui d'un oeil etincelant de colere, et se tournant vers Vassili:

“Tu ne voulais pas me laisser entrer, animal, parce que tu voulais me cacher que toi et les tiens vous etes des voleurs, des gredins. Que sont devenus tous les meubles de ces chambres? Ou sont les rideaux? Pourquoi les murs sont-ils taches comme si l'on y avait loge un regiment de Cosaques? Pourquoi les parquets sont-ils coupes, perces, comme si l'on y avait etabli une bande de charpentiers?”

Vassili: “Votre Excellence sait bien que... le froid... l'humidite... le soleil...”

Le general: “...emportent les meubles, arrachent les rideaux, graissent les murs, coupent les parquets? Ah! coquin, tu te moques de moi, je crois! Ah! tu me prends pour un imbecile? Attends, je vais te faire voir que je comprends et que j'ai plus d'esprit que tu ne penses!”

“Derigny, ajouta le general en se retournant vers lui, allez dire qu'on donne cent coups de baton a ce coquin, ce voleur, qui a ose enlever mes meubles, habiter mes chambres avec sa bande de brigands-domestiques et qui ose mentir avec une impudence digne de sa sceleratesse.”

Derigny: “Pardon, mon general, si je ne vous obeis pas tout de suite; mais nous avons besoin de Vassili pour preparer des chambres; Mme Papofski va arriver et nous n'avons rien de pret.”

Le general: “Vous avez raison, mon ami; mais, quand tout sera pret, menez-le a l'intendant en chef, auquel vous recommanderez de lui donner cent coups de baton bien appliques.

—Oui, mon general, je n'y manquerai pas”, repliqua Derigny bien resolu a n'en pas dire un mot et a tacher de faire revoquer l'arret.”

Ils continuerent la visite des chambres, et les trouverent toutes plus ou moins salies et degarnies de meubles. Derigny reussit a calmer la fureur du general en lui promettant d'arranger les plus propres avec ce qui lui restait de meubles et de rideaux.

“Si vous voulez bien m'envoyer du monde, mon general, dans une demi-heure ce sera fait.”

Le general se tourna vers Vassili.

“Va chercher tous les domestiques, amene-les tout de suite au Francais, et ayez bien soin d'executer ses ordres en attendant les cent coups de baton que j'ai charge Derigny de te faire administrer, voleur, coquin, animal!”

Vassili, pale comme un mort et tremblant comme une feuille, courut executer les ordres de son maitre. Il ne tarda pas a revenir suivi de vingt-deux hommes, tous empressees d'obeir au Francais, favori de M. le comte. Derigny, qui se faisait deja passablement comprendre en russe, commença par rassurer Vassili sur les cent coups de baton qu'il redoutait. Vassili jura que c'etait l'intendant en chef qui avait occupe et sali les belles chambres et qui en avait emporte les meubles pour garnir son logement habituel.

“Moi, dit-il, Monsieur le Francais, je vous jure que je n'ai pris que quelques meubles gates dont l'intendant n'avait pas voulu. Demandez-le-lui.”

Derigny: “C'est bon, mon cher, ceci ne me regarde pas; je ferai mon possible pour que le general vous pardonne; quant au reste, vous vous arrangerez avec l'intendant.”

Le General Dourakine

Ils commencerent le transport des meubles; en moins d'une demi-heure tout etait pret; les rideaux etaient aux fenetres, les lits faits, les cuvettes, les verres, les cruches en place.

C'etait fini, et Mme Papofski n'arrivait pas. Le general allait et venait, admirait l'activite, l'intelligence de Derigny et de sa femme, qui avaient reussi a donner a cet appartement un air propre, presque elegant, et a le rendre fort commode et d'un aspect agreable; on avait assigne deux chambres aux enfants et aux bonnes; des canapes devaient leur servir de lits. Mme Papofski devait avoir un bon et large lit, que Derigny avait fabrique pour sa femme avec l'aide d'un menuisier. Matelas, oreillers, traversins, couvertures, tout avait ete compose et execute par Derigny et sa femme, Jacques et Paul aidant. Quand le general vit ce lit: "Qu'est-ce? dit-il. Ou a-t-on trouve ca? C'est a la francaise, cent fois mieux que le mien. Qui est-ce qui a fait ca?"

Un domestique: "Les Francais, Votre Excellence; ils se sont fait des lits pour chacun d'eux."

Le general: "Comment, Derigny, c'est vous qui avez fabrique tout ca? Mais, mon cher, c'est superbe, c'est charmant. Je vais etre jaloux de ma niece, en verite!"

Derigny: "Mon general, si vous en desirez un, ce sera bientot fait, en nous y mettant ma femme et moi. Et, travaillant pour vous, mon general, nous le ferons bien meilleur et bien plus beau."

Le general: "J'accepte, mon ami, j'accepte avec plaisir. On vous donnera tout ce que vous voudrez et l'on vous aidera autant que vous voudrez. Mais... que diantre arrive-t-il donc a ma niece? Le courrier est ici depuis plus d'une heure; il y a longtemps qu'elle devrait etre arrivee. Nikita, fais monter a cheval un des forreiter (postillons), qu'il aille au devant pour savoir ce qui est arrive."

Nikita partit comme un éclair. Le general continua son inspection et fut de plus en plus satisfait des inventions de Derigny qui avait devalise son propre appartement au profit de Mme Papofski.

IV. MADAME PAPOFSKI ET LES PETITS PAPOFSKI

Le general finissait la revue des appartements, quand on entendit des cris et des vociferations qui venaient de la cour.

Le general: "Qu'est-ce que c'est? Derigny, vous qui etes leste, courez voir ce qu'il y a, mon ami: quelque malheur arrive a ma niece ou a ses marmots probablement. Je vous suivrai d'un pas moins accelere."

Derigny partit; les domestiques russes etaient deja disparus; on en tendait leurs cris se joindre a ceux de leurs camarades; le general pressait le pas autant que le lui permettaient ses nombreuses blessures, son embonpoint excessif et son age avance; mais le chateau etait grand; la distance longue a parcourir. Personne ne revenait; le general commencait a souffler, a s'irriter, quand Derigny parut.

"Ne vous alarmez pas, mon general: rien de grave. C'est la voiture de Mme Papofski qui vient d'arriver au grand galop des six chevaux, mais personne dedans."

Le general: "Et vous appelez ca rien de grave? Que vous faut-il de mieux; ils sont tous tues: c'est evident."

Derigny: "Pardon, mon general; la voiture n'est pas brisee; rien n'indique un accident. Le courrier pense qu'ils seront tous descendus et que les chevaux sont partis avant qu'on ait pu les retenir."

Le general: "Le courrier est un imbecile. Amenez-le moi, que je lui parle."

Le General Dourakine

Pendant que le general continuait a se diriger vers le perron et la cour, Derigny alla a la recherche du courrier. Tout le monde etait groupe autour de la voiture, et personne ne repondait a l'appel de Derigny. Il parvint enfin jusqu'a la portiere ouverte pres de laquelle se tenait le courrier, et vit avec surprise un enfant de trois ou quatre ans etendu tout de son long sur une des banquettes et dormant profondement. Il se retira immediatement pour rendre compte au general de ce nouvel incident. "Que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose!" dit le general en s'avancant toujours vers le perron.

Il le descendit, approcha de la voiture, parla au courrier, ecarta la foule a coups de canne, pas tres fortement appliques, mais suffisants pour les tenir tous hors de sa portee; les gamins s'enfuirent a une distance considerable.

Le general: "C'est vrai; voila un petit bonhomme qui dort paisiblement! Derigny, mon cher, je crois que le courrier a raison: on aura laisse l'enfant dans la voiture parce qu'il dormait. Ma niece est sur la route avec les sept enfants et les femmes."

Le general, voyant les chevaux de sa niece trop fatigues pour faire une longue route, donna des ordres pour qu'on attelat ses chevaux a sa grande berline de voyage et qu'on allat au-devant de Mme Papofski.

Rassure sur le sort de sa niece il se mit a rire de bon coeur de la figure qu'elle devait faire, a pied, sur la grand'route avec ses enfants et ses gens.

"Dites donc, Derigny, j'ai envie d'aller au-devant d'eux, dans la berline, pour les voir barboter dans la poussiere. La bonne histoire! la voiture partie, eux sur la route, criant, courant, appelant. Ma niece doit etre furieuse; je la connais, et je la vois d'ici, battant les enfants, poussant ses gens, etc."

La berline du general attelée de six chevaux entra dans la cour; le cocher allait prendre les ordres de son maitre, lorsque de nouveaux cris se firent entendre:

"Eh bien! qu'y a-t-il encore? Faites taire tous ces brailards, Semeune Ivanovitch; c'est insupportable! On n'entend que des cris depuis une heure."

L'intendant, arme d'un gourdin, se mettait en mesure de chasser tout le monde, lorsqu'un nouvel incident vint expliquer les cris que le general voulait faire cesser. Un lourd fourgon apparut au tournant de l'avenue, tellement charge de monde que les chevaux ne pouvaient avancer qu'au pas. Le siege, l'imperiale, les marchepieds etaient garnis d'hommes, de femmes, d'enfants.

Le general regardait ebahi, devinant que ce fourgon contenait, outre sa charge accoutumee, tous les voyageurs de la berline.

Le general: "Sac a papier! voila un tour de force! C'est plein a ne pas y passer une souris. Ils se sont tous fourres dans le fourgon des domestiques. Ha, ha, ha! quelle entree! Les pauvres chevaux creveront avant d'arriver!... En voila un qui bute!... La tete de ma niece qui parait a une lucarne! Sac a papier! comme elle crie! Furieuse, furieuse!..."

Et le general se frottait les mains comme il en avait l'habitude quand il etait tres satisfait, et il riait aux eclats. Il voulut rester sur le perron pour voir se vider cette arche de Noe. Le fourgon arriva et arreta devant le perron. Mme Papofski ne voyait pas son oncle; elle poussa a droite, a gauche, tout ce qui lui faisait obstacle, descendit du fourgon avec l'aide de son courrier; a peine fut-elle a terre qu'elle appliqua deux vigoureux soufflets sur les joues rouges et suantes de l'infortune.

Le General Dourakine

“Sot animal, coquin! je t'apprendrai a me planter la, a courir en avant sans tourner la tete pour me porter secours. Je prierai mon oncle de te faire donner cent coups de baton.

Le courrier: “Veuillez m'excuser, Maria Petrovna: j'ai couru en avant d'apres votre ordre! Vous m'aviez commande de courir sans m'arreter, aussi vite que mon cheval pouvait me porter.”

Madame Papofski: “Tais-toi, insolent, imbecile! Tu vas voir ce que mon oncle va faire. Il te fera mettre en pieces!...

Le general, riant: “Pas du tout; mais pas du tout, ma niece: je ne ferai ni ne dirai rien, car je vois ce qui en est. Non, je me trompe. Je dis et j'ordonne qu'on emmene le courrier dans la cuisine, qu'on lui donne un bon diner, du kvas [2] et de la biere.”

[Note 2: Boisson russe qui a quelque ressemblance avec le cidre.]

Madame Papofski, embarrassee: “Comment, vous etes la, mon oncle! Je ne vous voyais pas... Je suis si contente, si heureuse de vous voir, que j'ai perdu la tete; je ne sais ce que je dis, ce que je fais! J'etais si contrariee d'etre en retard! J'avais tant envie de vous embrasser! Et Mme Papofski se jeta dans les bras de son oncle, qui recut le choc assez froidement et qui lui rendit a peine les nombreux baisers qu'elle deposait sur son front, ses joues, ses oreilles, son cou, ce qui lui tombait sous les levres.

Madame Papofski: “Approchez, enfants, venez baiser les mains de votre oncle, de votre bon oncle, qui est si bon, si courageux, si aime de vous tous!”

Et, saisissant ses enfants un a un, elle les poussa vers le general, qu'ils abordaient avec terreur; le dernier petit, qu'on venait d'eveiller et de sortir de la berline, se mit a crier, a se debattre.

“Je ne veux pas, s'ecria-t-il. Il me battra, il me fouettera; je ne veux pas l'embrasser!”

La mere prit l'enfant, lui pinca le bras et lui dit a l'oreille:

“Si tu n'embrasses pas ton oncle, je te fouette jusqu'au sang!”

Le pauvre petit Yvane retint ses sanglots et tendit au general sa joue baignee de larmes. Son grand-oncle le prit dans ses bras, l'embrassa et lui dit en souriant:

“Non, enfant, je ne te battra pas, je ne te fouetterai pas; qui est-ce qui t'a dit ca?”

Yvane: “C'est maman et Sonushka. Vrai, vous ne me fouetterez pas?”

Le general: “Non, mon ami; au contraire, je te gaterai.”

Yvane: “Alors vous empecherez maman de me fouetter?”

Le general: “Je crois bien, sois tranquille!”

Le general posa Yvane a terre, se secoua pour se debarrasser des autres enfants qui tenaient ses bras, ses jambes, qui sautaient apres lui pour l'embrasser, et offrant le bras a sa niece:

“Venez, Maria Petrovna, venez dans votre appartement. C'est arrange a la francaise par mon brave Derigny que voici, ajouta-t-il en le designant a Mme Papofski, aide par sa femme et ses enfants; ils ont des idees et ils

Le General Dourakine

sont adroits comme le sont tous les Francais. C'est une bonne et honnete famille, pour laquelle je demande vos bontes.”

Madame Papofski: “Comment donc, mon oncle, je les aime deja, puisque vous les aimez. Bonjour, monsieur Derigny, ajouta-t-elle avec un sourire force et un regard mefiant; nous serons bons amis, n'est-ce pas?”

Derigny salua respectueusement sans repondre.

Madame Papofski, durement: “Venez donc, enfants, vous allez faire attendre votre oncle. Sonushka, marche a cote de ton oncle pour le soutenir.”

Le general: “Merci, bien oblige, je marche tout seul: je ne suis pas encore tombe en enfance; Derigny ne me met ni lisieres ni bourrelet.”

Madame Papofski, riant aux eclats: “Ah! mon oncle, comme vous etes drole! Vous avez tant d'esprit!”

Le general: “Vraiment! c'est drole ce que j'al dit? Je ne croyais pas avoir tant d'esprit.”

Madame Papofski, l'embrassant: “Ah! mon oncle! vous etes si modeste! vous ne connaissez pas la moitie, le quart de vos vertus et de vos qualites!”

Le general, froidement: “Probablement, car je ne m'en connais pas. Mais assez de sottises. Expliquez-moi comment vous avez laisse echapper votre voiture, et pourquoi vous vous etes entasses dans votre fourgon comme une troupe de comediens.”

Les yeux de Mme Papofski s'allumerent, mais elle se contint et repondit en riant:

“N'est-ce pas, mon cher oncle, que c'etait ridicule? Vous avez du rire en nous voyant arriver.”

Le general: “Ha, ha, ha! je crois bien que j'ai ri; j'en ris encore et j'en rirai toujours: surtout de votre colere contre le pauvre courrier qui a reçu ses deux soufflets d'un air si etonne; c'est qu'ils etaient donnes de main de maitre: on voit que vous en avez l'habitude.”

Madame Papofski: “Que voulez-vous, mon oncle, il faut bien: huit enfants, une masse de bonnes, de domestiques! Que peut faire une pauvre femme separee d'un mari qui l'abandonne, sans protection, sans fortune? Je suis bien heureuse de vous avoir, mon oncle, vous m'aidez a arranger...”

—Vous n'avez pas repondu a ma question, ma niece, interrompit le general avec froideur; pourquoi votre voiture est-elle arrivee avant vous?”

Madame Papofski: “Pardon, mon bon oncle, pardon; je suis si heureuse de vous voir, de vous entendre, que j'oublie tout. Nous etions tous descendus pour nous reposer et marcher un peu, car nous etions dix dans la voiture; j'avais fait descendre Saveli le cocher et Dmitri le postillon. Mon second fils, Yegor, a imagine de casser une branche dans le bois et de taper les chevaux, qui sont partis ventre a terre; j'ai fait courir Saveli et Dmitri tant qu'ils ont pu se tenir sur leurs jambes: impossible de rattraper ces maudits chevaux. Alors j'ai seulement fouette Yegor, et puis nous nous sommes tous entasses avec les enfants et les bonnes dans le fourgon des domestiques, et nous avons ete longtemps en route, parce que les chevaux avaient de la peine a tirer. J'ai fait pousser a la roue par les domestiques pour aller plus vite, mais ces imbeciles se fatiguaient quand les chevaux avaient galope dix minutes, et ils tombaient sur la route; il y en a meme un qui est reste quelque part sur le chemin. Il reviendra plus tard.”

Le General Dourakine

Le general, se retournant vers ses domestiques, donna des ordres pour qu'on allât plus vite avec une charrette à la recherche de ce pauvre garçon.

Madame Papofski: “Ah! mon cher oncle! comme vous êtes bon! Vous êtes admirable!”

Le general, quittant le bras de sa nièce: “Assez, Maria Petrovna; je n'aime pas les flatteurs et je déteste les flatteries. Voici votre appartement; entrez, je vous suis.”

Mme Papofski rougit, entra et se trouva en face de Mme Derigny et des enfants, qui achevaient les derniers embellissements dans la chambre de la nièce du general. Mme Derigny salua; Jacques et Paul firent leur; petit salut; Mme Papofski leur jeta un regard hautain, fit une légère inclinaison de tête et passa. Le general, mécontent du froid accueil fait à ses favoris, fit un demi-tour, se dirigea, sans prononcer un seul mot, vers la porte de la chambre, après avoir fait à Mme Derigny et à ses deux enfants signe de le suivre, et sortit en fermant la porte après lui.

Il retrouva dans le corridor les huit enfants de Mme Papofski, rangés contre le mur.

Le general: “Que faites-vous donc là, enfants?”

Sonushka: “Mon oncle, nous attendons que maman nous permette d'entrer.”

Le general: “Comment, imbeciles! vous ne pouvez pas entrer sans permission?”

Mitineka: “Oh non! mon oncle: maman serait en colère.”

Le general: “Que fait-elle quand elle est en colère?”

Yegor: “Elle nous bat, elle nous tire les cheveux.”

Le general: “Attendez, mes amis, je vais vous faire entrer, moi; suivez. moi et ne craignez rien. Jacques et Paul, faites l'avant-garde des enfants: vous aiderez à les établir chez eux.”

Le general avança jusqu'à la porte qui donnait dans l'appartement des enfants, et les fit tous entrer; puis il alla vers la porte qui communiquait à la chambre de sa nièce, l'entr'ouvrit et lui dit à très haute voix:

“Ma nièce, j'ai amené les enfants dans leurs chambres; je vais leur envoyer les bonnes, et je ferme cette porte pour que vous ne puissiez entrer chez eux qu'en passant par le corridor.”

Madame Papofski: “Non, mon oncle; je vous en prie, laissez cette porte ouverte; il faut que j'aie les voir, les corriger quand j'entends du bruit. Jugez donc, mon oncle, une pauvre femme sans appui, sans fortune!... je suis seule pour les élever.”

Le general: “Ma chère amie, ce sera comme je le dis, sans quoi je ne vous viens en aide d'aucune manière. Et, si pendant votre séjour ici j'apprends que vous avez fouetté, maltraité vos enfants ou vos femmes, je vous en témoignerai mon mécontentement... dans mon testament.”

Madame Papofski: “Mon bon oncle, faites comme vous voudrez; soyez sûr que je ne...”

Tr, tr, tr, la clef a tourné dans la serrure, qui se trouve fermée. Mme Papofski, la rage dans le cœur, réfléchit pourtant aux six cent mille roubles de revenu de son oncle, à sa générosité bien connue, à son âge avancé, à sa corpulence, à ses nombreuses blessures. Ces souvenirs la calmèrent, lui rendirent sa bonne humeur, et elle

Le General Dourakine

commença sa toilette. On ne lui avait pas interdit de faire enrager ses femmes de chambre: les deux qui étaient présentes ne recurent que sottises et menaces en récompense de leurs efforts pour bien faire; mais, à leur grande surprise et satisfaction, elles ne recurent ni soufflets ni égratignures.

V. PREMIER DÈMELE

Les petits Papofski regardaient avec surprise Jacques et Paul: ni l'un ni l'autre ne leur baisaient les mains, ne leur faisaient de saluts jusqu'à terre; ils se tenaient droits et dégagés, les regardant avec un sourire. Mitineka: "Mon oncle, qui sont donc ces deux garçons qui ne disent rien?"

Le général: "Ce sont les petits Français, deux excellents enfants; le grand s'appelle Jacques, et l'autre Paul."

Sonushka: "Pourquoi ne nous baisent-ils pas les mains?"

Le général: "Parce que vous êtes de petits sots et qu'ils ne baisent que la main de leurs parents."

Jacques: "Et la votre, général!"

—Ils parlent français! ils savent le français! s'écrièrent Sonushka, Mitineka et deux ou trois autres."

Le général: "Je crois bien, et mieux que vous et moi."

Pavlouska: "Est-ce que je peux jouer avec eux, mon oncle?"

Le général: "Tant que tu voudras; mais je ne veux pas qu'on les tourmente. Allons, soyez sages, enfants; voilà vos bonnes qui apportent les malles. Je m'en vais; soyez prêts pour dîner dans une heure."

Le général sortit après leur avoir caressé les joues, tapota amicalement la tête, et après avoir recommandé aux bonnes d'envoyer les enfants au salon dans une heure.

"Jouons, dit Mitineka."

Sonushka: "À quoi allons-nous jouer?"

Mitineka: "Au cheval. Dis-donc toi, grand, va nous chercher une corde."

Jacques: "Pour quoi faire? la voulez-vous grande ou petite, grosse ou mince?"

Mitineka: "Très grande et très grosse. Dépêche-toi, cours vite."

Jacques ne courut pas, mais alla tranquillement chercher la corde qu'on lui demandait. Il n'était pas trop content du ton impérieux de Mitineka: mais c'étaient les neveux du général, et il crut devoir obéir sans répliquer.

Pendant qu'il faisait sa commission, Yegor, l'un d'entre eux, âgé de huit ans, s'approcha de Paul et lui dit: "Mets-toi à quatre pattes, que je monte sur ton dos: tu seras mon cheval."

Paul était fort complaisant: il se mit à quatre pattes; Yegor sauta sur son dos et lui dit d'aller très vite, très vite. Paul avança aussi vite qu'il pouvait.

Le General Dourakine

“Plus vite, plus vite! criait Yegor. Nikolai, Mitineka, Pavlouska, fouettez mon cheval, qu'il aille plus vite!”

Les trois freres saisirent chacun une petite baguette et se mirent a frapper Paul. Le pauvre petit voulut se relever, mais tous se jeterent sur lui et l'obligerent a rester a quatre pattes.

Paul criait et appelait Jacques a son secours; par malheur Jacques etait loin et ne pouvait l'entendre.

“Au galop! lui criait Yegor toujours a cheval sur son dos. Ah! tu es un mauvais cheval, retif! Fouettez, freres! fouettez!”

Les cris de Paul furent enfin entendus par Mme Derigny; elle accourut, se precipita dans la chambre, culbuta Yegor, repoussa les autres et arracha de leurs mains son pauvre Paul terrifie.

“Mechants enfants, s'ecria-t-elle, mon pauvre Paul ne jouera plus avec vous.

—Vous etes une impertinente, dit Sonushka, et je demanderai a mon oncle de vous faire fouetter.”

Mme Derigny poussa un eclat de rire, qui irrita encore plus les quatre aines, et emmena Paul sans repondre. Jacques revenait avec la corde; effraye de voir pleurer son frere, il crut que Mme Derigny l'emmenait pour le punir.

“Maman, maman, pardonnez a ce pauvre Paul; laissez-le jouer avec les neveux du general”, s'ecria Jacques en joignant les mains. Mais, quand il sut de Mme Derigny pourquoi elle l'emmenait, et que Paul lui raconta la mechancete de ces enfants, il voulut, dans son indignation, porter plainte au general; Mme Derigny l'en empecha.

“Il ne faut pas tourmenter le general de nos demeles, mon petit Jacques, dit-elle. Ne jouez plus avec ces enfants mal eleves, et Paul n'aura pas a en souffrir.

—Ils n'auront toujours pas la corde, dit Jacques en embrassant Paul et en suivant Mme Derigny. T'ont-ils fait bien mal, ces mechants, mon pauvre Paul?”

Paul: “Non, pas trop; mais tout de meme ils tapaient fort quand maman est arrivee; et puis j'etais fatigue. Le garcon que les autres appelaient Yegor etait lourd, et je ne pouvais pas aller vite a quatre pattes.”

Jacques consola son frere de son mieux, aide de Mme Derigny; elle etait occupee a reparer le desordre de leurs chambres, que Derigny avait depouillees pour rendre plus commodes celles de Mme Papofski et de ses enfants. Ils coururent a la recherche de Derigny, qui courait de son cote pour trouver les objets necessaires au coucher et a la toilette de sa femme et de ses enfants.

Jacques: “Voila papa, je le vois qui traverse la cour avec d'enormes paquets. Par ici, maman; par ici, Paul.”

Et tous trois se depecherent d'aller le rejoindre.

“Que portez-vous donc, papa? dit Jacques quand il fut pres de lui.” Derigny: “Des oreillers et des couvertures pour nous, mon cher enfant; nous n'en avons plus, j'avais donne les notres a la niece du general et a ses enfants.”

Paul: “Papa, il faut tout leur reprendre; ils sont trop mechants; ils m'ont battu, ils m'ont fait aller si vite que je ne pouvais plus respirer. Yegor etait si lourd, que j'etais ereinte.”

Le General Dourakine

Derigny: "Comment? deja? ils ont joue au maitre a peine arrives? C'est un vilain jeu, auquel il ne faudra pas vous meler a l'avenir, mes pauvres chers enfants."

Jacques: "C'est ce que nous disait maman tout a l'heure. Si j'avais ete la, Paul n'aurait pas ete battu, car je serais tombe sur eux a coups de poing et je les aurais tous rosses."

Derigny, souriant: "Tu aurais fait la une jolie equipee, mon cher enfant! Battre les neveux du general! c'eut ete une mauvaise affaire pour nous; le general eut ete fort mecontent, et avec raison. N'oublie pas qu'il ne faut jamais agir avec ses superieurs comme avec ses egaux, et qu'il faut savoir supporter avec patience ce qui nous vient d'eux."

Jacques: "Mais, papa, je ne peux pas laisser maltraiter mon pauvre Paul."

Derigny: "Certainement non, mon brave Jacques; tu l'aurais emmene avant qu'on l'eut maltraite, et, comme tu es fort et resolu, tu les aurais facilement vaincus sans les battre."

Jacques: "C'est vrai, papa; une autre fois, je ferai comme vous dites. Des qu'ils contrarieront Paul, je l'emmenerai."

—C'est tres bien, mon Jacquot, dit Derigny en lui serrant la main." Paul: "Papa, je ne veux plus aller avec ces mechants."

—C'est ce que tu pourrais faire de mieux, mon cheri, dit Mme Derigny en l'embrassant. Mais nous oublions que votre papa est horriblement charge, et nous sommes la les mains vides sans lui proposer de l'aider."

Derigny: "Merci, ma bonne Helene; ce que je porte est trop lourd pour vous tous."

Madame Derigny: "Nous en prendrons une partie, mon ami." Derigny: "Mais non, laissez-moi faire."

Jacques et Paul, sur un signe et un sourire de Mme Derigny, se jeterent sur un des paquets, et parvinrent, apres quelques efforts et des rires joyeux, a l'arracher des mains de leur pere.

"Encore", leur dit Mme Derigny, les encourageant du sourire et s'emparant du paquet, qu'elle emporta en courant dans son appartement. Une nouvelle lutte, gaie et amicale, s'engagea entre le pere et les enfants; ceux-ci attaquaient vaillamment les paquets; le pere les defendait mollement, voulant donner a ses enfants le plaisir du triomphe; Jacques et Paul reussirent a en soustraire chacun un, et tous trois suivirent Mme Derigny dans leur appartement. Ils se mirent a l'oeuvre si activement, que le desordre des lits fut promptement repare; seulement il fallut attendre quelques jours pour avoir les bois de lit, que Derigny etait oblige de fabriquer lui-meme, et pour la vaisselle, qu'il fallait acheter a la ville voisine, situee a seize kilometres de Gromiline.

Leurs arrangements venaient d'etre terminee lorsque le general entra. Sa face rouge, ses yeux ardents, son front plisse, ses mains derriere le dos, indiquaient une colere violente, mais comprimée.

"Derigny, dit-il d'une voix sourde."

Derigny: "Mon general?"

Le general: "Votre femme, vos enfants,... sac a papier! Pourquoi cherches-tu a te sauver, Jacques? Reste ici,... pourquoi as-tu peur si tu es innocent."

Le General Dourakine

Jacques: "J'ai peur, general, parce que je devine ce que vous voulez dire; vous etes fache et je sens que je ne peux pas me justifier."

Le general: "Que crois-tu que je te reproche?"

Jacques: "Vous m'accusez, general, ainsi que Paul et ma pauvre maman, d'avoir manque de respect aux enfants de madame votre niece."

Le general: "Ah!!! c'est donc vrai, puisque tu le devines si bien."

Jacques: "Non, mon general; c'est faux."

Le general: "Comment, c'est faux? Je suis donc un menteur, un calomniateur!"

Jacques: "Non, non, mon bon, mon cher general! mais... je ne veux rien dire; papa m'a dit que c'etait mal de vous tourmenter en rapportant de vos neveux et de vos nieces."

Le general se tourna vers Derigny; son visage prit une expression plus douce, son regard devint affectueux.

Le general: "Merci, mon brave Derigny, de menager mon mauvais caractere; et toi, Jacques, merci de ce que tu m'as dit et de ce que tu m'as cache. Mais je te prie de me raconter sincerement ce qui s'est passe et de m'expliquer pourquoi ma niece est si furieuse."

Jacques; avec hesitation: "Pardon, general... J'aimerais mieux ne rien dire... Vous seriez fache peut-etre,... ou bien vous ne me croiriez pas et alors c'est moi qui me facherais, et ce ne serait pas bien."

Le general, souriant: "Ah! tu te facherais? Et que ferais-tu? Tu me gronderais, tu me battrais?"

Jacques: "Non, general; je ne commettrais pas une si mauvaise action; mais en moi-meme je serais en colere contre vous, je ne vous aimerais plus pendant quelques heures; et ce serait tres mal, car vous avez ete si bon pour papa, maman, pour Paul, pour moi, que je serais honteux ensuite d'avoir pu vivre quelques heures sans vous aimer.

—Bon, excellent garcon, dit le general attendri, en lui caressant la joue; tu m'aimes donc reellement malgre mes humeurs, mes coleres, mes injustices?

—Oh oui! general, beaucoup, beaucoup, repondit Jacques en appuyant ses levres sur la main du general, nous vous aimons tous beaucoup."

Le general: "Mes bons amis! et moi aussi je vous aime! Vous etes mes vrais, mes seuls amis, sans flatterie et avec un veritable desinterressement. Je vous crois, je me fie a vous et je veux votre bonheur."

Le general, de plus en plus attendri, essuyait ses yeux d'une main, et de l'autre continuait a caresser les joues de Jacques. La porte s'entr'ouvrit doucement, et la tete de Yegor parut.

"Mon oncle, maman vous fait demander de lui envoyer tout de suite le petit Francais et la mere, pour les faire fouetter devant elle."

Le general se retourna; son visage devint flamboyant.

"Entre!" cria-t-il d'une voix tonnante.

Le General Dourakine

Yegor entra.

Le general: “Dis a ta mere que, si elle s'avise de toucher a un seul de mes Francais, qui sont mes amis, mes enfants,... entends-tu? mes... en...fants! je la ferai fouetter elle-meme devant moi, jusqu'a ce qu'elle n'ait plus de peau sur le dos. Va, petit gredin, petit menteur, va rejoindre tes scelerats de freres et soeurs. Et prenez garde a vous; si j'apprends qu'on ait maltraite mes petits amis Jacques et Paul, on aura affaire a moi.”

Yegor se retira effraye et tremblant; il courut dire a sa mere, a ses freres et a ses soeurs ce qu'il venait d'entendre de la bouche de son oncle.

Mme Papofski pleura de rage, les enfants fremirent d'epouvante.

Apres quelques minutes donnees a la colere, Mme Papofski se souvint des six cent mille roubles de revenu de son oncle: elle reflechit et se calma.

“Ecoutez-moi, dit-elle a ses enfants; je veux que vous soyez doux, complaisants et meme aimables pour ces Francais. Si l'un de vous leur dit ou leur fait la moindre injure, leur cause la moindre contrariete, je le fouette sans pitie; et vous savez comme je fouette quand je suis fachee!”

Les enfants fremirent et promirent de ne jamais contrarier les petits Francais.

“Et, quand vous les verrez, vous leur demanderez pardon; entendez-vous?”

—Oui, maman, repondirent les enfants en choeur.

—Et, quand vous causerez avec votre oncle, vous lui direz chaque fois que vous aimez tous ces Francais.

—Oui, maman, repeterent les huit voix ensemble.

—C'est bien. Allez-vous-en.”

Les enfants se retirerent dans leur chambre, et se regarderent quelque temps sans parler.

“Je deteste ces Francais, dit enfin Anouchka, qui avait cinq ans.

—Et moi aussi, dirent Sashineka, Nikalai et Pavlouska.

—Chut! taisez-vous, dirent Sonushka et Mitineka; si elle vous entendait, elle vous arracherait les cheveux.”

La menace fit son effet; tous se turent.

“Il faudra tout de meme nous venger, dit Yegor, apres un nouveau silence.

—Nous verrons ca, mais plus tard”, repondit Mitineka a voix basse.

VI. LES PAPOFSKI SE DEVOIENT

Pendant que Mme Papofski donnait a ses enfants des conseils de faussete et de platitude, conseils dont ses enfants ne devaient guere profiter, comme on le verra plus tard, le general calmait Derigny, qui etait hors de lui a la pensee des mauvais traitements qu'auraient pu souffrir sa femme et son enfant sans l'intervention du

Le General Dourakine

bon general, auquel il raconta, sur son ordre, ce qui s'etait passe entre ses enfants et ceux de Mme Papofski.

Le general: “Ne vous effrayez pas, mon ami; je connais ma niece, je m'en mefie, je ne la crois pas; et si l'un de vous avait a se plaindre de Maria Petrovna ou de ses enfants, je les ferais tous partir dans la matinee. Je sais pourquoi ils sont venus a Gromiline. Je sais que ce n'est pas pour moi, mais pour mon argent; ils n'auront rien. Mon testament est fait; il n'y a rien pour eux. Je ne suis pas si sot que j'en ai l'air; je connais les amis et les ennemis, les bons et les mauvais. Au revoir, ma bonne Madame Derigny; au revoir, mes bons petits Jacques et Paul. Venez, Derigny; le diner doit etre servi, c'est vous qui etes mon majordome; nous ne pouvons nous passer de vous. Vous reviendrez ensuite diner et causer avec votre excellente femme et vos chers enfants.”

Le general sortit, suivi de Derigny, et se rendit au salon, ou il trouva sa niece avec ses quatre aines, qui l'attendaient; les quatre autres, ages de six, cinq, quatre et trois ans mangeaient encore dans leur chambre. Le general entra en froncant les sourcils; il offrit pourtant le bras a sa niece et la conduisit dans la salle a manger. Mme Papofski etait embarrassee; elle ne savait quelle attitude prendre; elle regardait son oncle du coin de l'oeil. Quand le potage fut mange, elle prit bravement son parti et se hasarda a dire:

“Ah! mon oncle! comme j'ai ri quand Yegor m'a fait votre commission; vous etes si drole, mon oncle! Vous avez dit des choses si amusantes!”

Le general: “Elles etaient trop vraies pour vous paraître amusantes, ce me semble, Maria Petrovna. Ce que Yegor vous a dit, je le ferais ou je le ferai: cela depend de vous.

—Ah! mon oncle, reprit en riant Mme Papofski, qui etouffait de colere et la comprimait avec peine, vous avez cru ce que vous a dit ce niais de Yegor; il est bete, il n'a rien compris de ce que je disais.”

Le general: “Mais moi j'ai bien compris et je le repete: Malheur a celui qui touchera a un cheveu de mes Francais!”

Madame Papofski: “Mais, mon oncle, Yegor a dit tres mal! J'avais dit que vous m'envoyiez vos bons Francais pour voir fouetter une de mes femmes qui a ete impertinente. Vous, mon oncle, vous ne faites presque jamais fouetter; vous etes si bon! Alors je croyais que cela les amuserait de venir voir ca avec moi.”

Le general la regarda avec etonnement et mepris. Le mensonge etait si grossier, qu'il se sentit blesse de l'opinion qu'avait sa niece de son esprit.

Il la regarda un instant avec des yeux etincelants de colere, mais un regard jete sur la figure inquiete et suppliante de Derigny lui rendit son calme.

Le general: “Parlons d'autre chose, ma niece; comment se porte votre soeur Natalia Petrovna?”

Madame Papofski: “Tres bien, mon oncle; toujours bien.”

Le general: “Je la croyais souffrante depuis la mort de son mari.”

Madame Papofski: “Du tout, mon oncle; elle est gaie, elle s'amuse, elle danse; elle n'y pense pas seulement.”

Le general: “Pourtant, son voisin M. Nassofkine m'a ecrit il y a quelques jours, il me dit qu'elle pleurait sans cesse et qu'elle ne voyait personne.”

Madame Papofski: “Non, mon oncle, ne croyez pas ca. Ce Nassofkine ment toujours, vous savez.”

Le General Dourakine

Le general: "Et les enfants de Natalia?"

Madame Papofski: "Toujours insupportables, detestables."

Le general: "Nassofkine m'ecrit que la fille ainee, qui a quinze ans, Natasha, est charmante et parfaite, et que les deux autres, Alexandre et Michel, sont aussi bien que Natasha."

Madame Papofski: "Comme il ment! Tous affreux et mechants!"

Le general: "C'est singulier! Je vais ecrire a Natalia Petrovna de venir ici avec ses trois enfants; je veux les voir."

Madame Papofski: "N'ecrivez pas, mon oncle: ca vous donnera de la peine pour rien; elle ne viendra pas."

Le general: "Pourquoi ne viendrait-elle pas? Etant jeune, elle m'aimait beaucoup."

Madame Papofski: "Ah! mon oncle, vous croyez cela? Vous etes trop bon, vraiment. Elle sait que vous ne voyez pas beaucoup de monde; elle aura peur de s'ennuyer, et puis elle veut marier sa fille; elle n'a pas le sou; alors, elle veut attraper quelque richard, vieux et laid."

Le general: "Tout juste! Je suis la, moi! Riche, vieux et laid. Elle me fera la cour, et je doterai sa fille."

Mme Papofski palit et frissonna; elle trembla pout l'heritage, et ne put dissimuler son trouble; le general la regardait en dessous; il etait rayonnant de la peur visible de cette niece qu'il n'aimait pas, et de l'heureuse idee de faire venir l'autre soeur, dont il avait conserve le souvenir doux et agreable, et qui, par discretion sans doute, ne demandait pas a venir a Gromiline. Mme Papofski continua a dissuader son oncle de faire venir Mme Dabrovine. Le general eut l'air de se rendre a ses raisonnements, et le diner s'acheva assez gaiement. Mme Papofski etait satisfaite d'avoir evince sa soeur, dont elle redoutait la grace, la bonte et le charme; le general etait enchante du tour qu'il preparait a Mme Papofski et du bien qu'il pouvait faire a Mme Dabrovine. Mme Papofski fut polie et charmante pour Derigny, auquel elle prodiguait les louanges les plus exagerees.

"Comme vous decoupez bien, monsieur Derigny! Vous etes un maitre d'hotel parfait!... Comme M. Derigny sert bien.! c'est un tresor que vous avez la, mon oncle! il voit tout, il sert tout le monde! Comme je serais heureuse de l'avoir chez moi!

Le general: "Il est probable que vous n'aurez jamais ce bonheur, ma niece."

Madame Papofski: "Pourquoi, mon ami? Il est si jeune et si fort!"

Le general, avec ironie: "Et moi je suis si vieux, si gros et si use!"

Madame Papofski: "Ah! mon oncle, comme vous etes mechant! Comment pouvez-vous dire...?"

Le general: "Mais... puisque vous dites que vous pourrez avoir Derigny parce qu'il est jeune et fort! C'est donc apres la mort de votre vieil oncle que vous comptez l'avoir? Non, non, ma chere; mon brave, mon bon Derigny n'est ni pour vous ni pour personne: il est a moi, a moi seul; apres moi, il sera a lui-meme, a son excellente femme et a ses enfants."

Mme Papofski se mordit les levres et ne parla plus. Apres le diner le general alla se promener; toute la bande Papofski le suivit; Sonushka, sur un signe de sa mere, marcha aupres de son oncle, cherchant a animer la conversation.

Le General Dourakine

“Mon oncle, dit-elle apres quelques efforts infructueux, comme j'aime les Francais!”

Le general ne repondit pas.

Sonushka: “Mon oncle, j'aime vos petits Francais; ils sont si bons, si complaisants! Je voudrais toujours jouer avec eux.”

Le general: “Mais eux ne voudront pas jouer avec vous, parce que vous etes querelleurs, mechants et menteurs.”

Sonushka: “Ah! mon oncle! c'est Yegor qui a ete mechant, mais nous ne le laisserons plus faire.”

Le general: “Assez, assez, ma pauvre Sonushka: tu as bien repete ta lecon. Parlons d'autre chose. Aimes-tu ta tante Natalia Petrovna?”

Sonushka: “Mon oncle,... pas beaucoup.”

Le general: “Pourquoi?”

Sonushka: “Parce qu'elle est toujours triste; elle pleure toujours depuis que mon oncle a ete tue a Sebastopol; elle ne veut voir personne; alors c'est tres ennuyeux chez elle.”

Le general: “Et ses enfants?”

Sonushka: “Mon oncle, ils sont ennuyeux aussi, parce qu'ils sont toujours avec ma tante, et ce n'est pas amusant.”

Le general: “Ah! ils sont toujours avec leur mere? Et pourquoi cela? Est-ce qu'elle les retient pres d'elle?”

Sonushka: “Oh non! mon oncle, au contraire, elle veut toujours qu'ils s'amusent, qu'ils sortent; ce sont eux qui veulent rester.”

Le general: “Sont-ils laids, ses enfants?”

Sonushka: “Oh non! mon oncle; Natacha est tres jolie, mais elle est toujours si mal mise! Ma tante est si pauvre! Les autres sont jolis aussi.

—Ah! ah!” dit le general. Et il continua sa promenade le soir il demanda a sa niece si, l'odeur du tabac lui serait desagreceable.”

Madame Papofski: “Du tout, mon oncle, au contraire! Je l'aime tant! Je me souviens si bien comme vous fumiez quand j'etais petite! J'aimais tant ca a cause de vous!”

Le general la regarda d'un air moqueur, et se mit a fumer jusqu'au moment ou, le sommeil le gagnant, il s'endormit dans son fauteuil. Les enfants allerent se coucher. Mme Papofski alla frapper a la porte de Derigny, qu'elle trouva sortant de table; ils mangeaient chez eux, d'apres les ordres du general, qui avait voulu qu'on les servit a part et dans leur appartement.

“Entrez”, dit Mme Derigny. Elle rougit beaucoup lorsqu'elle vit entrer Mme Papofski; Derigny fit un mouvement de surprise; Jacques et Paul dirent “Ah!” et tous se leverent.

Le General Dourakine

“Ne vous derangez pas, ma bonne dame: je serais si desolee de vous deranger! Je viens vous dire combien mes enfants sont faches d'avoir fait pleurer, sans le vouloir, votre petit garcon. Je les ai bien grondes; ils ne recommenceront plus. Comme ils sont charmants, vos enfants! Il faut absolument que je les embrasse!”

Mme Papofski s'approcha de Jacques et de Paul, qui reculaient et cherchaient a eviter le contact de Mme Papofski; mais Derigny les fit avancer et ils furent obliges de se laisser embrasser.

“Charmants! repeta-t-elle en se retirant. Adieu, Monsieur Derigny; adieu, ma chere Madame Derigny. Dites demain matin a mon oncle que je trouve vos enfants charmants.”

Elle se retira en souriant, et laissa les Derigny etonnes et indignes.

Madame Derigny: “En voila une qui est fausse! Ne dirait-on pas qu'elle nous aime et nous veut du bien?... C'est incroyable! Croit-elle que j'aie deja oublie sa froideur et ses menaces?”

Derigny: “Est-ce qu'elle reflechit seulement a ce qu'elle dit? Elle voit les bontes du general pour nous; elle comprend qu'elle ne pourra pas nous perdre dans son esprit; que notre appui pourra lui etre utile aupres de son oncle, qu'elle voudrait piller et depouiller; alors elle change de tactique: elle nous fait la cour au lieu de nous maltraiter.”

Paul: “Papa, je n'aime pas cette dame; elle a l'air mechant; tout a l'heure, quand elle m'embrassait, j'ai cru qu'elle allait me mordre.”

Derigny sourit, regarda sa femme qui riait bien franchement, et embrassa Paul...

Derigny: “Elle ne te mordra pas tant que le general sera la, mon enfant.”

Paul: “Et si le general s'en allait?”

Derigny: “Dans ce cas, elle nous ferait tout le mal qu'elle pourrait; mais le general ne s'en ira pas sans nous emmener.”

Jacques: “Mais si le general venait a mourir, papa?”

Derigny: “Que Dieu nous preserve de ce malheur, mon enfant! Dans ce cas nous partirions de suite.”

Madame Derigny: “Le bon Dieu ne permettra pas que cet excellent general meure sans avoir le temps de se reconnaitre. N'ayez pas de si terribles pensees, mes chers enfants; ayons confiance en Dieu, toujours si bon pour nous. Esperons pour le mieux, et remplissons notre devoir jour par jour, sans songer a un avenir incertain.

“Toc, toc, peut-on entrer? dirent une demi-douzaine de voix enfantines.

—Une nouvelle invasion de l'ennemi, dit a mi-voix Derigny en riant. Entrez!”

Les huit petits Papofski se precipiterent dans la chambre, entourerent Jacques et Paul, et les embrasserent avec la plus grande tendresse.

“Pardonnez-nous! s'ecrierent tous a la fois les quatre grands.

—Pardonnez-leur!” ajouterent les voix aigues des quatre plus jeunes.

Le General Dourakine

Jacques et Paul, bouscules, etouffes, ennuyes, ne repondaient pas et cherchaient a se degager des etreintes de ces faux amis.

“Je vous en prie, pardonnez-nous, dit Sonushka d'un air suppliant, sans quoi maman nous fouettera.”

Jacques: “Je vous pardonne de tout mon coeur, et Paul aussi.”

Paul: “Non, pas moi, je ne leur pardonnerai jamais.”

Mitineka: “Je vous supplie, petit Francais, pardonnez-nous.”

Paul: “Non, je ne veux pas.”

Jacques: “Ce n'est pas bien, Paul, de ne pas pardonner a ses ennemis. Tu vois que je pardonne, moi?”

Paul: “Je veux bien leur pardonner ce qu'ils m'ont fait, a moi: mais ces mechants ont voulu faire battre maman, et je ne leur pardonnerai jamais cela.”

Jacques: “Mais puisqu'ils en sont bien faches.”

Paul: “Non, ils font semblant.”

Un concert de sanglots et de gémissements se fit entendre; les huit enfants pleuraient et se lamentaient.

“On va nous fouetter! hurlaient-ils. Petit Francais, nous te donnerons tout ce que tu voudras; pardonne-nous.”

Paul: “Demandez pardon a maman: si elle vous pardonne, je vous pardonnerai aussi.”

Le groupe sanglotant se tourna vers Mme Derigny, en joignant les mains et en demandant grace.

Madame Derigny: “Que Dieu vous pardonne comme je vous pardonne, pauvres enfants; Et toi, Paul, ne fais pas le mechant et pardonne quand on te demande pardon.

—Je vous pardonne comme maman, dit Paul d'un ton majestueux.

—Merci, merci; nous vous aimerons beaucoup: maman l'a ordonne. Adieu, Francais; a demain.”

Les huit enfants firent force saluts et reverences, et s'en allerent avec autant de precipitation qu'ils etaient entres.

Derigny, qui avait ecoute et regarde en tournant sa moustache sans mot dire, leva les epaules et soupira.

“Ces petits malheureux, comme ils sont eleves! Ce n'est pas leur faute s'ils sont mechants, menteurs, calomniateurs, laches, hypocrites! Ils sont terrifies par leur mere.”

Jacques: “Papa, est-ce qu'il faudra jouer avec eux quand ils nous le demanderont?”

Derigny: “Il faudra bien, mon Jacquot, mais le plus rarement possible; et prends garde, mon petit Paul, d'aller avec eux sans Jacques.”

Paul: “Jamais papa; j'aurais trop peur.”

Il etait tard, on alla se coucher.

VII. LE COMLOT

Derigny etait un soir pres du general; quelques jours s'etaient passes depuis l'arrivee de Mme Papofski, et tout avait marche le plus doucement du monde. Le general se frottait les mains et riait: il meditait certainement une malice.

“Derigny, mon ami, dit-il d'un air joyeux, je vous ai prepare de l'ouvrage.”

Derigny: “Tant que vous voudrez, mon general: mon temps est tout a vous, et je ne saurais l'employer plus agreablement qu'a vous servir.”

Le general: “Toujours le meme! toujours devoue! C'est que, voyez-vous, mon ami, j'attends du monde sous peu de jours, et il me faudra des lit a la francaise, des toilettes et un ameublement complet, et vous seul pouvez le faire.”

Derigny: “Je suis pret, mon general. Que faut-il avoir? Pour combien de personnes?”

Le general: “Une femme, une jeune personne et deux garcons de dix et douze ans.”

Derigny: “Combien de jours, mon general, me donnez-vous pour tout preparer?”

Le general: “Quinze jours et autant de monde que vous en demanderez.”

Derigny: “Ce sera fait, mon general.”

Le general: “Bravo! admirable! Ne menagez rien! Que ce soit mieux que chez la Papofski.”

Derigny: “Mon general, pourrai-je aller a la ville acheter ce qu'il me faudra en vaisselle, meubles, etc?”

Le general: “Allez ou vous voudrez, achetez ce que vous voudrez: je vous donne carte blanche.”

Derigny: “Quelles sont les chambres qu'il faut arranger, mon general?”

Le general: “Les plus belles! celles qui etaient si abimees et que j'ai fait remettre a neuf sous votre direction. Et vous ne me demandez pas pourquoi je vous donne tant de mal?”

Derigny: “Je ne me permettrai pas une pareille indiscretion, mon general.”

Le general: “C'est pour ma niece.

—Mme Papofski? s'ecria Derigny en faisant un saut en arriere.”

Le general, riant aux eclats: “Vous voila! c'est ca que j'attendais! Le coup de theatre; les yeux ecarquilles! le saut en arriere! la bouche ouverte! Ah! ah! ah! est-il etonne!... Eh bien, non, mon ami, je ne vous ferais pas la malice de vous faire travailler pour cette niece mechante, hypocrite et rusee... N'allez pas lui redire ca, au moins.”

Derigny, riant: “Il n'y a pas de danger, mon general.”

Le General Dourakine

Le general: "Bon! C'est pour mon autre niece, Natalia, qui etait bonne et aimante quand je l'ai quittee il y a dix ans, et qui est encore, d'apres le mal que m'en a dit Maria Petrovna, le tres rare mais vrai type russe; ses enfants doivent etre excellents; je leur ai ecrit a tous d'arriver. Et nous allons avoir une entrevue charmante entre les deux soeurs; la Papofski sera furieuse! Elle ne sait rien. Arrangez-vous pour qu'elle ne devine rien, Faites travailler dans le village, et profitez des heures ou elle sera sortie pour faire apporter les lits et les meubles dans le bel appartement. J'irai voir tout ca, mais en cachette... La bonne idee que j'ai eue la; ah! ah! ah! la bonne farce pour la Papofski!"

Derigny et sa femme se mirent a l'oeuvre des le lendemain; Derigny alla a Smolensk acheter ce qui lui etait necessaire; les menuisiers, les serruriers, les ouvriers de toute espece furent mis a sa disposition; on fabriqua des lits, des commodes, des tables, des fauteuils, des toilettes; Derigny et sa femme remplacerent les tapissiers qui manquaient. Le general allait et venait, distribuait des gratifications et de l'eau-de-vie, encourageait et approuvait tout. Les paysans travaillaient de leur mieux et benissaient le Francais qui leur valait la bonne humeur et les dons genereux de leur maitre. Vassili etait; reconnaissant de l'humanite de Derigny, qui lui avait epargne les cent coups de baton auxquels l'avait condamne le general dans un premier moment de colere, et dont il n'avait plus parle; il secondait Derigny avec l'intelligence qui caracterise le peuple russe. Avant les quinze jours, tout etait termine, les meubles mis en place, les fenetres et les lits garnis de rideaux; quand le general alla visiter l'appartement destine a Mme Dabrovine, il temoigna une joie d'enfant, admirant tout: l'elegance des draperies, le joli et le brillant des meubles, la beaute des sieges. Il s'assit dans chaque fauteuil, examina tous les objets de toilette, se frotta les mains, donna une poignee d'assignats a Vassili et aux ouvriers, et, se tournant vers Derigny et sa femme: "Quant a vous, mes amis, ce n'est pas avec de l'or que je reconnais votre zele, votre activite, votre talent; ce serait vous faire injure. Non, c'est avec mon coeur que je vous recompense, avec mon amitie, mon estime et ma reconnaissance! C'est que vous avez fait la un vrai tour de force, un coup de maitre! Merci, mille fois merci, mes bons amis! (Le general leur serra les mains.) Ah! Maria Petrovna! vous allez etre punie de votre mechancete! Grace a mes bons Derigny, vous allez avoir une colere furieuse! et d'autant plus terrible que vous n'oserez pas me la montrer!... Quand donc ma petite Dabrovine arrivera-t-elle avec sa Natasha et ses deux garcons? Je donnerais dix mille, vingt mille roubles pour qu'elle arrivat aujourd'hui meme."

Le general quitta l'appartement presque en courant, pour aller voir s'il ne voyait rien venir. Derigny et sa femme etaient heureux de la joie du bon et malicieux general; et peut-etre partageaient-ils un peu la satisfaction qu'ils laissaient eclater de la colere presmee de Mme Papofski.

Jacques et Paul, presents a cette scene, riaient et sautaient. Ils avaient habilement evite les prevenances hypocrites des petits Papofski, et avaient reussi a ne pas jouer une seule fois avec eux. Quand ils les rencontraient, soit dans la maison, soit dehors, ils feignaient d'etre presses de rejoindre leurs parents, qui les attendaient, disaient-ils; et, quand les petits Papofski insistaient, ils s'echappaient en courant, avec une telle vitesse, que leurs poursuivants ne pouvaient jamais les atteindre. Lorsque Jacques et Paul voulaient prendre leurs lecons et s'occuper tranquillement, ils s'enfermaient a double tour dans leur chambre avec Mme Derigny, et tous riaient sous cape quand ils entendaient appeler, frapper a la porte. Mme Papofski profitait de toutes les occasions pour temoigner "son amitie", son admiration aux excellents Francais de son bon oncle; malgre la politesse respectueuse des Derigny, elle se sentait demasquee et repoussee. La conduite de son oncle l'inquietait: il l'evitait souvent, ne la recherchait jamais, lui lancait des mots piquants, moitie plaisants, moitie serieux, qu'elle ne savait comment prendre. Deux ou trois fois elle avait essaye de l'attendrissement, des pleurs: le general l'avait chaque fois quittee brusquement et n'avait pas reparu de la journee; alors elle changea de maniere et prit en plaisantant les attaques les plus directes et les plus blessantes. Quelquefois le general etait pris d'acces de gaiete folle; il plaignait sa niece de la vie ennuyeuse qu'il lui faisait mener; il lui promettait du monde, des distractions; et alors sa gaiete redoublait; il riait, il se frottait les mains, il se promenait en long et en large, et dans sa joie il courait presque.

VIII. ARRIVEE DE L'AUTRE NIECE

Le jour meme ou le general avait temoigne si ardemment le desir de voir arriver sa niece Dabrovine, et ou il etait alle bien loin sur la grande route, esperant la voir venir, il apercut un nuage de poussiere qui annoncait un equipage. Il s'arreta haletant et joyeux; le nuage approchait; bientot il put distinguer une voiture attelée de quatre chevaux arrivant au grand trot. Quand la voiture fut assez pres pour que ses signaux fussent aperçus, il agita son mouchoir, sa canne, son chapeau, pour faire signe au cocher d'arreter. Le cocher retint ses chevaux; le general s'approcha de la portiere et vit une femme encore jeune et charmante, en grand deuil; pres d'elle etait une jeune personne d'une beaute remarquable; en face, deux jeunes garçons. Sur le siege, pres du cocher, etait une personne qui avait l'apparence d'une femme de chambre.

“Natalie! ma niece! dit le general en ouvrant la portiere.

—Mon oncle! c'est vous! repondit Mme Dabrovine (car c'etait bien elle) en s'elancant hors de la voiture et en se jetant au cou du general.

Oh! mon oncle! mon bon oncle! Quel terrible malheur depuis que je ne vous ai vu! Mon pauvre Dmitri! mon excellent mari! tue! tue a Sebastopol!”

Mme Dabrovine s'appuya en sanglotant sur l'épaule de son oncle. Le general, emu de cette douleur si vive et si vraie, la serra dans ses bras et s'attendrit avec elle.

Le general: “Ma pauvre enfant! ma chere Natalie! Pleure, mon enfant, pleure dans les bras de ton oncle, qui sera ton pere, ton ami!...Pauvre petite! Tu as bien souffert!”

Madame Dabrovine: “Et je souffrirai toujours, mon cher oncle! Comment oublierai-je un mari si bon, si tendre? Et mes pauvres enfants! Ils pleurent aussi leur excellent pere, leur meilleur ami! Mon chagrin augmente le leur et les desespere.”

Le general: “Laisse-moi embrasser les enfants, ma chere Natalie, ils m'ont oublie, mais moi j'ai pense bien souvent a vous tous.”

Madame Dabrovine: “Descends, Natasha; et vous aussi, Alexandre et Michel. Votre oncle veut vous embrasser.”

Natasha s'elanca de la berline et embrassa tendrement son vieil oncle, qu'elle n'avait pas oublie, malgre sa longue absence.

“Laisse-moi te regarder, ma petite Natasha, dit le general apres l'avoir embrassee a plusieurs reprises. Le portrait de ta mere! Comme si je la voyais a ton age!... Ma chere enfant! Tu aimeras encore ton vieux gros oncle? tu l'aimais bien quand tu etais petite.

—Je l'aime encore et je l'aimerai toujours, repondit Natasha avec un affectueux sourire; surtout, ajouta-t-elle tout bas, si vous pouvez consoler un peu pauvre maman, qui est si malheureuse.

—Je ferai ce que je pourrai, mon enfant!... Et les autres, je veux aussi leur donner le baiser paternel.”

Alexandre et Michel se laisserent embrasser par le general.

Le general: “Y a-t-il de la place pour moi, mes enfants, dans votre voiture?”

Le General Dourakine

Natasha: “Certainement, mon oncle; je me mettrai en face de vous avec Alexandre et Michel et vous serez pres de maman.”

Le general fit monter en voiture sa niece Dabrovine, malgre une legere resistance, car elle aurait voulu faire monter son oncle le premier. A toi, Natasha, maintenant; monte! Appuie-toi sur mon bras.”

Natasha: “Non, mon oncle, je me mettrai en face de vous quand vous serez place.

—Alors, montez, les petits, dit le general en souriant. A toi a present, ma petite Natasha.”

Natasha: “Pas avant vous, mon oncle; je vous en prie.”

Le general: “Comme tu voudras, mon enfant... Houp! je monte.”

Et le general se hissa peniblement.

Natasha sauta legerement et prit place en face de son oncle. Pour la premiere fois depuis deux ans, un sourire vint animer le visage doux et triste de Mme Dabrovine. Ce sourire fut apercu par Natasha, qui dans sa joie serra les mains de son oncle en lui disant a l'oreille: “Elle sourit”.

L'oncle sourit aussi et regarda avec tendresse sa niece et sa petite-niece; il se pencha a la portiere, et cria au cocher d'aller aussi vite que le permettrait la fatigue, de ses chevaux.

Le general adressa une foule de questions a sa niece et aux enfants, et decouvrit, malgre l'intention visible de sa niece de le lui dissimuler, qu'ils etaient pauvres, et que c'etait par necessite qu'ils vivaient toujours a la campagne, aussi retires que le permettait leur nombreux voisinage.

“Nous arrivons, dit le general; voici mon Gromiline; c'est la que je vous ai vus pour la derniere fois.”

Madame Dabrovine: “Et. c'est la que j'ai ete longtemps heureuse pres de vous avec mon pauvre Dmitri, mon cher oncle.”

Le general: “Et c'est la, je l'espere, mon enfant, que tu vivras desormais; tu y seras comme chez toi, et je veux que tu y jouisses de la meme autorite que moi-meme.”

Madame Dabrovine: “Je n'abuserai pas de votre permission, mon bon oncle!”

Le general: “J'en suis bien sur, et c'est pourquoi je te la donne; mais tu en useras, je le veux. Ah! pas de replique! Tu te souviens que je suis mechant quand on me resiste.”

Mme Dabrovine se pencha en souriant vers son oncle et lui baisa la main. Les yeux de Natasha brillèrent. Sa mere avait encore souri.

IX. TRIOMPHE DU GENERAL

La voiture approchait du perron; des domestiques accouraient de tous cotes; Mme Papofski, que ses enfants avaient avertie de l'approche d'une visite, s'etait postee sur le perron pour voir descendre les invites du general.

“Enfin! se disait-elle, voici quelqu'un! Je ne serai plus toujours seule avec ce mechant vieux qui m'ennuie a

Le General Dourakine

mourir.”

Elle ne put retenir un cri de surprise en voyant le general sortir de cette vieille berline; sa corpulence remplissait la portiere et masquait les personnes que contenait la voiture.

“Comment mon oncle, vous la-dedans?

—Oui, Maria Petrovna, c'est moi, dit le general en s'arretant sur le marchepied et en continuant a masquer son autre niece aux regards avides de Mme Papofski. Je vous amene du monde: devinez qui.

Madame Papofski: Comment puis-je deviner, mon oncle? Je ne connais aucun de vos voisins; vous n'avez jamais invite personne.

Le general: Ce ne sont pas des voisins, ce sont des amis que je vous amene, d'anciens amis; car vous n'etes pas jeune, Maria Petrovna.”

Mme Papofski rougit beaucoup et voulut repondre, mais elle se mordit les levres, se tut et attendit.

“Voila! dit le general apres l'avoir contempnee un instant avec un sourire de triomphe. Voila vos amis!”

Il descendit, se tourna vers la portiere, fit descendre sa petite-niece (Mme Papofski ne put retenir un sourd gemitement: une paleur livide remplaça l'animation de son teint: elle chancela et s'appuya sur l'épaule de son oncle.)

Le general: Vous voila satisfaite! J'avais raison de dire d'anciens amis! J'aime cette emotion a le vue de votre soeur. C'est bien. Je m'y attendais.”

Le general avait l'air rayonnant; son triomphe etait complet. Mme Papofski luttait contre un evanouissement; elle voulut parler, mais a bouche entr'ouverte ne laissait echapper aucun son; elle eut pourtant la pensee confuse que son trouble pouvait etre interprete favorablement; cet espoir la ranima, ses forces revinrent; elle s'approcha de sa soeur tremblante:

“Pardon, ma soeur, j'ai ete si saisie!

Le general: avec malice. Et si heureuse!

Madame Papofski, avec hesitation: Oui, mon oncle: vous l'avez dit: si heureuse de voir cette pauvre Natalie.

Le general, de meme: Et chez moi encore. Cette circonstance a du augmenter votre bonheur.

Madame Papofski, d'une voix faible: Certainement, mon oncle. Je suis..., j'ai..., je sens... la joie....

Le general, riant: Eh! embrassez-vous! Embrassez votre niece, vos neveux, Maria Petrovna; et remettez-vous.” Mme Papofski embrassa en fremissant soeur, niece et neveux.”Viens, mon enfant, que je te mene a ton appartement, dit le general en prenant le bras de Mme Dabrovine. Suivez-nous, Maria Petrovna.”

Le langage affectueux du general a Natalie occasionna a Mme Papofski un nouveau fremissement; elle repoussa Natasha et ses freres, qui resterent un peu en arriere, et suivit machinalement.

Le general pressait le pas; en arrivant pres de la porte du bel appartement, il quitta le bras de Natalie, la porte s'ouvrit; Derigny, sa femme et ses enfants attendaient le general avec sa niece a l'entree de la porte.

Le General Dourakine

Le general: Te voici chez toi, ma chere enfant, et je suis sur que tu y seras bien, grace a mon bon Derigny que voici, a son excellente femme que voila, et meme a leurs enfants, mes deux petits amis, Jacques et Paul, qui ont travaille comme des hommes. Je te les presente tous et je les recommande a ton amitie.

Madame Dabrovine: D'apres cette recommandation, mon oncle, vous devez etre assure que je les aimerai bien sincerement, car ils vous ont sans doute donne des preuves d'attachement, pour que vous en parliez ainsi."

Et Mme Dabrovine fit un salut gracieux a Derigny et a sa femme, s'approcha de Jacques et de Paul qu'elle baisa au front en leur disant:"J'espere, enfants que vous serez bons amis avec les miens, qui sont a peu pres de votre age; vous leur apprendrez le francais, ils vous apprendront le russe; ce seront des services que vous vous rendrez reciproquement.

—Entrez, entrez tous, s'ecria le general, et voyez ce qu'a fait Derigny, en quinze jours, de cet appartement sale et demeuble."

Mme Papofski se precipita dans la premiere piece, qui etait un joli salon ou salle d'etude. Rien n'avait ete oublie; des meubles simples, mais commodes, une grande table de travail, un piano, une jolie tenture de perse a fleurs, des rideaux pareils, donnaient a ce salon un aspect elegant et confortable.

Mme Papofski restait immobile, regardant de tous cotes, palissant de plus en plus. Mme Dabrovine examinait, d'un oeil triste et doux, les details d'ameublement qui devaient rendre cette piece si agreable a habiter; quand elle eut tout vu, elle s'approcha de son oncle, les yeux pleins de larmes, et, lui baisant la main:

"Mon oncle, que vous etes bons! Oui, bien bon! Quels soins aimables!"

Natasha avait couru a tous les meubles, avait tout touche, tout examine; en terminant son inspection, elle vint se jeter au cou de son oncle et l'embrassa a plusieurs reprises en s'ecriant:

"Que c'est joli, mon oncle, que c'est joli! Je n'ai jamais rien vu de si joli, de si commode. Nous resterons ici toute la journee, maman et moi; et vous, mon oncle, vous viendrez nous y voir tres souvent et tres longtemps; vous fumerez la, dans ce bon fauteuil, pres de cette fenetre, d'ou l'on a une si jolie vue, car je me souviens que vous aimez a fumer. Alexandre, Michel et moi, nous travaillerons autour de cette belle table; nous jouerons du piano, et pauvre maman sera la tout pres de vous.

Madame Papofski: avec un sourire force. Et moi, Natasha, ou est ma place?

Natasha, embarrassee et rougissant: Pardon, ma tante; je ne pensais pas... qu'il vous fut agreable... de..., de....

—...de sentir l'odeur du tabac, cria le general en embrassant a son tour sa bonne et aimable petite-niece, et en riant aux eclats.

—Merci, mon oncle, lui dit Natasha a l'oreille en lui rendant son baiser, je l'avais oubliee.

Le general: Allons dans les chambres a coucher a present. Voici la tienne, mon enfant." Nouvelle surprise, nouvelles exclamations, et fureur redoublée de Mme Papofski, qui comparait son appartement avec celui de la soeur qu'elle detestait. Natasha et ses freres couraient de chambre en chambre, admiraient, remerciaient. Quand ils surent que tout etait l'ouvrage des Derigny, Natasha se jeta au cou de Mme Derigny et serra les mains de Derigny, pendant que les deux plus jeunes embrassaient avec une joie folle Jacques et Paul.

Le general ne se possedait pas de joie; il riait aux eclats, il se frottait les mains, selon son habitude dans ses moments de grande satisfaction, il marchait a grands pas, il regardait avec tendresse Mme Dabrovine, qui

Le General Dourakine

souriait des explosions de joie de ses enfants, et Natasha, dont les yeux rayonnants exprimaient le bonheur et la reconnaissance; sans cesse en passant et repassant devant son oncle elle déposait un baiser sur sa main ou sur son front.

“Mon oncle, mon oncle, s'ecria-t-elle, que je suis heureuse! Que vous etes bon!

Le general: Et moi donc, mes enfants! Je suis heureux de votre joie! Depuis de longues, longues annees, je n'avais vu autour de moi une pareille satisfaction. Une seule fois, en France, j'ai fait des heureux: mes bons Derigny et leurs frere et soeur, Moutier et Elfy.

Natasha: Oh! mon oncle, racontez-nous ca, je vous en prie. Je voudrais savoir comment vous avez fait et ce que vous avez fait.

—Plus tard, ma fille, repondit le general en souriant; ce serait trop long. A present, reposez-vous, arrangez-vous dans votre appartement. Derigny va vous envoyer votre femme de chambre! dans une heure nous dinerons. Maria Petrovna, restez-vous avec votre soeur?

Madame Papofski: Oui.... Non,... c'est-a-dire... je voudrais presenter mes enfants a Natalie.

Le general: Vous avez raison; allez, allez. Moi je vais avec Derigny a mes affaires.”

Mme Papofski sortit, courut chez elle, regarda avec colere le maigre ameublement de sa chambre, et, se laissant aller a sa rage jalouse, elle tomba sur son lit en sanglotant.

“L'heritage! pensait-elle. Six cent mille roubles de revenu! Une terre superbe! Il ne me les laissera pas! Il va tout donner a cette odieuse Natalie, qui fait la desolee et la pauvre pour l'apitoyer. Et sa sottise fille! qui saute comme si elle avait dix ans! qui se jette sur lui, qui l'embrasse! Et lui, gros imbecile, qui croit qu'on l'adore, qui trouve ces gambades charmantes.... Il tutoie ma soeur, et moi il m'appelle Maria Petrovna! Il les embrasse tous, et nous il nous repousse! Il fait arranger un appartement comme pour des princes! eux qui sont dans la misere, qui mangent du pain noir et du lait caille, qui couchent sur des planches, qui ont a peine des habits de rechange! Et moi, qui suis riche, qui suis habituee a l'elegance, il me traite comme ces vilains Derigny que je deteste. J'ai bien su par mes femme que c'etaient les meubles et les lits des Derigny qu'on m'avait donnees.

Ces reflexions et mille autres l'occupèrent si longtemps, qu'on vint lui annoncer le diner avant qu'elle eut seche ses larmes; elle s'elanca de son lit, passa en toute hate de l'eau fraiche sur ses yeux bouffis, lissa ses cheveux, arrangea ses vetements et alla au salon, ou elle trouva le general avec Mme Dabrovine et ses enfants, qui jouaient avec leurs cousins et cousines.

“Nous vous attendons, Maria Petrovna, dit le general en s'avancant vers elle et lui offrant son bras. Natalie, je donne le bras a ta soeur, quoique tu sois nouvellement arrivee, parce qu'elle est la plus vieille; elle a bien dix ou douze ans de plus que toi.

Madame Dabrovine, embarrassee: Oh non! mon oncle, pas a beaucoup pres.

Madame Papofski, piquee: Ma soeur, laissez dire mon oncle. Ca l'amuse de me vieillir et de vous rajeunir.

Le general, enchante: Mettez que je me sois trompe de deux ou trois ans, ma niece; Natalie a trente-deux ans, vous en avez bien quarante-deux.

Madame Papofski: Cinquante, mon oncle, soixante, si vous voulez.

Le General Dourakine

Le general, avec malice: He! he! nous y arriverons, ma niece; nous y arriverons. Voyons, vous etes nee en mil huit cent seize....

Madame Papofski: Ah! mon oncle, a quoi sert de compter, puisque je veux bien vous accorder que j'ai soixante ans?

Le general: Du tout, du tout, les comptes font les bons amis, et...

Madame Dabrovine: Mon cher oncle, nous voici dans la salle a manger; je dois avouer que j'ai si faim....

Le general: Et moi j'ai faim et soif de la verite; alors je dis de mil huit cent....

Madame Dabrovine: La verite, la voici, mon oncle; c'est que vous etes un peu taquin comme vous l'etiez jadis, et que vous vous amusez a tourmenter la pauvre Maria, qui ne vous a rien fait pourtant. Regardez Natasha, comme elle vous regarde avec surprise."

Le general se retourna vivement, quitta le bras de Mme Papofski et fit asseoir tout le monde. "Est-ce vrai que tu t'etannes de ma mechancete, Natasha? Tu me trouves donc bien mauvais?

Natasha: Mon oncle...."

Natasha rougit et se tut.

Le general, souriant: Parle, mon enfant, parle sans crainte... Puisque je viens de dire que j'ai faim et soif de la verite.

Natasha: Mon oncle, il me semble que vous n'etes pas bon pour ma tante, et c'est ce qui cause mon etonnement; je vous ai connu si bon, et maman disait de meme chaque fois qu'elle parlait de vous.

Le general: Et a present, que dis-tu, que penses-tu?

Natasha: Je pense et je dis que je vous aime, et que je voudrais que tout le monde vous aimat.

Le general: Nous reparlerons de cela plus tard, ma petite Natasha; en attendant que je me corrige de mon humeur taquine, dinons gaiement; je te promets de ne plus faire enrager ta tante.

Natasha: Merci, mon oncle. Vous me pardonnez, n'est-pas pas, d'avoir parle franchement?

Le general, riant: Non seulement je te pardonne, mais je te remercie; et je te nomme mon conseiller prive."

Le general, de plus en plus enchante de ses nouveaux convives, fut d'une humeur charmante; il reussit a egayer sa niece Dabrovine, qui sourit plus d'une fois de ses saillies originales. Dans la soiree, les enfants allerent jouer dans une grande galerie attenante au salon. Natasha allait et venait animait les jeux qu'elle dirigeait, faisait sourire sa mere et rire son oncle par sa joie franche et naive. Plusieurs jours se passerent ainsi; le general s'attachait de plus en plus a sa niece Dabrovine et detestait de plus en plus les Papofski. Un soir Natasha accourut dans le salon.

"Mon oncle, dit-elle, permettez-vous que j'aille chercher Jacques et Paul pour jouer avec nous? ils doivent avoir fini de diner.

Le General Dourakine

Le general: Va, mon enfant; fais ce que tu voudras.” Natasha embrassa son oncle et partit en courant; elle ne tarda pas a revenir suivie de Jacques et de Paul. Jacques s'approcha du general.

“Vous permettez, general, que nous jouions avec vos neveux et vos nieces? Mlle Natalie nous a dit que vous vouliez bien nous laisser venir au salon.

Le general: Certainement, mon bonhomme; Natasha est mon charge d'affaires; fais tout ce qu'elle te dira.”

Jacques ne se le fit pas repeter deux fois et entraîna Paul a la suite de Natasha. On les entendait du salon rire et jouer; le general rayonnait; Mme Dabrovine le regardait avec une satisfaction affectueuse; Mme Papofski s'agitait, s'effrayait du tapage des enfants, qui devait faire mal a son bon oncle, disait-elle.

Le general, avec impatience: Laissez donc, Maria Petrovna; j'ai entendu mieux que ca en Circassie et en Crimée! Que diable! je n'ai pas les oreilles assez delicates pour tomber en convulsions aux rires et aux cris de joie d'une troupe d'enfants.

Madame Papofski: Mais mon cher oncle, on ne s'entend pas ici, vous ne pouvez pas causer.

Le general: Eh bien, le grand malheur! Est-ce que j'ai besoin de causer toute la soiree? Je me figure que je suis pere de famille; je jouis du bonheur que je donne a mes petits-enfants et du calme de ma pauvre Natalie.”

Mme Papofski se mordit les levres, reprit sa tapisserie et ne dit plus mot pendant que le general causait avec Mme Dabrovine; elle lui donnait mille details interessants sur sa vie intime des dix dernieres annees, et sur ses enfants, dont elle faisait elle-meme l'education.

La conversation fut interrompue par une dispute violente et des cris de fureur.

Le general: Eh bien, qu'ont-ils donc la-bas?

Madame Dabrovine: Je vais voir, mon oncle; ne vous derangez pas.” Mme Dabrovine entra dans la galerie; elle trouva Alexandre qui se battait contre Mitineka et Yegor; Michel retenait fortement Sonushka; et Jacques, les yeux brillants, les poings fermes, se tenait en attitude de boxe devant Paul, qui essuyait des larmes qu'il ne pouvait retenir. Natasha cherchait vainement a separer les combattants. Les autres criaient a qui mieux mieux.

L'entree de Mme Dabrovine retablit le calme comme par enchantement. Elle s'approcha d'Alexandre et lui dit severement:

“N'etes-vous pas honteux, Alexandre, de vous battre avec votre cousine?”

Les enfants commencerent a parler tous a la fois; Natasha se taisait. Sa mere, ne comprenant rien aux explications des enfants, dit a Natasha de lui raconter ce qui s'etait passe. Natasha rougit et continua a garder le silence.

“Pourquoi ne reponds-tu pas, Natasha?

—Maman, c'est qu'il faudrait accuser... quel qu'un, et je ne voudrais pas....

—Mais j'ai besoin de savoir la verite, ma chere enfant, et je t'ordonne de me dire sincerement ce qui s'est passe.

Le General Dourakine

—Maman, puisque vous l'ordonnez, dit Natasha, voila ce qui est arrive: Alexandre et Michel ont voulu defendre le pauvre petit Paul que Mitineka, Sonushka et Yegor tourmentent depuis longtemps. Jacques et moi, nous avons fait ce que nous avons pu pour le proteger, mais ils se sont reunis tous contre nous et ils se sont mis a nous battre. Voyez comme Michel est griffe et comme Alexandre a les cheveux arraches. Quant au bon petit Jacques, il n'a pas donne un seul coup, mais il en a recu plusieurs.

—Venez au salon, Alexandre, Michel, avec Jacques et Paul, dit Mme Dabrovine, et laissez vos cousins et cousins se quereller entre eux.”

Le general avait entendu Natasha et sa niece; il ne dit rien, se leva, laissa entrer au salon Mme Dabrovine et sa suite, entra lui-meme dans la galerie, tira vigoureusement les cheveux et les oreilles aux trois aines, distribua quelques coups de pied a tous, rentra au salon et se remit dans son fauteuil.

Il appela Natasha.

“Dis-moi, mon enfant, qu'ont-ils fait a mon pauvre petit Paul.

Mon oncle, nous jouions aux malades. Paul etait un des malades; Mitineka, Sonushka et Yegor, qui etaient les medecins, ont voulu le forcer a avaler une boulette de toiles d'araignees; le pauvre petit s'est debattu Jacques est accouru pour le defendre; ils ont battu Jacques, qui ne leur a pas rendu un seul coup; ils l'ont jete par terre, et ils allaient s'emparer de nouveau de Paul malgre les prieres de Jacques, quand Alexandre et Michel, indignes, sont venus au secours de Jacques et de Paul, et ont ete obliges de se battre contre Mitineka, Sonushka et Yegor, qui n'ont pas voulu nous ecouter quand nous leur avons dit que ce qu'ils faisaient etait mal et mechant. Alors maman est entree, et Paul a ete delivre.”

Pendant que Natasha racontait avec animation la scene dont Mme Dabrovine avait vu la fin, le general donnait des signes croissants de colere. Il se leva brusquement, et, s'adressant a Mme Papofski, qui rentrait au salon:

“Madame, vos enfants sont abominablement eleves! Vous en faites des tyrans, des sauvages, des hypocrites! Je ne veux pas de ca chez moi, entendez-vous? Vous et vos mechants enfants, vous troublez la paix de ma maison: vous changerez tous de manieres et d'habitudes, ou bien nous nous separerons. Vous etes venue sans en etre prie, je sais bien pourquoi, et, au lieu de faire vos affaires comme vous l'esperiez, vous vous perdez de plus en plus dans mon esprit.”

Mme Papofski fut sur le point de se livrer a un acces de colere, mais elle put se contenir, et repondit a son oncle d'un ton larmoyant: “Je suis desolee, mon oncle! desolee de cette scene! Je les fouetterai tous si vous me le permettez; fouettez-les vous-meme si vous le preferez. Ils ne recommenceront pas, je vous le promets.... Ne nous eloignez pas de votre presence, mon cher oncle; je ne supporterai pas ce malheur.”

Le general croisa les bras, la regarda fixement; son visage exprimait le mepris et la colere. Il ne dit qu'un mot: MISERABLE! et s'eloigna.

Le general prit le bras de Natalie, la main de Natasha, appela Alexandre, Michel, Jacques et Paul, et marcha a grands pas vers l'appartement de Mme Dabrovine. Il entra dans le joli salon ou il passait une partie de ses journees, s'y promena quelques instants, s'arreta, prit les mains de sa niece, la contempla en silence et dit:

“C'est toi seule qui es et qui seras ma fille. Douce, bonne, tendre, honnete et sincere, tu as fait des enfants a ton image! L'autre n'aura rien, rien.

Madame Dabrovine: Oh! Mon oncle, je vous en prie!

Le General Dourakine

Le general: lui serrant les mains: Tais-toi, tais-toi! Tu vas me rendre la colere qui a manque m'etouffer. Laisse-moi oublier cette scene et la platitude revoltante de ta soeur; pres de toi et de tes enfants, je me sens aime, j'aime et je suis heureux; pres de l'autre, je hais et je meprise. Jouez, mes enfants, ajouta-t-il en se tournant vers Jacques, Paul et ses neveux: je ne crains pas le bruit. Amusez-vous bien.

Jacques: General, est-ce que nous pouvons jouer a cache-cache et courir dans le corridor?

Le general: A cache-cache, a la guerre, a l'assaut, a tout ce que vous voudrez. Ma seule contrariete sera de ne pouvoir courir avec vous. Mais auparavant allez me chercher Derigny. Natalie, je commence mon etablissement du soir chez toi; me permets-tu de fumer?

Madame Dabrovine: Avez-vous besoin de le demander, mon oncle? Vous avez donc oublie combien j'aimais l'odeur du tabac?

Le general: Non, je me le rappelle; mais, je craignais....

Madame Dabrovine: De me faire penser a mon pauvre Dmitri, qui fumait toujours avec vous? Je ne l'oublie jamais, dans aucune circonstance, et j'aime tout ce qui me le rappelle!"

Le general ne repondit pas et rapprocha son fauteuil de celui de sa niece, lui prit la main, la serra et resta pensif.

X. CAUSERIES INTIMES

Ses reflexions furent interrompues par le retour bruyant des enfants; ils arrivaient, trainant apres eux Derigny, qui partageait leur gaiete et qui faisait mine de vouloir s'echapper. Il reprit son serieux en se presentant devant le general.

"Les enfants disent que vous me demandez, mon general.

—Oui, mon ami; apportez-moi ma boite de cigares, ma pipe et nos livres de comptes et d'affaires; a l'avenir nous travaillerons ici le soir, puisque ma niece veut bien le permettre et qu'elle trouve que je ne la derange pas en m'etablissant chez elle.

—Merci, mon oncle; que vous etes bon! s'ecria Natasha en se jetant a son cou. Voyez, voyez, comme le visage de maman est change! elle a l'air presque heureux!"

Mme Dabrovine sourit, embrassa sa fille et baisa la main de son oncle, qui se frotta les mains avec une vivacite qu'elle ne lui avait pas encore vue.

Derigny paraissait aussi content que le general; il s'empessa de faire sa commission, et completa l'etablissement en lui apportant la petite table chargee de papiers et de livres sur laquelle il avait l'habitude de travailler et d'ecrire.

Le general: "Bravo! mon ami. Vous avez de l'esprit comme un Francais! Je n'avais, pas voulu vous parler de la table, pour ne pas trop vous charger. Je suis enchante de l'avoir. Je commence a m'arranger chez toi comme chez moi, ma fille. Derigny ne te genera-t-il pas? J'ai souvent besoin de lui pour mon travail."

Madame Dabrovine: "Ceux que vous aimez et qui vous aiment, mon oncle, ne peuvent jamais me gener; c'est au contraire un plaisir pour moi de voir M. Derigny vous soigner, vous aider dans vos travaux. En le voyant

Le General Dourakine

faire, j'apprendrai aussi a vous etre utile.”

Natasha: “Et moi donc? N'est-ce pas, monsieur Derigny, que vous me direz ce que mon oncle aime, et qu'il n'aime pas, et ce que je puis faire pour lui etre agreable?”

Derigny: “Mademoiselle, Monsieur votre oncle aime ce qui est bon et franc; il n'aime pas ce qui est mechant et hypocrite; et, puisque vous m'autorisez a vous donner un conseil, Mademoiselle, soyez toujours ce que vous etes aujourd'hui et ce que votre physionomie exprime si bien.”

Le general: “Bien dit, mon ami; j'ajoute: Sois le contraire de ta tante, et tu seras la doublure de ta mere. A present, Derigny, allumez-moi ma pipe, rendez-moi compte des travaux et des depenses de la semaine, et puis j'irai me coucher, car il commence a se faire tard.”

Quand le general eut termine son travail, Derigny lui presenta un papier en le priant de le lire.

Le general, apres l'avoir lu: “Qu'est-ce? Qui a ecrit ca?”

Derigny: “Mme Papofski, mon general.”

Le general: “Et pourquoi me le montrez-vous?”

Derigny: “Parce que Mme Papofski veut que tout soit achete a votre compte, mon general, et je n'ai pas cru devoir le faire sans vous consulter.”

Le general: “Et vous avez bien fait, mon cher.”

“C'est parbleu trop impudent aussi. Figure-toi, Natalie, que ta soeur veut faire habiller son cocher, son forreiter (postillon), son courrier, ses laquais, ses femmes (six je crois), en m'obligeant a tout payer. Bien mieux, elle ordonne qu'on change les douze mauvais chevaux qu'elle a amenes, contre les plus beaux chevaux de mes ecuries. Je dis que c'est par trop fort! Ses commissions ne vous donneront pas beaucoup de peine, Derigny; voici le respect qui leur est du.”

Le general déchira en mille morceaux la feuille écrite par Mme Papofski, se leva en riant et en se frottant les mains, embrassa sa niece, sa petite-niece, ses petits-neveux, et quitta le salon avec Derigny pour aller se coucher.

Les enfants, qui avaient fait une veillée extraordinaire et qui s'étaient amuses, éreintés, ne furent pas fâchés d'en faire autant; il était neuf heures et demie. Mme Dabrovine et Natasha ramassèrent les livres, les cahiers épars, et les rangerent dans les armoires destinées à cet usage, pendant que la femme de chambre et bonne tout à la fois préparait le coucher des garçons et rangeait les habits pour le lendemain. Natasha, avec gaieté: “Mme Derigny a cru que nous apportions tout ce que nous possédons, maman; voyez que d'armoires nous avons; une seule suffit pour contenir tous nos effets, et il reste encore bien de la place.”

Madame Dabrovine: “Elle nous croit plus riches que nous ne sommes, ma chère enfant.”

Natasha: “Maman, comme mon oncle est bon pour nous!”

Madame Dabrovine: “Oui, bien bon! il l'a toujours été pour moi et pour ton pauvre père; nous l'aimions bien aussi.”

Natasha: “Maman... pourquoi n'est-il pas bon pour ma tante?”

Le General Dourakine

Madame Dabrovine: “Je ne sais pas, chere petite; peut-etre a-t-il eu a s'en plaindre. Tu sais que ta tante n'est pas toujours aimable.”

Natasha: “Elle n'est jamais aimable, maman, du moins pour nous. Pourquoi donc ne vous aime-t-elle pas, vous qui etes si bonne?”

Madame Dabrovine: “Je l'ai peut-etre offensee sans le vouloir. Elle n'a probablement pas tous les torts.”

Natasha: “Mais vous, maman, vous n'en avez certainement aucun. Je le sais. J'en suis sure.”

Madame Dabrovine: “Tu parles comme on parle a ton age, ma chere petite, sans beaucoup reflechir. Comment pouvons-nous savoir si on n'a pas fait a ta tante quelque faux rapport sur nos sentiments et notre langage a son egard.”

Natasha: “Si on lui en a fait, elle ne devrait pas y croire, vous connaissant si bonne, si franche, si serviable, si pleine de coeur.”

—C'est parce que tu m'aimes beaucoup que tu me juges ainsi, ma bonne fille”, dit Mme Dabrovine en embrassant Natasha et en la serrant contre son coeur.

Elle souriait en l'embrassant; Natasha, heureuse de ce sourire presque gai, etouffa sa mere de baisers; puis elle dit:

“C'est mon oncle qui vous a fait sourire le premier et bien des fois depuis notre arrivee; bon cher oncle, que je l'aime! que je l'aime! Comme nous allons etre heureux avec lui, toujours avec lui! Nous l'aimons, il nous aime, nous ne le quitterons jamais.

Madame Dabrovine: “La mort separe les plus tendres affections, mon enfant.”

Natasha: “Oh, maman!”

Madame Dabrovine: “Ma pauvre fille! je t'attriste; j'ai tort. Mais voila nos affaires rangees; allons nous coucher.”

La mere et la fille s'embrasserent encore une fois, firent leur priere ensemble et s'etendirent dans leur lit; Natasha etait si contente du sien et de tout leur etablissement, dont elle ne pouvait se lasser, qu'elle ne put s'empecher de se relever, d'aller embrasser sa mere, et de lui dire avec vivacite:

“Comme nous sommes heureuses ici, maman. Ma chambre est si jolie! J'y suis come une reine.

—J'en suis bien contente, mon enfant; mais prends garde de t'enrhumer. Couche-toi bien vite.”

Pendant que Mme Dabrovine et sa fille preparaient leur coucher et causaient des evenements de la journee, le general causait de son cote avec Derigny, qui devenait de plus en plus son confident intime.

“Voila une perle, une vraie perle! s'ecria-t-il. Je la retrouve comme je l'avais quittee, cette pauvre Natalie, moins le bonheur. Nous tacherons d'arranger ca, Derigny. J'ai mon plan. D'abord, je lui laisse toute ma fortune, a l'exception d'un million, que je donne a Natasha en la mariant... Pourquoi souriez-vous, Derigny? Croyez-vous que je n'aie pas un million a lui donner?... ou bien que je changerai d'idee comme pour Torchonnet?... Est-ce que ma niece n'est pas comme ma petite-fille?”

Le General Dourakine

Derigny: "Mon general, je souris parce que j'aime a vous voir content, parce que j'entrevois pour vous une vie nouvelle d'affection et de bonheur, et parce que je vois une bonne oeuvre a faire tout en travaillant pour vous-meme."

Le general: "Comment cela? Quelle bonne oeuvre?"

Derigny: "Mon general, j'ai su, par le cocher et la femme de chambre de Mme Dabrovine, qu'elle etait la meilleure des maitresses, qu'elle et ses enfants etaient adores par leurs paysans et leurs voisins; mais Mme Dabrovine est presque pauvre; son mari a depense beaucoup d'argent pour sa campagne de Crimee; elle a tout paye, et elle est restee avec treize cents roubles de revenus; c'est elle-meme qui a eleve sa fille et ses fils; mais les garcons grandissent, ils ont besoin d'en savoir plus que ce que peut leur enseigner une femme, quelque instruite qu'elle soit. Et alors..."

Le general: "Alors quoi? Voulez-vous etre leur gouverneur. Je ne demande pas mieux."

Derigny, riant: "Moi, mon general? Mais je ne sais rien de ce que doit savoir un jeune homme de grande famille!... Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais que vous eussiez la pensee de les garder tous chez vous, de payer un gouverneur et toute leur depense: vous auriez la famille qui vous manque, et eux trouveraient le pere et le protecteur qu'ils n'ont plus."

Le general: "Bien pense, bien dit! Trouvez-moi un gouverneur, et le plus tot possible."

Derigny, stupefait: "Moi, mon general? comment puis-je...?"

Le general: "Vous pouvez, mon ami, vous pouvez ce que vous voulez. Cherchez, cherchez. Adieu, bonsoir; je me couche et je m'endors content."

Derigny rentra chez lui; les enfants dormaient, sa femme l'attendait.

"Une jolie commission dont je suis charge par le general! dit Derigny en riant. Il faut que je me mette en campagne des demain pour trouver un gouverneur aux jeunes Dabrovine."

Madame Derigny: "Et ou trouveras-tu le gouverneur? Comme c'est facile dans le centre de la Russie! Tu ne connais personne. Ce n'est pas Vassili qui te fournira des renseignements. Vraiment, notre bon general est par trop bizarre. Comment feras-tu?"

Derigny: "Je ne ferai rien du tout. J'espere qu'il n'y pensera plus. Mais je regrette de ne pas pouvoir rendre service a Mme Dabrovine, qui me semble etre une excellente personne et ne ressemblant en rien a sa soeur."

Madame Derigny: "De meme que ses enfants ne ressemblent en rien a leurs cousins, Mlle Natasha est une personne charmante, pleine de coeur et de naivete, et les garcons paraissent bons et bien eleves."

Mme Derigny et son mari causerent quelque temps, et ils allerent se coucher apres avoir parle de leur chere France et de ce qu'ils y avaient laisse.

XI. LE GOUVERNEUR TROUVE

Quelques jours se passerent sans nouveaux evenements. Mme Papofski contenait les elans de sa colere quand elle etait en presence de son oncle, qu'elle continuait a flatter sans succes; elle evitait sa soeur; ses enfants fuyaient leurs cousins, qui faisaient bande a part avec Jacques et Paul. Mme Papofski ne negligait aucun

Le General Dourakine

moyen pour se faire bien venir de Derigny; elle sut par lui que le general avait déchiré sa liste de commandes.

Madame Papofski: "Vous l'avez fait voir à mon oncle?"

Derigny: "Comme c'était mon devoir de le faire, Madame. Je ne puis me permettre aucune dépense qui ne soit autorisée; par mon maître."

Madame Papofski: "Mais il ne l'aurait pas su; mon oncle dépense sans savoir pourquoi ni comment. Vous auriez pu compter des chevaux morts ou une voiture cassée."

Derigny: "Ce serait me rendre indigne de la confiance que le general veut bien me témoigner, Madame, veuillez croire que je suis incapable d'une pareille supercherie."

Madame Papofski: "Je le crois et je le vois, brave, honnête monsieur Derigny. Ce que j'ai fait et ce que j'ai dit était pour savoir si vous étiez réellement digne de l'attachement de mon oncle. Je ne m'étonne pas de l'empire que vous avez sur lui, et je me recommande à votre amitié, moi et mes pauvres enfants, mon cher monsieur Derigny. Si vous saviez quelle estime, quelle amitié j'ai pour vous! Je suis si seule dans le monde! Je suis si inquiète de l'avenir de mes enfants! Nous sommes si pauvres!"

Derigny ne répondit pas; un sourire ironique se faisait voir malgré lui; il salua et se retira.

Mme Papofski le regarda s'éloigner avec colère.

"Coquin! dit-elle à mi-voix en le menaçant du doigt. Tu fais l'homme honnête parce que tu vois que je ne suis pas en faveur! Tu fais la cour à ma sœur parce que tu vois la sotte tendresse de mon oncle pour cette femme hypocrite et pour sa mijauree de Natasha, qui cherche à capter mon oncle pour avoir ses millions... On veut me chasser; je ne m'en irai pas; je les surveillerai; j'inventerai quelque conspiration; je les dénoncerai comme conspirateurs, révolutionnaires polonais... catholiques... Je trouverai bien quelque chose de louche dans leurs allures. Je les ferai tous arrêter, emprisonner, knouter... Mais il me faut du temps... un an peut-être... Oui, encore un an, et tout sera changé ici! Encore un an, et je serai la maîtresse de Gromiline! et je les menerai tous au bâton et au fouet!"

Mme Papofski s'était animée; elle ne s'était pas aperçue que dans son exaltation elle avait parlé tout haut. Sa porte, à laquelle elle tournait le dos, était restée ouverte; Jacques s'y était arrêté un instant, croyant que son père était encore chez Mme Papofski, et que c'était à lui qu'elle parlait.

Lorsqu'elle se tut, Jacques, surpris et effrayé de ce qu'il venait d'entendre, avança vers la porte, jeta un coup d'œil dans la chambre, et vit que Mme Papofski était seule. Sa frayeur redoubla, il se retira sans bruit, et, le cœur palpitant, il alla trouver son père et sa mère.

Jacques: "Papa, maman, il faut vite dire au pauvre général que Mme Papofski lui prendra tout, le fera enfermer, knouter, et nous aussi. Il faut nous sauver avec le général et retourner avec tante Elfy." Derigny. "Tu perds la tête, mon Jacquot! Qu'est-ce qui te donne des craintes si peu fondées? Comment Mme Papofski avec toute sa méchanceté, peut-elle faire du mal au général, et même à nous, qui sommes sous sa protection à lui?"

Jacques: "J'en suis sûr, papa, j'en suis sûr; voici ce que j'ai entendu:

"On veut me chasser: je ne m'en irai pas."

Et Jacques continua jusqu'au bout à redire à son père et à sa mère les paroles menaçantes de Mme Papofski.

Le General Dourakine

Derigny et sa femme n'eurent plus envie de rire des terreurs de Jacques, qu'ils partagerent. Mais Derigny, toujours attentif a epargner a sa femme et a ses enfants toute peine, toute inquietude, dissimula sa preoccupation et les rassura pleinement.

“Soyez bien tranquilles, leur dit-il: je previeendrai le general, et, avec l'aide de Dieu, nous dejouerons ses plans et nous sauverons ce bon general en nous sauvant nous-memes. Ne parle a personne de ce que tu as entendu, mon enfant; si Mme Papofski savait qu'elle a parle tout haut et que tu etais la, elle haterait sa vengeance, et nous n'aurions pas le temps de la defense.”

Jacques: “Je n'en dirai pas un mot, papa; mais ou est Paul?”

Derigny: “Il joue dehors depuis le dejeuner.”

Jacques: “Je vais aller le rejoindre, papa. Quand il est seul, j'ai toujours peur qu'il ne soit pris par ces mechants petits Papofski. Devant le general, ils nous temoignent de l'amitie, mais, quand ils nous trouvent seuls, il n'y a pas de sorte de mechancetes qu'ils ne cherchent a nous faire.”

Jacques alla dans la cour; Paul n'y etait plus. Il continua ses recherches avec quelque inquietude, et apercut enfin son frere au bord d'un petit bois, immobile et parlant a quelqu'un que Jacques ne voyait pas. Il courut a lui, l'appela; Paul se retourna et lui fit signe d'approcher. Jacques, en allant le rejoindre, lui entendit dire: “N'ayez pas peur, c'est Jacques, il est bien bon, il ne dira rien.”

Jacques: “A qui parles-tu, Paul?”

Paul: “A un pauvre homme si pale, si faible, qu'il ne peut plus marcher.”

Jacques jeta un coup d'oeil dans le bois, et vit en effet, a travers les branches, un homme demi-couche et qui semblait pres d'expirer.

Jacques: “Qui etes-vous, mon pauvre homme? Pourquoi restez-vous la? Par ou etes-vous entre?”

L'etranger: “Par les bois, ou je me suis perdu. Je meurs de faim et de froid; je n'ai rien pris depuis avant-hier soir.”

Jacques: “Pauvre malheureux! Je vais vite aller chercher quelque chose a manger et prevenir papa.”

L'etranger: “Non, non; ne dites pas que je suis ici. Ne dites rien. Je suis perdu si vous me denoncez.”

Jacques: “Papa ne vous denoncera pas. N'ayez pas peur. Attendez-nous.

Viens vite, Paul, apportons a manger a ce pauvre homme.”

Avant que l'etranger eut eu le temps de renouveler sa priere, les deux freres etaient disparus en courant. Le malheureux se laissa tomber; il fit un geste de desespoir.

“Perdu! perdu! dit-il. On va venir, et je n'ai plus de forces pour me relever. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitie de moi! Apres m'avoir sauve de tant de dangers, ne me laissez pas retomber dans les mains de mes cruels bourreaux. Mon Dieu, ma bonne sainte Vierge, protegez-moi!”

Il serra, contre son coeur une petite croix de bois, la porta a ses levres, pria et attendit.

Le General Dourakine

Quelques minutes a peine s'etaient ecoulees, qu'il entendit marcher, parler, et qu'il vit les deux enfants, accompagnes d'un homme qui avançait a grands pas; les enfants couraient.

Derigny, car c'etait lui, approcha, et, avant de parler, il versa un verre de vin, qu'il fit avaler a l'infortuné, mourant de besoin; ensuite il lui fit boire une tasse de bouillon encore chaud, dans lequel il avait fait tremper une tranche de pain. L'inconnu mangeait avec avidite; ses regards exprimaient la reconnaissance et la joie.

“Assez, mon pauvre homme, dit Derigny en lui refusant le reste du pain que les enfants avaient apporte. Trop manger vous ferait mal apres un si long jeune. Dans une heure vous mangerez encore. Essayez de vous lever et de venir au chateau.

—Le chateau de qui? Chez qui etes-vous? dit l'etranger d'une voix faible.”

Derigny: “Chez M. le general comte Dourakine.”

L'etranger: “Dourakine! Dourakine! Comment! lui, Dourakine? Est-il encore le brave, l'excellent homme que j'ai connu?”

Derigny: “Toujours le meilleur des hommes! Un peu vif parfois, mais bon a se faire aimer de tout le monde.”

L'etranger: “Prevenez-le... Allez lui dire... Mais non; je vais essayer de marcher. Je me sens mieux.”

L'etranger voulut se lever; il retomba aussitot.

“Je ne peux pas, dit-il avec decouragement.”

Derigny: “Voulez-vous qu'on le previenne? Il est chez lui.”

L'etranger: “Je crois que oui; ce sera mieux. Dites-lui de venir, pour l'amour de Dieu et de Romane.”

Derigny, trop discret pour interroger l'etranger sur sa position bizarre, salua et s'eloigna, emmenant les enfants. Il les envoya raconter a leur mere ce qui venait d'arriver, en leur defendant d'en parler a tout autre, et alla faire son rapport au general.

Le general: “Que diantre voulez-vous que j'y fasse? S'il est perdu dans mes bois, tant pis pour lui; qu'il se retrouve.”

Derigny: “Mais, mon general, il est demi-mort de froid et de fatigue.”

Le general: “Eh bien qu'on lui donne des habits, qu'on le chauffe, qu'on le nourrisse. Tenez, voila! prenez; il ne manque pas de manteaux, de fourrures. Qu'on le couche, s'il le faut. Je ne vais pas laisser mourir de faim, de froid et de fatigue, et a ma porte encore, un homme qui me demande la charite. Qui est-il? Est-ce un paysan, un marchand?”

Derigny: “Je ne sais pas, mon general; seulement j'ai oublie de vous dire qu'il avait dit: “Dites-lui de venir pour l'amour de Dieu et de Romane.”

Le general, sautant de dessus son fauteuil: “Romane! Romane! Pas possible! Il a dit Romane? En etes-vous bien sur?”

Derigny: “Bien sur, mon general.

Le General Dourakine

Le general: "Mon pauvre Romane! Je ne comprends pas... Mourant de faim et de fatigue? Lui, prince, riche a millions et que je croyais mort!"

Le general courut plutot qu'il ne marcha vers la porte, dit a Derigny de le guider, et marcha de toute la vitesse de ses grosses jambes vers le bois ou gisait Romane.

Des qu'il l'apercut, il alla a lui, le souleva, l'embrassa, le soutint dans ses bras, et le regarda avec une profonde pitie melangee de surprise.

"Mon pauvre ami, quel changement! quelle maigreur! Qu'est-il arrive?"

Romane ne repondit pas et designa du regard Derigny, dont il ignorait la discretion et la fidelite. Le general comprit et dit tout haut:

"Parlez sans crainte, mon pauvre garçon. Derigny a toute ma confiance; il est discret comme la tombe, il nous viendra en aide s'il le faut, car il est de bon conseil."

L'etranger: "Eh bien, mon cher et respectable ami, j'arrive de Siberie, ou je travaillais comme forcat, et d'ou je me suis echappe presque miraculeusement."

Le general fut sur le point, dans sa surprise, de laisser retomber Romane et de tomber lui-meme.

"Toi, en Siberie! Toi, forcat! C'est impossible! Viens te reposer chez moi; tu retrouveras tes idees egarees par la fatigue et la faim." Romane: "Si l'on me voit entrer chez vous, la curiosite de vos gens sera excitee, mon respectable ami: je serai denonce, arrete et ramene dans cet enfer."

Le general vit bien au ton calme, au regard triste et intelligent de Romane, qu'il etait dans son bon sens. Il reflechit un instant et se tourna vers Derigny.

"Comment faire, mon ami?"

Derigny avait tout compris; son plan fut vite concu.

"Mon general, voici ce qu'on pourrait faire. Je vais laisser mon manteau a monsieur, pour le preserver du froid, et je vais apporter quelque chose de chaud a prendre et de la chaussure, dont il a grand besoin. Et vous, mon general, vous vous en retournerez chez vous comme revenant de la promenade. Vous donnerez des ordres pour qu'on m'attelle un cheval a la petite voiture, vous voudrez bien ajouter que je vais a Smolensk chercher un gouverneur que vous faites venir pour vos neveux. Je partirai; au lieu d'aller a la ville, je ferai quelque lieues sur la route pour fatiguer le cheval, afin que les gens d'ecurie ne se doutent de rien. Je reviendrai par le chemin qui borde les bois, et je prendrai Monsieur pour le ramener au chateau."

Les yeux du general brillèrent; il serra la main de Derigny. "De l'esprit comme un ange! Tu vois, mon pauvre Romane, que nous avons bien fait de le mettre dans la confidence. Prends le manteau de Derigny, je lui donnerai un des miens."

Romane: "Mais, mon cher comte, mes vetements grossiers, uses et dechires me donnent l'aspect de ce que je suis, un echappe de Siberie."

Le general: "Derigny te donnera de quoi te vetir, mon ami; ne t'inquiete de rien; il pourvoira a tout."

Le General Dourakine

Derigny se depouilla de son manteau et en revetit Romane, qui lui exprima sa reconnaissance en termes energiques mais mesures. Le general s'eloigna pour aller aux ecuries commander la voiture qui devait lui ramener son malheureux ami; Derigny l'accompagna. Ils convinrent que Romane, qui parlait parfaitement l'anglais, et qui, en qualite de Polonais, avait du type blond ecossais, passerait pour un gouverneur anglais que le general faisait venir pour ses neveux; Derigny fut charge de le prevenir de son origine et de son nom, master Jackson. Derigny alla demander a la cuisine quelque chose de chaud avant de partir pour aller a la ville chercher le gouverneur anglais. On s'empessa de lui servir une assiette de soupe aux choux, bouillante, avec un bon morceau de viande; Derigny l'emporta, completa le repas avec une bouteille de vin, sortit par une porte de derriere, et courut rejoindre Romane, qu'il laissa manger avec delices ce repas improvise. Avant de monter en voiture, il alla prendre les derniers ordres du general, recut de lui un superbe manteau, et partit pour sa mission charitable, apres en avoir prevenu sa femme, qui avait deja ete informee par Jacques de l'evenement. Le general revint chez sa niece et s'etablit chez elle.

Le general: "Tu vas avoir quelqu'un pour t'aider a instruire tes garcons, ma chere enfant."

Madame Dabrovine: "Mais non, mon oncle; Natasha et moi, nous leur donnons leurs lecons; nous n'avons besoin de personne."

Le general souriant: "Vous leur donnez des lecons de latin, de grec?"

Madame Dabrovine, hesitant: "Non, mon oncle, nous ne savons que le russe et le francais."

Le general: "Il faut pourtant que les garcons sachent le latin et le grec,"

Natasha, riant: "Mais vous, mon oncle, vous ne savez pas le latin ni le grec?"

Le general: "C'est pourquoi je suis et serai un ane."

Natasha: "Oh! mon oncle! c'est mal ce que vous dites. Est-ce que l'empereur aurait nomme general un ane? est-ce qu'il vous aurait donne une armee a commander?"

Le general, souriant: "Tu ne sais ce que tu dis; un ane a deux pieds peut devenir general et rester ane. Et je dis que le gouverneur va arriver, et qu'il faut un gouverneur a tes freres."

Madame Dabrovine: "Mais, mon oncle, mon bon oncle, je n'ai..., je ne peux pas... Un gouverneur se paye tres cher... et... je ne sais pas..."

Le general: "Tu ne sais pas ou tu prendras l'argent pour le payer? C'est ca, n'est-il pas vrai? Dans ma poche, parbleu! Que veux-tu que je fasse de mon argent? Tiens, Natasha, prends ce portefeuille; donne-le a ta mere; et, quand il sera vide, tu me le rapporteras, que je le remplisse."

Madame Dabrovine: "Non, mon oncle, vous etes trop bon; je ne veux pas abuser de votre generosite. Natasha, n'ecoute pas ton oncle, ne prends pas son portefeuille."

Le general: "Ah! vous prechez la desobeissance a votre fille! Vous me traitez comme un vieil avare, comme un etranger! Vous pretendez avoir de l'amitie pour moi, et vous me chagrinez, vous m'humiliez; vous cherchez a me mettre en colere! Vous voulez me faire comprendre que je suis un egoiste, un homme sans coeur, qui ne s'embarrasse de personne, qui n'aime personne. Pauvre, moi! Toujours seul, toujours repousse! Personne ne veut rien de moi."

Le general se rassit et appuya tristement sa tete dans ses mains.

Le General Dourakine

Natasha regarda sa mere d'un air de reproche, s'approcha de son oncle, se mit a genoux pres de lui, lui prit les mains, les baisa a plusieurs reprises. Le general sentit une larme couler sur ses mains, il releva Natasha, la serra dans ses bras, et, sans parler, lui tendit son porte-feuille; Natasha le prit, et, les yeux encore humides, elle le porta a sa mere.

“Prenez, maman; a quoi sert de cacher a mon oncle que nous sommes pauvres? Pourquoi refuser plus longtemps d'accepter ses bienfaits? Pourquoi blesser son coeur en refusant ce qu'il nous offre avec une tendresse si vraie, si paternelle? On peut tout accepter d'un pere, et n'est-il pas pour nous un bon et tendre pere?”

Mme Dabrovine prit le portefeuille des mains de sa fille, alla pres de son oncle, l'embrassa.

“Merci, mon pere, dit-elle avec attendrissement; merci du fond du coeur. Natasha a raison; j'avais tort. J'accepterai desormais tout ce que vous voudrez m'offrir. Je suis votre fille par la tendresse que je vous porte, et j'avoue sans rougir que, sans vous, je ne puis en effet elever convenablement mes enfants.”

Le general: “...Qui sont a l'avenir les miens, comme toi tu es ma fille bien-aimee!”

Le general les prit toutes deux dans ses bras, les embrassa en les regardant avec tendresse.

“Ma chere petite Natasha, ta bonne action ne sera pas perdue. Repose-toi sur moi du soin de ton avenir. Natalie, tu trouveras dans ce porte-feuille dix mille roubles. Ne te gene pas pour acheter et donner; je renouvellerai tes dix mille roubles quand ils seront epuises. Je ne demande qu'une seule chose: c'est que tu m'appelles ton pere quand nous serons seuls.”

Madame Dabrovine: “Je m'abandonne entierement a vous, mon pere; je ferai comme vous le desirez.”

Le general resta chez sa niece jusqu'au moment ou Derigny frappa a la porte.

“Mon general, dit-il en entrant, j'ai amene le gouverneur, M. Jackson, que vous m'avez commande d'aller chercher; il est dans votre cabinet, qui attend vos ordres.”

Le general sourit de la surprise de Mme Dabrovine et de Natasha, et sortit avec Derigny.

Natasha: “Quel bon et excellent pere Dieu nous a donne, maman! Comme il fait le bien avec grace et amabilite!”

Madame Dabrovine: “Que Dieu le benisse et lui rende le bonheur qu'il nous donne, mon enfant! L'education de tes freres m'inquietait beaucoup. Me voici tranquille sur leur avenir... et sur le tien, Natasha.”

Natasha: “Oh! maman, le mien est bien simple! C'est de rester toujours avec vous et avec mon bon oncle.”

La mere sourit et ne repondit pas. Les garcons arriverent avec leurs devoirs terminee; Mme Dabrovine et sa fille s'occupèrent a les corriger jusqu'au diner.

Quand l'heure du diner arriva, Mme Dabrovine et Mme Papofski entrerent au salon, suivies de leurs enfants; le general y etait avec M. Jackson, qu'il presenta a ses nieces.

Le general, a Mme Dabrovine: “Ma niece Natalie, j'ai engage M. Jackson pour cinq ans, pour terminer l'education de mes petits enfants, que voici, monsieur, ajouta-t-il en lui presentant Alexandre et Michel. Consens-tu, Natalie, a lui confier tes fils? Je reponds de lui comme de moi-meme.”

Le General Dourakine

—Tout ce que vous ferez, mon oncle, sera toujours bien fait", repondit Mme Dabrovine avec un sourire gracieux.

Et, prenant ses fils par la main, elle les remit a M. Jackson, qui salua la mere et embrassa ses eleves.

Mme Papofski examinait d'un air hautain le nouveau venu, auquel elle ne put trouver a redire, malgre l'humeur que lui donnait cette nouvelle preuve d'amitie de son oncle pour Mme Dabrovine. Lui trouvant l'air et des manieres distinguees, elle resolut de le detacher du parti Dabrovine et l'attirer dans le sien, pour donner meilleur air a sa maison et se debarrasser de ses enfants. Elle attendait un mot de son oncle pour les mettre tous, filles et garcons, aux mains de M. Jackson. Voyant que l'oncle ne disait plus rien, elle avanca elle-meme vers M. Jackson et lui presenta Mitineka, Sonushka, Yegor, Pavlouska, Nikolai, en disant:

“Voici aussi les miens que je vous confie, Monsieur; les autres sont encore trop jeunes: vous les aurez plus tard. Je suis reconnaissante a mon oncle d'avoir pense a l'education de ses petits-enfants, comme il dit.

—Merci, mon bon oncle.

—Il n'y a pas de quoi nous remercier, Maria Petrovna, repondit le general revenu de sa surprise; je n'ai pas du tout pense aux votres, que vous elevez si bien et qui ont leur pere pour achever votre oeuvre; je n'ai engage M. Jackson que pour les deux fils de votre soeur, et il en aura bien assez, sans y ajouter cinq diables qui le feront enrager du matin au soir.”

Madame Papofski, a M. Jackson: “J'espere, Monsieur, que vous ferez pour moi, par complaisance, ce que mon oncle ne vous a pas impose.”

Monsieur Jackson: “Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous contenter, Madame.”

L'accent un peu anglais du gouverneur n'etait pas desagreable; Mme Papofski lui fit un demi-salut presque gracieux, et regarda sa soeur d'un air de triomphe. Le general se grattait la tete; il avait l'air embarrasse et mecontent.

“C'est impossible, dit-il enfin; impossible! Jackson ne peut pas avoir une bande de droles indisciplines a regenter. Je ne le veux pas; je le defends; entendez-vous, Jackson; et vous, Maria Petrovna, m'avez-vous entendu?”

M. Jackson s'inclina; Mme Papofski dit d'un air pique qu'elle etait habituee a se voir, ainsi que ses enfants, traitee en etrangere, et qu'elle se soumettait aux ordres de son oncle.

Le diner fut calme; le soir les enfants jouerent dans la galerie comme a l'ordinaire; Jacques et Paul y furent appeles. Natasha et M. Jackson durent plus d'une fois s'interposer entre les bons et les mauvais; ces derniers etaient en nombre. M. Jackson examinait et jugeait; il ne se melait pas aux jeux.

“Jouez donc avec nous, Monsieur, dit Natasha; vous vous ennuierez tout seul sur cette chaise.”

Monsieur Jackson: “Je vous remercie de votre offre obligeante, Mademoiselle, j'en profiterai demain et les jours suivants; aujourd'hui je me sens tellement fatigue de mon long voyage, que je demande la permission d'etre simple spectateur de vos jeux.”

Quand les enfants se retirerent, le general accompagna Mme Dabrovine dans son salon; M. Jackson demanda la permission de prendre le repos dont il avait tant besoin, et Mme Papofski rentra dans son appartement.

Le General Dourakine

Lorsque chacun fut installé à sa place accoutumée, et que Natasha eut tout rangé autour de sa mère et de son oncle, elle dit au général :

— « Savez-vous, mon oncle, que le pauvre M. Jackson a été bien malheureux ? »

— « Comment le sais-tu, est-ce qu'il te l'a dit ? » répondit le général avec quelque frayeur d'une indiscretion de Romane. »

Natasha : « Oh non ! mon oncle ; il ne m'a rien dit : mais je le sais et j'en suis sûre, parce que je l'ai vu à son air triste, pensif, souffrant. Il y a longtemps qu'il souffre ! Voyez comme il est pâle, comme il est maigre ! Pauvre homme, il me fait peine. »

Le général : « C'est parce qu'il a eu le mal de mer en venant d'Angleterre, mon enfant. Et puis, vois-tu, il a quitté sa famille, ses amis ; il faut bien lui donner le temps de s'accoutumer à nous tous. »

Natasha : « Alors, mon oncle, je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il soit heureux chez nous. Vous verrez comme je serai aimable pour lui. Pauvre homme ! Tout seul, c'est bien triste ! »

— « Bon petit cœur ! » dit le général en souriant.

On causa quelque temps encore. Natasha appela Derigny pour accompagner son oncle, et chacun se retira.

Quand le général fut seul avec Derigny, il lui raconta que, quelques années auparavant, dans une campagne en Circassie, il avait eu pour aide de camp un jeune Polonais, le prince Pajarski, un des plus grands noms de la Pologne, et possédant une immense fortune ; il s'y était beaucoup attaché ; il lui avait rendu et en avait reçu de grands services.

« Je l'aimais comme mon fils, et il avait pour moi une affection toute filiale. »

Romane était retournée en congé en Pologne, et le général n'en avait pas entendu parler depuis. On lui avait seulement appris qu'il avait disparu un beau jour sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu.

« Il m'a dit avant dîner qu'on l'avait accusé de complots contre la Russie pour rétablir le royaume de Pologne ; qu'il avait été enlevé, mené en Sibérie, et qu'après y avoir souffert horriblement il était parvenu à s'échapper, et qu'après mille dangers il avait eu le bonheur d'être trouvé par vos enfants, mon brave Derigny. »

Derigny : « Mon général, avant de vous demander ce que vous ferez du prince Pajarski, qui ne peut pas rester éternellement gouverneur de vos petits-neveux, quelque charmante et aimable que soit toute cette famille, je crois devoir vous faire part d'une découverte qu'a faite mon petit Jacques, et dont il a compris l'importance. »

Derigny raconta au général ce qui s'était passé entre lui et Mme Papofski, et les menaces que Jacques lui avait entendu proférer.

Le général devint pourpre ; ses yeux prirent l'aspect flamboyant qui leur était particulier dans ses grandes colères. Il fut quelque temps sans parler et dans une grande agitation.

« La misérable ! s'écria-t-il enfin. La scélérate !... C'est qu'elle pourrait réussir ! Une dénonciation est toujours bien accueillie dans ce pays, surtout quand il y a de la Pologne et du catholique sous jeu. Et nous voilà avec notre pauvre Romane ! Si elle découvre quelque chose, nous sommes tous perdus ! Que faire ? Derigny, mon ami, venez-moi en aide. Que feriez-vous pour sauver mes pauvres enfants Dabrovine, et vous et les vôtres, des serres de ce vautour ? »

Le General Dourakine

Derigny: “Contre des maux pareils, mon general, je ne connais qu'un moyen, la fuite.”

Le general: “Et comment fuir, six personnes ensemble? Et comment vivre, sans argent, en pays etranger?”

Derigny: “Pourquoi, mon general, ne prepareriez-vous pas les voies en vendant quelque chose de votre immense fortune?”

Le general: “Tiens, c'est une idee!... Bonne idee, ma foi!... Je puis vendre ma maison de Petersbourg, celle de Moscou, puis mes terres en Crimée, celles de Kief, celles d'Orel; il y en a pour six a sept millions au moins... Je vais ecrire des demain. J'enverrai tout cela a Londres, et pas en France, pour ne pas donner de soupçons... Mais Gromiline! elle l'aura, la scelerate!, Diable! comment faire pour empêcher cela!... Et puis, comment partir tous sans qu'elle le sache?”

Derigny: “Il faut qu'elle le sache, mon general.”

Le general: “Vous etes fou, mon cher. Si elle le sait, elle nous fera tous coffrer.”

Derigny: “Non, mon general; il faut au contraire l'interesser a notre depart a tous. Vous parlerez d'aller dans un climat plus doux et aux eaux d'Allemagne pour la sante de Mme Dabrovine, qui devra etre dans le secret, et vous demanderiez a Mme Papofski de regir et de surveiller vos affaires a Gromiline pendant votre absence de quelques mois.”

Le general: “Mais elle aurait Gromiline, et c'est ce que je ne veux pas!”

Derigny: “Elle n'aurait rien du tout, mon general, parce que vous n'executerez ce projet que lorsque vous aurez vendu Gromiline et que vous serez convenu du jour de la prise de possession du nouveau proprietaire, qui arrivera quelques jours apres votre depart.

—Bien, tres bien, s'ecria le general en se frottant les mains les yeux brillants de joie. Bonne vengeance! J'irai mourir en France, comme j'en avais le desir; je vous ramene chez vous, mon cher ami; j'assure la fortune de ma fille, et je vous laisse tous heureux et contents.”

Derigny, riant: “Et le pauvre prince que vous oubliez, mon general?”

Le general: “Comment, je l'oublie? puisque je le marie! Mais pas encore; dans un an ou deux... Vous ne comprenez pas, mais je m'entends.”

Derigny ne put retenir un sourire; le general rit aussi de bon coeur; il recommanda a Derigny de venir l'eveiller de bonne heure le lendemain; il voulait avoir le temps d'ecrire toutes ses lettres pour la vente de ses terres et maisons.

XII. RUSE DU GENERAL

Les jours suivants se passerent sans evenements remarquables. Mme Dabrovine temoignait une grande estime et une grande confiance a M. Jackson, qui reunissait toutes les qualites que l'on cherche sans les trouver chez un precepteur. Independamment d'une instruction tres etendue, il dessinait et peignait bien et avec facilite; il savait l'anglais, l'allemand et le francais; quant au polonais, il s'en cachait soigneusement.

Mme Dabrovine et le general etaient enchantes; Natasha etait dans l'admiration et la temoignait en toute occasion. M. Jackson etait fort content de ses eleves, parmi lesquels s'etait imposee Natasha pour la musique,

Le General Dourakine

le dessin et les langues etrangeres. Les lecons se donnaient dans le joli salon, a la demande du general, qui s'en amusait et s'y interessait beaucoup. Jacques avait ete invite, a sa grande joie, a prendre part a l'education soignee que recevaient les jeunes Dabrovine; le general avait raconte tous les details de la vie de Jacques et de Paul, et on les aimait beaucoup dans la famille Dabrovine. Ce cote du chateau vivait donc heureux et tranquille; l'hiver s'avancait; le general vendait a l'insu de la Papofski ses terres et ses maisons, et faisait de bons placements en Angleterre; un jour, enfin, il recut, d'un general aide de camp de l'empereur, une proposition pour Gromiline; il en offrait cinq millions payes comptant. Le general Dourakine accepta, a condition qu'il n'en dirait mot a personne, meme apres l'achat, jusqu'au 1er juin, et qu'il viendrait lui-meme ce jour-la prendre possession du chateau et en chasser la famille Papofski qui y etait installee. Les conditions furent acceptees; la vente fut terminee, l'argent paye et envoye a Londres; Mme Papofski ne savait rien de toutes ces ventes; les Derigny, Mme Dabrovine et Romane etaient seuls dans la confidence.

Le general, sollicite par Romane, avait revele a Mme Dabrovine le vrai nom et la position du prince Pajarski; elle avait donne les mains avec joie au complot arrange par son oncle et Derigny pour quitter la Russie; elle se plaignait de sa sante devant sa soeur, regrettait de ne pouvoir aller aux eaux. A la fin de l'hiver, un jour le general lui proposa devant Mme Papofski de la mener aux eaux en Allemagne; elle fit quelques objections sur le derangement, l'ennui que donnerait a son oncle un voyage avec tant de monde.

Le general: "Tu peux ajouter a tous les tiens la famille Derigny que j'emmenerai."

Madame Papofski: "Comment, mon oncle, vous vous embarraserez de tous ces gens-la?"

Le general: "Oui, Maria Petrovna; comme je compte vous laisser a Gromiline pour faire mes affaires en mon absence, j'aime mieux vous debarrasser d'une famille que vous n'aimez pas; d'ailleurs ils veulent retourner en France, ou ils ont des parents et du bien."

Les yeux de Mme Papofski brillèrent et s'ouvrirent demesurement; elle ne pouvait croire a tant de bonheur."

Madame Papofski: "Vous me laisseriez... ici..., chez vous... et maitresse de tout diriger?"

Le general: "Tout! Vous ferez ce que vous voudrez; vous depenserez ce que vous voudrez tout le temps que vous y resterez."

Madame Papofski: "Et combien de temps durera votre absence, mon bon oncle?"

Le general: "Un an, mon excellente niece; quinze mois peut-etre."

Mme Papofski ne pouvait plus contenir sa joie. Elle se jeta dans les bras du general, qui la repoussa sous pretexte qu'elle derangeait sa superbe coiffure."

Madame Papofski: "Mon pauvre oncle! Un an, c'est affreux!"

Le general: "Deux ans, peut-etre!"

Madame Papofski: "Deux ans, vraiment! Deux ans! Je ne puis croire a un... un..."

Le general, avec ironie: "...a un bonheur, pareil!"

Madame Papofski: "Ah! mon oncle! vous etes mechant!"

Le general: "Bonheur enorme! rester un an..."

XII. RUSE DU GENERAL

Le General Dourakine

Madame Papofski, vivement: "Vous disiez deux ans?"

Le general: "Deux ans, si vous voulez; maitresse souveraine de Gromiline, avec la chance que je meure, que je creve! Vous n'appellez pas ca un bonheur?"

Madame Papofski, faisant des mines: "Mon oncle; vous etre trop mechant! Vrai! je vous aime tant! Vous savez?"

Le general: "Oui, oui, je sais; et croyez que je vous aime comme vous m'aimez."

Mme Papofski se mordit les levres; elle devinait l'ironie et elle aurait voulu se facher, mais le moment eut ete mal choisi: Gromiline pouvait lui echapper. Elle faisait son plan dans sa tete; aussitot apres le depart de son oncle, elle le denoncerait comme recevant chez lui des gens suspects. Depuis six mois que Romane etait la, elle avait observe bien des choses qui lui semblaient etranges: l'amitie familiere de son oncle pour lui, la politesse et les deferences de sa soeur, les manieres nobles et aisees du gouverneur; sa conversation, qui indiquait l'habitude du grand monde; de frequentes et longues conversations a voix basse avec son oncle, des rougeurs et des paleurs subites au moindre mouvement extraordinaire au dehors, le service empresse de Derigny pres du nouveau venu, tous ces details etaient pour elle des indices d'un mystere qu'on lui cachait. La famille francaise etait evidemment envoyee par des revolutionnaires pour former un complot. Le pretendu Anglais, qui oubliait parfois son origine, et qui perdait son accent pour parler le francais le plus pur et le plus elegant, devait etre un second emissaire: elle avait pris des informations secretes sur l'arrivee de M. Jackson a Smolensk. Personne, dans la ville, n'avait vu ni recu cet etranger. Il y avait donc un mystere la dedans. Sa soeur et Natasha etaient sans doute dans le secret; tous alors etaient du complot, et leur eloignement rendrait la denonciation plus facile.

Pendant qu'elle roulait son plan dans sa tete et qu'elle s'absorbait dans ses pensees, son regard fixe et mechant, son sourire de triomphe, son silence prolonge attirerent l'attention du general, de Mme Dabrovine et de Romane. Ils se regarderent sans parler; le general fit a Romane et a Mme Dabrovine un signe qui recommandait la prudence. Mme Dabrovine reprit son ouvrage; Romane se leva pour aller rejoindre les enfants, qui, disait-il, pouvaient avoir besoin de sa surveillance. Le general se leva egalement et annonca qu'il allait travailler.

"Je mets mes affaires en ordre, Maria Petrovna, pour vous rendre facile la gestion de mes biens; de plus, il sera bon que je vous mette au courant des revenus et des valeurs des terres et maisons. Derigny m'aide a faire mes chiffres, qui me cassent la tete; je suis fort content de l'aperçu en gros de ma fortune, et je crois que vous ne serez pas fachee d'en connaitre le total."

Mme Papofski rougit et n'osa pas repondre, de crainte de trahir sa joie.

"Vous n'etes pas curieuse, Maria Petrovna, reprit le general apres un silence. Vous saurez que, si vous venez a heriter de moi, vous aurez douze a treize millions."

Madame Papofski: "Ah! mon oncle, je ne compte pas heriter de vous, vous savez."

Le general: "Qui sait! C'est parce que je vous tourmente quelquefois que vous craignez d'etre desheritee? Qui sait ce qui peut arriver?" Le regard etincelant de Mme Papofski, la rougeur qui colora son visage d'une teinte violacee, indiquerent au general la joie de son ame; elle pourrait donc avoir Gromiline et le reste des biens de son oncle sans commettre de crime et sans courir la chance d'une denonciation calomnieuse. Sa soeur Dabrovine et l'odieuse Natasha verraient leurs esperances decues! A partir de ce moment, elle resolut de changer de tactique et d'attendre avec patience et douceur le depart de l'oncle et de ses favoris.

Le General Dourakine

Elle crut comprendre que son oncle mettait de la mechancete et de la fourberie dans sa conduite envers Mme Dabrovine et ses enfants; qu'il jouait l'affection pour mieux les desappointer, et qu'au fond il preferait a la douceur feinte et aux tendresses hypocrites de sa soeur son caractere a elle, sa maniere d'agir et sa durete, qui, croyait-elle, trouvaient un echo dans le coeur et l'esprit de son oncle.

Pendant qu'elle cherchait a comprimer le bonheur qui remplissait son ame, le general avait pris le bras de Mme Dabrovine et avait quitte le salon, riant sous cape et se frottant les mains.

Quand il fut dans le salon de Mme Dabrovine et qu'il eut soigneusement ferme la porte, il se laissa aller a une explosion de gaiete qui fut partagee par sa niece. Ils riaient tous deux a l'envi l'un de l'autre quand Romane entra: il s'arreta stupefait.

“Ferme la porte, ferme la porte”, lui cria le general au milieu de ses rires.”

Romane: “Pardon de mon indiscretion, mon cher comte; mais de quoi et de qui riez-vous ainsi?”

Le general: “De qui? de Maria Petrovna. De quoi? de ses esperances et de sa joie.”

Romane: “Pardonnez, mon cher comte, si je ne partage pas votre gaiete; mais j'avoue que je n'eprouve que de la terreur devant les regards mechants et triomphants que jetait sur vous, sur Mme Dabrovine et sur moi cette niece avide et desappointee dans ses esperances.”

Le general: “Fini, fini, mon cher! Elle aura Gromiline, mes terres, mes maisons, mes millions, tout enfin.”

La surprise de Romane augmenta.

Romane: “Mais... vous avez tout vendu... Comment pouvez-vous lui donner ce que vous n'avez plus?”

Le general: “Et voila le beau de l'affaire! et voila pourquoi nous rions, Natalie et moi. J'ai eu de l'esprit comme un ange. Raconte-lui cela, ma fille, je ris trop, je ne peux pas.”

Mme Dabrovine raconta a Romane ce qui s'etait passe entre le general et Mme Papofski. Romane rit a son tour de la credulite de la dame et de la presence d'esprit du general.

Romane: “Mon cher et respectable ami, j'espere et je crois que vous nous avez tous sauves d'un plan infernal de denonciation qui aurait reussi, je n'en doute pas.”

Le general: “Et moi aussi, mon ami, j'en suis certain, a la facon dont on traque tout ce qui est Polonais et catholique; et, sous ces deux rapports, nous sommes tous veroux; n'est-ce pas, ma fille? ajouta le general en déposant un baiser sur le front de Mme Dabrovine.”

Madame Dabrovine: “Oh oui! mon pere! les souffrances de la malheureuse Pologne me navrent; et le malheur a ouvert mon coeur aux consolations chretiennes d'un bon et saint pretre catholique qui vivait dans mon voisinage, et qui m'a appris a souffrir avec resignation et a esperer.”

Romane ecoutait Mme Dabrovine avec respect, admiration et bonheur. “Et vos enfants! dit-il apres quelque hesitation.”

Madame Dabrovine: “Tous comme moi, mon cher monsieur, et tous desirant ardemment pouvoir pratiquer leur religion, seule proscrite et maudite en Russie, parce qu'elle est seule vraie.”

Le General Dourakine

Romane lui baisa respectueusement la main.

Romane: "Mon cher comte, il serait bon de hater le depart. Avez-vous fixe un terme?"

Le general: "J'ai demande au general Negrinski, qui a achete Gromiline, d'attendre au 1er juin pour prendre possession."

Romane: "Encore six semaines! C'est trop, mon ami; ne pourriez-vous lui ecrire de venir prendre possession en personne le 15 mai?"

Le general: "Tres bien! Je vais ecrire tout de suite, tu donneras ma lettre a Derigny, qui la portera lui-meme a Smolensk, a la poste."

Le general se mit a table; dix minutes apres, Romane remettait la lettre a Derigny en lui expliquant son importance et pourquoi le depart etait avance. Derigny ne perdit pas de temps.

Mme Dabrovine convint avec son oncle qu'elle se plaindrait vivement de souffrances nouvelles; que le general proposerait de hater le depart pour aller attendre la saison des eaux dans un climat plus doux, et qu'on le fixerait au 1er juin devant Mme Papofski, mais en realite au 1er mai, dans quinze jours.

"Negrinski arrivera le 15; nous serons deja loin, en chemin de fer et en pays etranger; elle aura dix jours de gloire et de triomphe!"

Madame Dabrovine: "Mais, mon pere, ne craignez-vous pas que pendant ces dix jours, elle n'exerce des cruautés contre vos gens et contre les pauvres paysans?"

Le general: "Non, ma fille, parce que je ferai, avant de partir, un acte par lequel je donnerai la liberte a tous mes dvarovoi [3] et par lequel je declarerai que si elle fait fouetter ou tourmenter un seul individu, elle perdra tous ses droits et devra quitter mes terres dans les vingt-quatre heures."

[Note 3: Domestiques attaches au service particulier des maitres.]

Madame Dabrovine: "Je reconnais la votre bonte et votre prevoyance, mon pere."

Le jour meme, a diner, Mme Dabrovine se plaignit tant de la tete, de la poitrine, de l'estomac, que le general parut inquiet. Il la pressa de manger; mais Mme Dabrovine, qui avait tres bien dine chez les Derigny, par les ordres de son oncle, avant de se mettre a table, assura qu'elle n'avait pas faim, et ne voulut toucher a rien.

Natasha etait dans le secret du depart precipite, sans pourtant en savoir la cause; elle montra une insensibilite qui ravit Mme Papofski.

"Elle se perdra dans l'esprit de mon oncle: il est clair qu'elle n'aime pas du tout sa mere", se disait-elle.

Le general feignit de l'inquietude, et ne pouvait dissimuler aux yeux mechants et ruses de Mme Papofski.

"Il ne s'emeut pas de la voir souffrir; il ne l'aime pas du tout", pensa-t-elle.

Et son visage rayonnait; sa bonne humeur eclatait en depit de ses efforts.

Le lendemain, meme scene; Mme Dabrovine quitte la table et va s'etendre sur un canape dans le salon; le general, quand il reste seul avec Mme Papofski, se plaint de l'ennui que lui donne la sante de sa niece

Le General Dourakine

Dabrovine, et demande conseil a Mme Papofski sur le regime a lui faire suivre.

Madame Papofski: “Je crois, mon oncle, que ce que vous pourriez faire de mieux, ce serait de lui faire respirer un air plus doux, plus chaud.”

Le general: “C'est possible... Oui, je crois que vous avez raison. Je pourrais la faire partir plus tot avec les Derigny, et moi je ne les rejoindrais qu'en juillet ou en aout aux eaux.”

Mme Papofski fremit. Son regne sera retarde de deux mois au moins. Madame Papofski: “Il me semble, mon oncle, que dans son etat de souffrance vous separer d'elle serait lui donner un coup fatal. Elle vous aime tellement que la pensee de vous quitter...”

Le general: “Vous croyez? Pourquoi m'aimerait-elle autant?” Madame Papofski: “Ah! mon oncle! tous ceux qui vous connaissent vous aiment ainsi.”

Le general: “Comment! tous ceux que je quitte meurent de chagrin? C'est effrayant, en verite. Mais... alors... vous aussi vous mourrez de chagrin; et vos huit enfants avec vous! Ce qui fait neuf personnes!... Voyons..., eux n'en font cinq; c'est quatre de moins que j'aurai sur la conscience... Alors... deciderement Je reste avec vous.”

Madame Papofski: “Mais non, mon oncle, ils seront neuf comme chez moi, en comptant les Derigny!”

Le general: “C'est vrai! Mais... la qualite?”

Madame Papofski: “Ah! mon oncle, je ne vaux pas ma soeur; et mes enfants ne peuvent se comparer aux siens, si bons, si gentils! Natasha est si charmante! Et puis M. Jackson! quel homme admirable! Comme il parle, bien francais! On ne le croirait jamais Anglais...”

Mme Papofski regarda fixement son oncle, qui rougissait legerement.

Elle s'enhardit a sonder le mystere, et ajouta:

“Plutot Francais... (le general ne bougea pas), ou... meme... Polonais. (Le general bondit.)”

Le general: “Polonais! un Polonais chez moi! Allons donc! Ah! ah! ah! Polonais! Il y ressemble comme je ressemble a un Chinois.”

La gaiete du general etait forcee; sa bouche riait, ses yeux lancaient des flammes; il sembla a Mme Papofski que s'il en avait le pouvoir, il l'etranglerait sur place, le regard fixe et serieux de cette femme mechante augmenta le malaise du general, qui s'en alla en disant qu'il allait savoir des nouvelles de sa niece.

Madame Papofski: “C'est un Polonais! Je le soupconne depuis quelque temps; j'en suis sure maintenant! Et mon oncle le sait et il le cache. Il est bien heureux de m'avoir laisse le soin de gerer ses affaires en son absence, sans quoi... j'aurais ete a Smolensk et j'aurais denonce le Polonais et eux tous avant huit jours d'ici! seulement le temps de decouvrir du nouveau et de m'assurer du fait. A present, c'est inutile: je tiens sa fortune, j'en vendrai ce que je voudrai. L'hiver prochain, je vendrai du bois pour un million... et je le garderai, bien entendu.”

Pendant que Mme Papofski triomphait, le general arrivait chez Mme Dabrovine le visage consterne et decompose.

Le General Dourakine

“Ma fille, mon enfant! elle a devine que Romane etait un Polonais! Qu'il se cache! Elle le perdra! elle le denoncera, la miserable! Mon pauvre Romane!”

Et le general raconta ce qu'avait dit Mme Papofski.

Madame Dabrovine: “Mon pere! pour l'amour de Dieu, calmez-vous!

Qu'elle ne vous surprenne pas ainsi! Comment saurait-elle que le prince Romane n'est pas M. Jackson? Elle soupconne peut-etre quelque chose; elle aura voulu voir ce que vous diriez. Qu'avez-vous repondu?

Le general: “J'ai ri! J'ai dit des niaiseries. Mais je me sentais furieux et terrifie. Et voila le malheur! elle s'en est apercu. Si tu avais vu son air feroce et triomphant!... Coquine! gueuse! que ne puis-je l'etouffer, la hacher en morceaux!”

Madame Dabrovine: “Mon pere! mon pauvre pere! Remettez-vous, laissez-moi appeler Derigny; il a toujours le pouvoir de vous calmer.”

Le general: “Appelle, mon enfant, qui tu voudras. Je suis hors de moi! Je suis desole et furieux tout a la fois.”

Mme Dabrovine courut a la recherche de Derigny, qu'elle trouva heureusement chez lui avec sa femme; leurs enfants jouaient avec ceux de Mme Dabrovine dans la galerie.

Madame Dabrovine: “Mon bon Derigny, venez vite calmer mon pauvre pere qui est dans un etat affreux; il craint que ma soeur n'ait reconnu le prince Romane.”

Derigny suivit precipitamment Mme Dabrovine. Arrive pres du general, il fut mis au courant de ce qui venait de se passer. Il reflechit un instant en tournant sa moustache.

Derigny: Pas de danger, mon general. Grace a votre coup de maitre d'avoir abandonne a Mme Papofski, en votre absence, l'administration de vos biens, son interet est de vous laisser partir; il ne serait meme pas impossible que ce fut une ruse pour hater votre depart et vous faire abandonner le projet que vous manifestiez de rester a Gromiline et de nous laisser partir sans vous... Il n'y a qu'une chose a faire, ce me semble, mon general, c'est de partir bien exactement le 1er mai, dans douze jours; mais de ne le declarer a Mme Papofski que la veille, de peur de quelque coup fourre.”

Madame Dabrovine: “Monsieur Derigny a raison; je crois qu'il voit tres juste. Tranquillisez-vous donc, mon pauvre pere. Le danger des autres vous impressionne toujours vivement.”

Mme Dabrovine serra les mains de son oncle et l'embrassa a plusieurs reprises; les explications de Derigny, la tendresse de sa niece, remirent du calme dans le coeur et dans la tete du general.

Le general: “Chere, bonne fille! Je me suis effraye, il est vrai, et a tort, je pense. Mais aussi, quel danger je redoutais pour mon pauvre Romane!...et pour nous tous, peut-etre!

—Vous l'avez heureusement conjure, mon general, dit gaiement Derigny. Nous sommes en mesure de partir quand vous voudrez. J'ai deja emballe tous les effets auxquels vous tenez, mon general; l'argenterie meme est dans un des coffres de la berline; le reste sera fait en deux heures.”

Le general: “Merci, mon bon Derigny; toujours fidele et devoue.

Le General Dourakine

—Mon pere! s'ecria avec frayeur Mme Dabrovine, nous ne passerons pas la frontiere: nous n'avons pas de passeports pour l'etranger.

—Ils sont dans mon bureau depuis huit jours, mon enfant, repondit le general en souriant.”

Madame Dabrovine: “Vous avez pense a tout, mon pere! Vous etes vraiment admirable, pour parler comme ma soeur.”

Le general: “Ou est alle Romane? Savez-vous, Derigny?”

Derigny: “.Je ne sais pas, mon general; je ne l'ai pas vu. Mais je pense qu'il est a son poste, pres des enfants.”

Le general: “Tachez de nous l'envoyer, Derigny; il faut que je le previenne de se tenir en garde contre les scleratessees de ma mechante niece. A-t-on jamais vu deux soeurs plus dissemblables?”

Derigny trouva effectivement Romane dans la galerie; il paraissait agite et se promenait en long et en large. Natasha l'accompagnait et lui parlait avec vivacite et gaiete. Derigny parut surpris de l'agitation visible de Romane et lui demanda s'il etait souffrant.

“Non, non, mon bon monsieur Derigny, repondit Natasha en riant; je suis occupee a le calmer et a lui faire la morale. Figurez-vous que M. Jackson, toujours si bon, si patient, s'est fache..., mais tout de bon..., contre mes cousins Mitineka et Yegor, qui sautaient apres lui en l'appelant Polonais. M. Jackson a pris cela comme une injure; et moi, je lui dis que c'est tres mal, que les Polonais sont tres bons, tres malheureux, qu'il ne faut pas les detester comme il fait, qu'il faut meme les aimer; et lui, au lieu de m'ecouter, il a les yeux rouges comme s'il voulait pleurer; il me serre la main a me briser les doigts..., et tout cela par colere..., Tenez, regardez-le; voyez s'il a l'air tranquille et bon comme d'habitude.”

Derigny ne repondit pas; Romane se tut egalement; Natasha alla gronder encore ses mechants cousins; pendant ce temps, Derigny et Romane avaient disparu.

Mme Papofski entra:

Mitineka: “Non, maman, il est parti furieux; nous l'avons appele Polonais, comme vous nous l'avez ordonne: il a pris cela pour une injure; Il s'est fache, il nous a grondes; il a dit que nous etions des menteurs, des mechants enfants, et il s'en est alle malgre Natasha.”

Natasha: “Oui, ma tante; et j'ai eu beau lui dire que c'etait tres mal de hair les Polonais comme il le faisait, et d'autres choses, tres raisonnables, il n'a rien voulu ecouter, et il est parti tres en colere.

—Ah!” dit Mme Papofski.

Et, sans ajouter autre chose, elle quitta la chambre, etonnee et desappointee.

“Il n'est pas Polonais? pensa-t-elle. Qu'est-il donc?”

Chez Mme Dabrovine, ou Romane trouva le general, il raconta, encore tout emu, l'apostrophe des petits Papofski; et, lorsque le general et Mme Dabrovine lui dirent qu'il avait tort de s'effrayer de propos d'enfants, son agitation redoubla.

Romane: “Cher comte, chere madame, ces enfants n'etaient que l'echo de leur mere; je le voyais a leur maniere de dire, a leur insistance grossiere et malicieuse. Ce n'est pas moi seul qui suis en jeu; ce serait vous,

Le General Dourakine

mes bienfaiteurs, mes amis les plus chers, vos fils, votre fille, si bonne et si charmante; tous vous seriez enveloppes dans la denonciation; car, vous savez... elle l'a dit... elle nous fera tous enfermer, juger, envoyer aux mines, en Siberie! Oh!... la Siberie!... quel enfer!... Quelle terreur de songer que, pour moi, a cause de moi, vous y seriez tous!... Je me sens devenir fou a cette pensee... Vous... le general... Natasha!... Oh! mon Dieu! pitie! pitie!... sauvez-les!... Prenez-moi seul!... Que seul je souffre pour tous ces etres si chers!...”

Romane tomba a genoux, la tete dans ses mains. Le general etait consterne; Mme Dabrovine pleurait; Derigny etait emu. Il s'approcha de Romane.

“Courage, lui dit-il, rien n'est perdu. Le danger n'existe pas depuis que le general donne, par son depart volontaire, la gestion de toute sa fortune a Mme Papofski. L'interet qui guide ses actions doit arreter toute denonciation. Les biens seraient mis sous sequestre; Mme Papofski n'en jouirait pas, et elle n'aurait que l'odieux de son crime, dont l'Etat seul profiterait.

—C'est vrai... Oui... C'est vrai... dit Romane s'veillant comme d'un songe. J'etais fou! Le danger m'avait ote la raison! Pardonnez-moi, tres chers amis, les terreurs que j'ai fait naître en m'y livrant moi-meme... Pardonnez. Et vous, mon cher Derigny, recevez tous mes remerciements; je vous suis sincerement reconnaissant.”

Romane lui serra fortement les deux mains.

“Redoublons de prudence, ajouta-t-il. Encore quelques jours, et nous sommes tous sauves. Au revoir, cher comte; je retourne a mon poste, que j'ai deserte, et si les Papofski recommencent, j'abonderai dans la pensee de Natasha, qui croyait que j'etais en colere et que c'etait par haine des Polonais que je m'agitais.”

Il sortit en souriant, laissant ses amis calmes et rassures. Quand il rentra, il trouva tous les enfants groupes autour de Natasha, qui leur parlait avec une grande vivacite. Il s'arreta un instant pour considerer ce groupe compose de physionomies si diverses. Quand Natasha l'aperçut, il souriait.

“Ah! vous voila, monsieur Jackson? Et vous n'etes plus fache, je le vois bien. Mes cousins, voyez, M. Jackson vous pardonne; mais ne recommencez pas; pensez a ce que je vous ai dit... Et vous, dit-elle en s'approchant de M. Jackson d'un air suppliant et doux, ne detestez pas les pauvres Polonais (Jackson tressaille). Je vous en prie... mon cher monsieur Jackson!... Ils sont si malheureux! On ne leur laisse ni patrie, ni famille, ni meme leur sainte religion! Comment ne pas les plaindre et ne pas les aimer?... N'est-ce pas que vous tacherez de... de... les aimer..., pour ne pas etre trop cruel.”

M. Jackson la regardait sans lui repondre; son ame polonaise tressaillait de joie.

Natasha: “Mais parlez, repondez-moi! c'est donc bien difficile, bien terrible d'avoir pitie de ceux qui souffrent, qu'on arrache a leurs familles, qu'on enleve a leurs parents, qu'on envoie en Siberie?

“Assez, assez! dit Jackson de plus en plus trouble. J'ai pitie de ces infortunes... Si vous saviez!... Mais assez, plus un mot! Je vous en conjure.”

Natasha: “Bien, nous n'en parlerons plus... avec vous, car j'en cause souvent avec maman. Je suis bien aise de vous avoir enfin attendri sur... Pardon, je me sauve pour ne pas recommencer.”

Et Natasha, riante et legere, s'echappa en courant et vint raconter ses succes a sa mere et a son oncle.

“Je l'ai converti, maman; il a enfin pitie de ces pauvres Polonais. Il me l'a dit, mais il ne veut pas qu'on en parle; c'est singulier qu'un homme si bon deteste des gens si malheureux et si courageux?

Le General Dourakine

“Natasha, dit le general, qui riait et se frottait les mains, sais-tu que nous partons dans huit ou dix jours?”

Natasha: “Tant mieux, mon oncle; nous serons tous contents de nous en aller a cause de maman. Et puis...”

Natasha rougit et se tut.

Le general: “Et puis quoi? De qui as-tu peur ici? Acheve ta pensee, Natashineka.”

Natasha: “Mon oncle,... c'est que c'est mal d'etre enchantee de quitter ma tante et mes cousins?”

Le general: “Et pourquoi es-tu enchantee de les quitter?. Parle sans crainte, Natasha; dis-nous toute la verite.”

Natasha: “Eh bien, mon oncle, puisque vous voulez le savoir, c'est parce que ma tante est mechante pour mes freres, qu'elle appelle des anes et des pauvrards; pour Jacques et Paul, qu'elle gronde sans cesse, qu'elle appelle des petits laquais, qu'elle menace de faire fouetter; pour ce bon M. Jackson, dont elle se moque, qu'elle oblige a porter son chale, son chapeau, qu'elle traite comme un domestique; tout cela me fait de la peine, parce que je vois bien que M. Jackson n'est pas habitue a etre traite ainsi; les pauvres petits Derigny pleurent souvent, surtout Paul. Quant a mes cousins, ils taquinent mes freres, tourmentent Jacques et Paul, et disent des sottises a M. Jackson, qui protege les pauvres petits. Vous pensez bien, mon oncle, que tout cela n'est pas agreable.”

Le general, riant: “C'est meme tres desagreable! Viens m'embrasser, chere enfant. Encore huit jours de patience, et tu seras comme nous delivree des mechants. En attendant, je te permets d'etre enchantee comme nous.”

Natasha: “Vrai, vous etes content?... Oh! mon oncle, que vous etes bon!” Natasha demanda la permission d'aller annoncer la bonne nouvelle aux Derigny. Le general la lui accorda en riant plus fort, et en recommandant le secret jusqu'au lendemain.

XIII. PREMIER PAS VERS LA LIBERTE

Le lendemain, un peu avant dejeuner, le general appela Mme Papofski dans le salon; elle arriva, inquiete de la convocation, et trouva son oncle assis dans son fauteuil; il lui fit un salut majestueux de la main.

“Asseyez-vous, Maria Petrovna, et eoutez-moi. Vous etes venue a Gromiline pour vous faire donner une partie de ma fortune; vous avez feint la pauvreté, tandis que je vous sais riche. Silence, je vous prie; n'interrompez pas. Je ne tiens pas a ma fortune; je vous fais volontiers l'abandon de Gromiline et des biens que vous convoitez et que je possede en Russie. Au lieu de vous en laisser la gestion pendant mon absence, je vous les donne et je ne garde que mes capitaux pour vivre dans l'aisance avec votre soeur et ses enfants que vous detestez, que j'aime et qui ne songent pas, en m'aimant, aux avantages que je peux leur faire... La sante de votre soeur exige un prompt depart; je l'ai fixe au 1er mai, dans huit jours. La veille, je vous remettrai les papiers et les comptes dont vous aurez besoin pour que tout soit en regle. J'emmene tous ceux que j'aime; je vous laisse tous mes gens. Je vous defends de les maltraiter, et j'ai fait un acte qui arretera les explosions de vos coleres et de votre mechancete. Ne vous contraignez pas; ne dissimulez plus; je vous connais; je devine ce que vous pensez, ce que vous croyez me cacher. Laissez-vous aller a votre joie, et surtout pas de phrases menteuses.”

Mme Papofski avait voulu bien des fois interrompre son oncle, mais un geste impetueux, un regard foudroyant, arretaient les paroles pretes a s'echapper de ses levres, tremblantes de colere et de joie. Ces deux

Le General Dourakine

sentiments se combattaient et rendaient sa physionomie effrayante. Quand le general cessa de parler, il la regarda quelque temps avec un mepris melange de pitie. Voyant qu'elle se taisait, il se leva et voulut sortir.

“Mon oncle”, dit-elle d'une voix etranglee.

Le general s'arreta et se retourna.

“Mon oncle, je ne sais... comment vous remercier...”

Le general ouvrit la porte, sortit et la referma avec violence. Il passa dans la salle a manger, ou l'attendaient, d'apres ses ordres, Mme Dabrovine, ses enfants, Romane et les enfants Papofski.

“Dejeunons, dit-il avec calme en se mettant a table. Ici, Natasha, a ma gauche.”

Natasha: Mais, mon oncle..., ma tante..., c'est sa place.”

Le general, souriant: “Ta tante est au salon, en train de digerer sa nouvelle fortune, assaisonnee de quelques verites dures a avaler.”

Natasha ne comprenait pas et regardait d'un air etonne son oncle, sa mere et Romane, qui riaient tous les trois.

“Dans quinze jours tu sauras tout, mon enfant. Mange ton dejeuner et ne t'inquiete pas des absents.”

Natasha suivit gaiement le conseil de son oncle, et l'entendit avec bonheur annoncer leur depart a tous ses gens.

Pendant les derniers jours passes a Gromiline, il y eut beaucoup d'agitation, d'allees et de venues causees par le depart du maitre. Mme Papofski parut a peine aux repas, et garda le silence sur sa conversation avec son oncle. Feindre etait difficile et inutile, agir et parler sincerement pouvait etre dangereux et changer les dispositions genereuses de son oncle. Ses enfants recurent du general la defense de jouer avec leurs cousins et avec les petits Derigny; Mitineka et Yegor voulurent un jour enfreindre la consigne et entrainer Paul, qu'ils rencontrerent dans un corridor. Le general passait au bout avec Derigny et entendit les cris de Paul, il fit saisir Mitineka et Yegor et les fit fouetter de facon a leur oter a tous l'envie de recommencer. Sonushka eut le meme sort pour avoir mechamment lance une bouteille d'encre sur Natasha, qui en fut inondee, et dont la robe fut completement perdue.

La veille du depart, le general remit a Mme Papofski, sans lui parler, un portefeuille, plein des papiers qu'il lui avait annonces. Elle le recut en silence et s'eloigna avec sa proie. On devait partir a neuf heures du matin; le general, pour eviter les adieux des Papofski, leur avait fait dire qu'il partait a midi apres dejeuner.

Avant de monter en voiture, le general rassembla tous ses gens, leur annonca qu'il leur avait donne a tous leur liberte, et il remit a chacun cinq cents roubles en assignats. La joie de ces pauvres gens recompensa largement le general de cet acte d'humanite et de generosite. Apres leur avoir fait ses adieux, il monta dans sa berline avec sa niece, Natasha et M. Jackson. Dans une seconde berline se placerent Mme Derigny, Alexandre, Michel, qui avaient demande avec insistance d'etre dans la meme voiture que Jacques et Paul; sur le siege de la premiere voiture etaient un feltyegre [4] et un domestique; sur celui de la seconde etait Derigny. Les poches des voitures et des sieges etaient garnies de provisions, pre-caution necessaire en Russie. Le depart fut grave; le general eprouvait de la tristesse en quittant pour toujours ses terres et son pays; le meme sentiment dominait Mme Dabrovine, le souvenir de son mari lui revenait plus poignant que jamais. Natasha regardait sa mere et souffrait de ce chagrin dont elle: devinait si bien la cause. Romane tremblait d'etre reconnu avant de passer la frontiere, et de devenir ainsi une cause de malheur et de ruine pour ses amis; il avait passe par les villes et les

Le General Dourakine

villages qu'on aurait a traverser pendant plusieurs jours; mais a pied, trainant des fers trop etroits, dont le poids et les blessures qu'ils occasionnaient faisaient de chaque pas une torture. Il est vrai que, mele a la foule de ses compatriotes transportes en Sibirie, il avait pu ne pas etre remarque, ce qui diminuait de beaucoup le danger. Il sentait aussi la necessite de dissimuler ses inquietudes pour ne pas causer au general et a Mme Dabrovine une agitation qui aurait pu eveiller les soupcons du feltyegre.

[Note 4: Espece d'agent de police qui accompagne les voyageurs de distinction, a leur demande, pour leur faire donner sur la route les chevaux, les logements et ce dont ils ont besoin.]

“A quoi pensez-vous, Jackson? lui demanda le general, qui avait remarque quelque chose des preoccupations de Romane.”

Romane: “Je pense au feltyegre, monsieur le comte, et a l'agrement d'avoir un homme de police a ses ordres pour faciliter le voyage.”

Le general: “Et vous avez raison, mon ami, plus raison que vous ne le pensez; c'est une protection de toutes les manieres, quand il sait qu'il sera largement paye.”

Le general avait appuye sur chaque mot en regardant fixement son jeune ami, qui le remercia du regard et chercha a reprendre sa serenite habituelle.

“Maman, entendez-vous les rires qu'ils font dans l'autre voiture! s'ecria Natasha. Quel dommage que nous ne puissions etre tous ensemble!”

Madame Dabrovine: “Au premier relais tu pourras aller rejoindre Mme Derigny et tes freres, chere enfant.”

Natasha hesita un instant, secoua la tete.

“Non, dit-elle; je veux rester avec vous, maman, et avec mon oncle.”

Les eclats de rire et les chants continuaient a se faire entendre. C'etaient Alexandre et Michel qui apprenaient a Jacques et a Paul des chansons russes, que ceux-ci ecorchaient terriblement, ce qui excitait la gaiete des maitres et des eleves. Mais ce fut bien pis quand Mme Derigny se mit de la partie; Jacques, Paul, Mme Derigny rivalisaient a qui prononcerait le mieux, et Alexandre et Michel se roulaient a force de rire.

Derigny cherchait de temps en temps a les faire taire, mais les rires redoublaient devant ses signes de detresse.

“Vous allez tous vous faire gronder par le general, leur dit Derigny.” Alexandre et Michel, se penchant a la glace ouverte: “Pas de danger! Mon oncle aime la gaiete.”

Jacques et Paul, se penchant a l'autre glace: “le general ne gronde jamais quand on rit.”

Madame Derigny, par la glace du fond: “Tu fais un croquemitaine de notre bon general.”

Toutes ces tetes aux trois glaces de la voiture parurent plaisantes a Derigny, qui se mit a rire de son cote. En se rejetant dans la voiture, les cinq tetes se cognerent; chacun fit: Ah! et se frotta le front, la joue, le crane. Tous se regarderent et se mirent a rire de plus belle.

Les voitures gravissaient une colline dans un sable mouvant; les chevaux marchaient au pas. Ils s'arreterent tout a fait; la portiere s'ouvrit, Natasha et Romane y apparurent: le visage de Natasha brillait de gaiete par avance. Romane souriait avec bienveillance.

Le General Dourakine

Natasha: "Qu'est-ce qui vous amuse tant? Maman et mon oncle font demander de quoi vous riez."

Alexandre: "Nous rions, parce que nous nous sommes tous cognes et que nous nous sommes cassé la tête."

Natasha, riant: "Casse la tête! et vous riez pour cela?... Et vous aussi, ma bonne madame Derigny?"

Madame Derigny: "Oui, mademoiselle; mais avant il faut dire que nous avons pris une leçon de chant qui nous avait fort égayés."

Natasha: "De chant? Qui donnait la leçon? qui la prenait?"

Madame Derigny: "Nos maîtres étaient messieurs vos frères; les élèves étaient Jacques, Paul et moi."

Natasha: "Oh! comme j'aurais voulu l'entendre! Que cela devait être amusant! Monsieur Jackson, allez, je vous prie, demander à maman que j'aille avec eux."

Romane sourit et alla faire la commission.

Madame Dabrovine: "Mais, mon cher monsieur Jackson, ils seront trop serrés, et pourtant ils ne peuvent pas rester dans cette berline sans Mme Derigny."

Jackson, souriant: "Mlle Natasha en a bien envie, madame; nous sommes bien graves pour elle."

Madame Dabrovine: "Que faire, mon père? Faut-il la laisser aller?" Le général: "Laisse-la, laisse-la, cette pauvre petite! Comme dit Jackson, nous sommes ennuyés à pleurer. Allez, mon ami, allez lui dire que nous ne voulons pas d'elle et que je lui ordonne de s'amuser là-bas." Jackson s'empressa d'aller porter la réponse.

"Merci, mon bon monsieur Jackson, merci; c'est vous qui m'avez fait gagner ma cause: je l'ai bien entendu. Attendez-moi tous, je reviens." Natasha courut à la première berline; lesté comme un oiseau, elle sauta dedans, embrassa sa mère et son oncle.

"Je ne serai pas longtemps absente, dit-elle; je vous reviendra! au premier relais."

Le général: "Non, reste jusqu'à la couchée, chère enfant; je serai content de te savoir là-bas, gaie et riieuse."

Natasha remercia, sauta à bas de la berline, courut à l'autre; avant de monter, elle tendit la main à M. Jackson.

"Soignez bien maman, dit-elle; et si vous la voyez triste, venez vite me chercher: je la console toujours quand elle a du chagrin."

Les portières se refermèrent, et les voitures se remirent en marche. Natasha essaya de s'asseoir sans écraser personne; mais, de quelque côté qu'elle se retournât, elle entendit un: Aie! qui la faisait changer de place.

"Puisque c'est ainsi, dit-elle, je vais m'asseoir par terre."

Et, avant qu'on eut pu l'arrêter, elle s'établit par terre, écrasant les pieds et les genoux. Les cris redoublèrent de plus belle: Natasha riait, cherchait vainement à se relever; les quatre garçons la tiraient tant qu'ils pouvaient; mais, comme tous riaient, ils perdaient de leur force; et, comme Natasha riait encore plus fort, elle ne s'aidait pas du tout. Enfin, Mme Derigny lui venant en aide, elle se trouva à genoux; c'était déjà un progrès. Alexandre et Jacques parvinrent à se placer sur le devant de la voiture; alors Natasha put se mettre au fond avec Mme Derigny, et Paul entre elles deux. On ne fut pas longtemps sans éprouver les tortures de la faim; Derigny leur

Le General Dourakine

passa une foule de bonnes choses, qu'ils mangerent comme des affames; leur gaiete dura jusqu'a la fin de la journee. On s'etait arrete deux fois pour manger. Dans le village ou on dinait et ou on couchait, Jackson reconnut une femme qui lui avait temoigne de la compassion lors de son passage avec la chaine des condammes, et qui lui avait donne furtivement un pain pour suppleer a l'insuffisance de la nourriture qu'on leur accordait. Cette rencontre le fit trembler. Puisqu'il l'avait reconnue, elle pouvait bien le reconnaitre aussi et aller le denoncer.

Il epia les regards et la physionomie triste mais ouverte de cette femme; elle le regarda a peine, et ne parut faire aucune attention a lui pendant les allees et venues que necessitaient les preparatifs du repas et des chambres a coucher.

Mme Dabrovine, Natasha et Mme Derigny s'occupèrent de la distribution des chambres; elles soignerent particulierement celle du general. On dina assez tristement; chacun avait son sujet de preoccupation, et la gravite des parents rendit les enfants serieux.

La nuit fut mauvaise pour tous; les souvenirs penibles, les inquietudes de l'avenir, les lits durs et incommodes, l'abondance des tarakanes, affreux insectes qui remplissent les fentes des murs en bois dans les maisons mal tenues, tous ces inconvenients reunis tinrent eveilles les voyageurs, sauf les enfants, qui dormirent a peu pres bien.

XIV. ON PASSE LA FRONTIERE

Le jour vint, il fallut se lever. Chacun etait plus ou moins fatigue de sa nuit, excepte les enfants, qui dorment toujours bien partout, et Natasha, qui, sous ce rapport, malgre ses seize ans, faisait encore partie de l'enfance. Les toilettes furent bientot faites, on se reunit pour dejeuner; Derigny avait prepare the et cafe selon le gout de chacun.

Le general etait sombre; il avait embrasse nieces et neveux, et serre la main a son ami Romane, mais il n'avait pas parle et il gardait encore un silence absolu.

“Grand-pere...”, dit Natasha en souriant.

Le general parut surpris et touche.

“Grand-pere voulez-vous venir avec nous a la place de Mme Derigny, dans la seconde voiture?”

—Comment veux-tu que je tienne, en sixieme?” dit le general, se deridant tout a fait.

Natasha: “Oh! J'arrangerais cela, grand-pere. Je vous mettrais au fond, moi pres de vous.”

Le general: “Et puis? Que ferais-tu des quatre gamins?”

Natasha: “Tous en face de nous, grand-pere. Ce serait tres amusant; nous verrions tout ce qu'ils feraient, et nous ririons comme hier, et nous vous ferions chanter avec nous: c'est ca qui serait amusant!”

Le general se trouva completement vaincu; il partit d'un eclat de rire, toute la table fit comme lui; le general prenant une lecon et chantant parut a tous une idee si extravagante, que le dejeuner fut interrompu et qu'on fut assez longtemps avant de pouvoir arreter les elans d'une gaiete folle, Natasha etait tombee sur l'epaule de sa mere; Alexandre se trouvait appuye sur Natasha, et Michel avait la tete sur les reins de son frere. Mme Dabrovine soutenait le general, qui perdait son equilibre, et Romane le maintenait du cote oppose. Derigny,

Le General Dourakine

debout derriere, tenait fortement la chaise du general.

Tout a une fin, la gaiete comme la tristesse; les rires se calmerent, chacun reprit son dejeuner refroidi et chercha a regagner le temps perdu en avalant a la hate ce qui restait de sa portion.

“Les chevaux sont mis, mon general”, vint annoncer Derigny quand tout le monde eut fini.

On courut aux manteaux, aux chapeaux, et en quelques instants on fut pret.

Le general passa le premier; sa niece et les enfants suivaient; Romane etait un peu en arriere; il se sentit arreter par le bras, se retourna et vit la femme qu'il avait reconnue la veille, tenant a la main un pain semblable a celui qu'il avait recu d'elle trois ans auparavant. Elle le lui presenta, lui serra la main et lui dit en polonais:

“Prends au retour ce que je t'avais donne en allant. Que Dieu te protege et te fasse passer la frontiere sans etre repris par nos cruels ennemis. Ne crains rien; je ne te trahirai pas.”

Romane: “Comment t'appelles-tu, chere et genereuse compatriote, afin que je mette ton nom dans mes prieres?”

La servante: “Je m'appelle Maria Fenizka. Et toi?”

Romane: “Prince Romane Pajarski.”

La servante: “Que Dieu te benisse! Ton nom etait deja venu jusqu'a moi. Laisse-moi baiser la main de celui qui a voulu affranchir la patrie.”

Romane releva Maria a demi agenouillee devant lui, et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa affectueusement sur les deux joues. “Adieu, Maria Fenizka; je ne t'oublierai pas. Silence, on vient.” Maria s'echappa et rentra dans la maison; elle n'y trouva personne, tout le monde etait dans la rue pour assister au depart des voyageurs. Romane monta dans la berline du general et de Mme Dabrovine; Natasha avait voulu y monter aussi, mais on l'avait renvoyee.

Le general: “Va-t'en rire la-bas, mon enfant; tu t'accommodes mieux de leur gaiete que de notre gravite.”

Natasha: “Mais vous allez vous ennuyer sans moi?”

Le general: “Tiens! Quel orgueil a mademoiselle! Tu me crois donc si ennuyeux que ta mere et Jackson ne puissent se passer de toi, et que ta mere et Jackson ne soient pas capables de me faire oublier ton absence? Va, va, orgueilleuse, je te mets en penitence jusqu'au diner.”

Natasha: “Pas avant de vous avoir embrasse, grand-pere, et maman aussi. Adieu, monsieur Jackson; amusez-vous bien, grand... Ah! mon Dieu! qu'avez-vous! Regardez, grand-pere.

—Silence, pour Dieu, silence! lui dit Jackson a voix basse en lui serrant la main a l'ecraser.

—Aie! s'ecria Natasha.

—Natalia Dmitrievna s'est fait mal? demanda le feltyegre, qui approchait.

—Non..., oui..., je me suis cogne la main; ce ne sera rien.”

Le General Dourakine

Et Natasha s'eloigna etonnee et pensive, pendant que Romane prenait sa place en face de ses amis et gardait le silence, de peur que le feltyegre n'entendit quelques mots de la conversation. Le general et Mme Dabrovine interrogeaient Romane du regard; profitant des cahots de la voiture, il reussit a expliquer en quelques mots la cause de sa paleur et de son trouble. Le general fut inquiet de la memoire extraordinaire de cette femme; d'autres pouvaient egalement reconnaitre Romane, et il resolut de ne plus coucher et de voyager jour et nuit jusqu'au dela de la frontiere russe.

Quand on s'arreta pour dejeuner, le general alla se promener sur la grande route avec sa niece et Romane, pendant que les quatre garcons et Natasha allaient en avant et jouaient a toutes sortes de jeux. Romane put enfin leur raconter en detail ce qui lui etait arrive a la premiere couchee, et le general leur fit part de sa resolution de voyager jour et nuit, et de s'arreter le moins possible. Mme Dabrovine devait se plaindre tout haut devant le feltyegre de la fatigue de la derniere nuit. Romane ferait des representations sur les inconvenients bien plus grands d'un voyage trop precipite; le general trancherait la question en disant que la sante de sa niece passait avant tout, et, pour mettre le feltyegre dans ses interets, il lui dirait que, vu la fatigue plus grande qu'il aurait a supporter, il lui payerait les nuits comme doubles journees.

Tout se passa le mieux du monde; la discussion commença a dejeuner; le general fit semblant de se facher; Romane dit qu'il n'avait qu'a obeir; le feltyegre fut content de ce nouvel arrangement qui rendait ses nuits plus profitables que ses journees. Natasha et les enfants furent enchanter de voyager de nuit; les Derigny partagerent leur satisfaction, parce qu'ils arriveraient plus tot au bout de leur voyage et parce que le general avait trouve moyen d'expliquer a Derigny pourquoi il se pressait tant. Au relais du soir, on dina, chacun s'arrangea pour passer la nuit le plus commodement possible. Romane etait monte dans la berline de ses eleves, cedant sa place a Mme Derigny. On fit aux femmes et aux enfants une distribution d'oreillers. Natasha reprit sa place dans la berline de sa mere et de son oncle, et commença avec ce dernier une conversation aussi gaie qu'animee pour lui faire accepter son oreiller, qui la genait, disait-elle, horriblement.

“Si vous persistez a me refuser, grand-pere, je ne vous appellerai plus que mon oncle et je donnerai mon oreiller au feltyegre.”

Cette menace fit son effet; le general prit l'oreiller, que Natasha lui arrangea tres confortablement.

“La! A present, grand-pere, bonsoir; dormez bien. Bonsoir, maman, bonne nuit.”

Natasha se rejeta dans son coin et ne tarda pas a s'endormir. Ses compagnons de route en firent autant.

Dans l'autre berline on commenca par se jeter les oreillers a la tete et par rire comme la veille: mais le sommeil finit par fermer les yeux des plus jeunes, puis des plus grands, puis enfin ceux de Romane. De cette voiture, comme de la premiere, ne sortit pas le plus leger bruit jusqu'au lendemain: on ne commenca a s'y remuer que lorsque les voitures s'arreterent et qu'un mouvement bruyant a l'exterieur tira les voyageurs de leur sommeil. Le soleil brillait deja et rechauffait le pauvre Derigny, engourdi par le froid de la nuit.

Natasha baissa la glace, mit la tete a la portiere et vit qu'on etait a la porte d'un auberge. Le feltyegre etait a la portiere, attendant les ordres du general, qui ronflait encore.

“Ou sommes-nous? Que demandez-vous, feltyegre?” dit Natasha a voix basse et avec son aimable sourire.

Le feltyegre: “Natalia Dmitrievna, je voudrais savoir si on s'arrete ici pour prendre le cafe et se reposer un instant.”

Natasha: “Moi, je ne demande pas mieux: j'ai faim et j'ai les jambes fatiguees; mais mon oncle et maman dorment. Madame Derigny! ...Ah! voici M. Jackson! Faut-il descendre? Qu'en pensez-vous?”

Le General Dourakine

Jackson: "Si vous etes fatiguee, mademoiselle, et si vous avez faim, la question est decidee."

Natasha: "Il ne faut pas penser a moi, il faut penser a mon oncle et a maman."

Pour toute reponse, Jackson passa son bras par la glace baissee et poussa legerement le general, qui s'eveilla.

Natasha: "Pourquoi eveillez-vous grand-pere? C'est mal a vous, monsieur Jackson; tres mal."

Le general parut surpris.

Romane: "Monsieur le comte, faut-il s'arreter ici pour dejeuner? Le feltyegre attend vos ordres. Mlle Natalia a faim et elle a mal aux jambes, ajouta-t-il en souriant."

Le general: "Alors arretons, arretons! que diantre! Je ne veux pas tuer ma pauvre Natasha. Et puis, ajouta-t-il en riant, moi-meme je ne serai pas fache de manger un morceau et de me degourdir les jambes. Ouvrez, feltyegre."

La portiere s'ouvrit. Natasha sauta a terre; puis elle et Romane aiderent le general a descendre posement et, apres lui, Mme Dabrovine, que Natasha avait embrassee et mise au courant. La seconde berline, de laquelle sortaient des voix confuses entremelees de rires, se vida egalement de son contenu.

Natasha les interrogea sur leur nuit; ils racontèrent leur bataille d'oreillers, dirent bonjour a leur mere, a leur oncle et a Mme Derigny, et firent une invasion bruyante dans l'auberge, deja prete a les recevoir. Mme Derigny, en causant avec son mari, dont elle avait ete preoccupee toute la nuit, apprit avec chagrin qu'il avait souffert du froid a la fin de la nuit, malgre chales et manteaux. Derigny plaisanta de ces inquietudes et assura que devant Sebastopol il avait bien autrement souffert du froid. Mme Derigny, avant de se rendre pres de Mme Dabrovine et de Natasha pour aider a leur toilette, trouva moyen de dire a l'oreille du general que Derigny avait eu froid la nuit, mais qu'il ne voulait pas en parler.

"Merci, ma bonne madame Derigny, dit le general; soyez tranquille pour la nuit qui vient: il n'aura pas froid; envoyez-moi le feltyegre."

Le feltyegre ne tarda pas a arriver.

"Courez dans la ville, feltyegre, et achetez-moi un bon manteau de drap gris, bien chaud et bien grand. Payez ce que vous voudrez, le prix n'y fait rien."

Au bout d'une demi-heure, le feltyegre revenait avec un manteau de drap gris, double de renard blanc et de taille a envelopper le general lui-meme.

"Combien? dit le general.

—Cinq cents roubles, repondit avec hesitation le feltyegre, qui l'avait, eu pour trois cents.

—D'ou vient-il?

—D'un juif, qui l'a achete il y a trois ans, a un Polonais envoye en Siberie.

—Tenez, voila six cents roubles; payez et gardez le reste."

Le General Dourakine

Il y avait trois quarts d'heure que chacun procedait a sa toilette et prenait un peu d'exercice, lorsque le feltyegre et Derigny apporterent dans le salon, ou se tenait le general, du the, du cafe, du pain, des kalaches, du beurre et une jatte de creme.

On attendit que le general et Mme Dabrovine fussent a table pour prendre chacun sa place et sa tasse. La consommation fut effrayante; la nuit avait si bien aiguise les appetits, que Derigny ne pouvait suffire au renouvellement des assiettes et des tasses vides, et qu'il dut appeler sa femme pour l'aider. Ils allerent manger a leur tour avec Jacques et Paul; et, quand les repas furent terminez, le feltyegre alla faire atteler.

“Jackson, mon ami, dit le general, je veux faire une surprise a Derigny; prenez, ce manteau et mettez-le sur le siege de la voiture.”

Jackson s'approcha du canape ou etait le manteau et voulut le prendre; mais a peine l'eut-il regarde, qu'il palit, chancela et tomba sur le canape.

Le general seul s'apercut de ce saisissement.

“Quoi! qu'est-ce, mon ami?... Romane, mon ami, reponds... Je t'en supplie... Qu'as-tu?”

Romane: “C'est mon manteau que j'ai vendu en passant ici, prisonnier, enchaîne, forcat. Les froids etaient passes; je l'ai vendu a un juif, ajouta a voix basse Romane encore tremblant d'emotion a ce nouveau souvenir de son passage.”

Le general: “Remets-toi; courage, mon ami... Si on te voyait ainsi emu, la curiosite serait excitee.”

Romane serra la main de son ami, qui l'aida a se relever. En prenant le manteau, il faillit le laisser echapper. Craignant d'avoir ete vu par les enfants, qui jouaient au bout du salon, il leva les yeux et rencontra le regard inquiet et triste de Natasha, qui l'examinait depuis longtemps. La paleur de Romane devint livide. Natasha s'approcha de lui, prit et serra sa main glacee.

“Mon cher monsieur Jackson, dit-elle a voix basse, vous etes inquiet? Vous craignez que je ne parle, que je n'interroge? Vous avez un secret penible; je le devine, enfin; mais, soyez sans inquietude, jamais je ne laisserai echapper un mot qui puisse vous compromettre.”

—Chere enfant, vous avez toute ma reconnaissante amitie et toute mon estime”, repondit de meme Romane.

Le general la serra dans ses bras.

“Partons, dit-il, allons, vous autres grands garcons, venez aider notre ami Jackson a porter ce grand manteau.”

Les enfants se jeterent sur ce manteau et le trainerent plus qu'ils ne le porterent jusqu'a la voiture.

“Tenez, mon ami, dit le general a Derigny, voila de quoi vous rechauffer la nuit qui vient.

—Mon general, vous etes, trop bon, et ma femme est une indiscrete”, repondit Derigny en souriant.

Et il salua respectueusement le general en, menacant sa femme du doigt.

Le voyage continua gaiement et heureusement jusqu'a la frontiere, ou les formalites d'usage s'accomplirent promptement et facilement, grace a l'intervention du feltyegre, qui devait recevoir sa paye quand la frontiere serait franchie; la generosite du general depassa ses esperances; le passeport anglais non vise de Jackson aurait

Le General Dourakine

souffert quelques difficultes sans les ordres et les menaces du feltyegre; c'est pourquoi la bourse du general s'etait ouverte si largement pour lui.

Aux premiers moments qui suivirent le passage de la frontiere, personne, dans la premiere berline ne dit un mot ni ne bougea. Mais, quand Romane et le general furent bien assures de l'absence de tout danger, le general tendit la main a son jeune ami.

“Sauve, mon enfant, sauve! dit-il avec un accent penetre.

—Cher et respectable ami, dit Romane en se jetant dans les bras du general, qui le serrait contre son coeur et qui essuyait ses yeux humides; cher comte, cher ami! reprit Romane en se rejetant a sa place le visage baigne de larmes, pardonnez..., oh! pardonnez-moi ces larmes indignes d'un homme! Mais... j'ai trop souffert pendant ce voyage; trop! trop! Je suis a bout de forces!”

Mme Dabrovine serrait aussi la main de Romane et pleurait. Natasha, stupefaite, regardait, ecoutait et ne comprenait pas.

“Maman, dit-elle, maman! Qu'est-ce? Pourquoi pleurez-vous? Qu'est. il arrive a ce pauvre M. Jackson?

—Pauvre, dites heureux comme un roi, ma chere, excellente enfant, s'ecria Romane en serrant le bras de Natasha a la faire crier... Pardon, pardon, ma chere demoiselle, je ne sais plus ce que je dis, ce que je fais. Pensez donc! ne plus avoir en perspective cette Siberie, enfer des vivants! Ne plus avoir d'inquietudes pour vous tous, que j'aime, que je venere! Me trouver en surete! et avec vous! pres de vous! Libre, libre! Plus de Jackson! plus d'Angleterre!... La Pologne! ma mere, ma sainte, ma catholique patrie! Comprenez-vous ma joie, mon bonheur? Chere enfant, vous qui etes si bonne, rejouissez-vous avec moi.”

La surprise de Natasha redoublait. Ses grands yeux bleus, demesurement ouverts, se portaient alternativement sur Romane, sur sa mere, sur son oncle.

“Polonais! dit-elle enfin. Polonais! vous, Polonais! vous qui vous fachiez quand on vous appelait Polonais!”

Romane: “Je ne me fachais pas, mademoiselle: je tremblais d'etre decouvert, et votre pitie pour mes chers compatriotes m'attendrissait jusqu'au fond de l'ame.”

Natasha: “Je ne comprends pas tres bien, mais je suis contente que vous soyez Polonais et catholique: c'etait une peine pour moi de vous croire Anglais et protestant.”

Le general: “Tu vas comprendre en deux mots, ma Natasha cherie. Je te presente mon ami, mon ancien aide de camp en Circassie, mon sauveur dans un rude combat, le prince Romane Pajarski, echappe de Siberie ou il travaillait aux mines depuis deux ans, accuse d'avoir conspire pour la Pologne contre la Russie.”

Natasha sauta de dessus sa banquette, fixa des yeux etonnes sur le prince Pajarski, qui les voyait se remplir de larmes; puis elle se detourna, cacha son visage dans ses mains et eclata en sanglots.

.”Natasha, mon enfant, dit la mere en l'attirant dans ses bras, calme-toi; pourquoi ces larmes, ces sanglots?”

Natasha: “Oh! maman, maman! Ce pauvre homme! Ce pauvre prince! Comme il a souffert! C'est horrible! horrible! Et moi qui le traitais si familièrement! J'ai du le faire souffrir bien des fois!”

Romane: “Vous, chere enfant: Vous avez ete ma principale joie, ma plus grande consolation.

Le General Dourakine

—Vraiment? dit Natasha en relevant la tete et en le regardant d'un air joyeux. Je vous remercie de me le dire, et je suis bien contente d'avoir un peu adouci votre position.”

Et ses larmes recommencerent a couler.

Le general: “Ne pleure plus, ma Natasha. Le voila heureux, tu vois bien; et nous aussi, nous sommes tous libres et heureux.”

Apres quelque temps donne aux emotions de ce grand evenement, chacun reprit son calme, et Natasha demanda au prince Romane des details sur son arrestation, sa condamnation, ses souffrances en Siberie et sa fuite.

Pendant que ces evenements s'expliquent, nous retournerons a Gromiline, et nous ferons une visite a Mme Papofski.

XV. LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT

Apres le depart de son oncle, Mme Papofski se sentit saisie d'une joie folle.

“Ils sont bien reellement partis! se disait-elle. Je reste souveraine maitresse de Gromiline et de toutes les terres de mon oncle. Je tirerai le plus d'argent possible de ces miserables paysans, paresseux et ivrognes, et de ces coquins d'intendants, voleurs et menteurs. J'ai soixante mille roubles de revenu a moi; mais six cent mille! Voila une fortune qui m'aidera a augmenter la mienne! D'abord j'enverrai le moins d'argent possible a mon oncle, s'il m'en demande... peut-etre pas du tout, puisqu'il m'a dit qu'il avait garde les capitaux pour ses favoris Dabrovine et Derigny. Je ferai fouetter tous les paysans pour leur faire augmenter leur abrock [5] de dix roubles a cent roubles. Je vendrai tous les dvarovoi [6] les hommes, les femmes, les enfants; mon oncle en a des quantites; je les vendrai tous, excepte peut-etre quelques enfants que je garderai pour amuser les miens. Il faut bien que mes garcons apprennent a fouetter eux-memes leurs gens; ces enfants serviront a cela. Quand on fait fouetter, on est si souvent trompe! Entre amis et parents, ils se menagent! Vous croyez votre homme puni; pas du tout! a peine s'il a la peau rouge! C'est mon mari qui savait faire fouetter! Quand il s'y mettait, le fouette sortait d'entre ses mains comme une ecrevisse... Mon oncle gatait ses gens; il faut que je remette tout cela en ordre... Ce Vassili! il se repentira de n'avoir pas obei a mes volontes en cachette de mon oncle. Commencons par lui... Vassili! Vassili!... Ou est-il? Mashka, va me chercher cet animal de Vassili qui ne vient pas quand je l'appelle.”

[Note 5: Redevance ou fermage que payent les paysans quand on leur abandonne la culture des terres.]

[Note 6: Les dvarovoi sont les paysans qui ont ete attaches au service particulier des maitres. Leurs familles ont a jamais le privilege de ne plus travailler la terre et d'etre nourries et logees par le maitre.]

La pauvre fille courut a toutes jambes chercher Vassili, et revint tremblante dire a sa maitresse que Vassili etait sorti et qu'on ne le retrouvait pas. Les yeux de Mme Papofski flamboyaient.

“Sorti! sorti sans ma permission! Mais c'est impossible! Tu es une sottise! tu as mal cherche! Cours vite, et si tu ne me le ramenes pas, prends garde a ta peau.”

La malheureuse Mashka courut encore de tous cotes, et, n'osant revenir seule, elle ramena Nikita, le maitre d'hotel.

“Et Vassili? cria Mme Papofski quand elle les vit entrer.”

Le General Dourakine

Nikita: "Vassili est sorti, Maria Petrovna."

Madame Papofski: "Comment a-t-il ose sortir?"

Nikita: "Il est alle a la ville pour chercher une place."

Mme Papofski resta muette de surprise et de colere.

Le maitre d'hotel continua, en la regardant avec une joie malicieuse:

"M. le comte nous ayant donne la liberte a tous, nous tachons de nous pourvoir a Smolensk. Moi, je compte aller a Moscou, ainsi que les cochers et les laquais, d'apres les ordres de M. le general Negrinski, qui veut nous avoir."

Madame Papofski: "La liberte!... Mon oncle!... Sans me rien dire!... Mais vous etes fou!... C'est impossible? Vous ne savez donc pas que c'est moi qui suis votre maitresse, que j'ai tout pouvoir sur vous, que je peux vous faire fouetter a mort."

Nikita: "M. le comte nous a donne la liberte, Maria Petrovna! Personne n'a de droit sur nous que notre pere l'empereur, le gouverneur et le capitaine ispravnik [7]."

[Note 7: Espece de juge de paix, de commissaire de police, qui a des pouvoirs tres etendus.]

La colere de Mme Papofski redoublait; elle ne voyait aucun moyen de se faire obeir. Nikita sortit; Mashka s'esquiva; Mme Papofski resta seule a ruminer son desappointement. Elle finit par se consoler a moitie en songeant a l'abrock de cent roubles par tete qu'elle ferait payer a ses six mille paysans de Gromiline et a tous les paysans de ses autres proprietes nouvelles.

On lui prepara son dejeuner comme a l'ordinaire; quoique mecontente de tout et de tout le monde, elle n'osa pas le temoigner, de peur que les cuisiniers ne fissent comme les autres domestiques, et qu'elle ne trouvât plus personne pour la servir.

Les enfants porterent le poids de sa colere; elle tira les cheveux, les oreilles des plus petits, donna des soufflets et des coups d'ongles aux plus grands, les gronda tous, sans oublier les bonnes, qui eurent aussi leur part des arguments frappants de leur maitresse. Ainsi se passa le premier jour de son entree en possession de Gromiline et de ses dependances.

Les jours suivants, elle se promena dans ses bois, dans ses pres, dans ses champs, en admira la beaute et l'etendue; marqua, dans sa pensee, les arbres qu'elle voulait vendre et couper; parcourut les villages; parla aux paysans avec une durete qui les fit fremir et qui leur fit regretter d'autant plus leur ancien maitre; le bruit de la donation de Gromiline a Mme Papofski s'etait repandu et avait jete la consternation dans tous les esprits et le desesperoir dans tous les coeurs. Elle leur disait a tous que l'abrock serait decuple; qu'elle ne serait pas si bete que son oncle, qui laissait ses paysans s'enrichir a ses depens. Quelques-uns osèrent lui faire quelques representations ou quelques sollicitations; ceux-la furent designes pour etre fouettes le lendemain. Mais, quand ils arriverent dans la salle de punition, leur staroste [8], qui les avait accompagnes, produisit un papier qu'il avait recu du capitaine ispravnik, et qui contenait la defense absolue, faite a Mme Papofski, d'employer aucune punition corporelle contre les paysans du general-comte Dourakine: ni fouet, ni baton, ni cachot, ni privation de boisson et de nourriture, ni enfin aucune torture corporelle, sous peine d'annuler tout ce que le comte avait concede a sa niece.

Le General Dourakine

[Note 8: Ancien, nomme par les paysans pour faire la police dans le village, regler les differends et prendre leurs interets. On se soumet toujours aux decisions du staroste ou ancien.]

Mme Papofski, qui etait presente avec ses trois aines pour assister aux executions, poussa un cri de rage, se jeta sur le staroste pour arracher et mettre en pieces ce papier maudit; mais le staroste l'avait prestement passe a son voisin, qui l'avait donne a un autre, et ainsi de suite, jusqu'a ce que le papier eut disparu et fut devenu introuvable.

“Maria Petrovna, dit le staroste avec un sourire fin et ruse, l'acte signe de M. le comte est entre les mains du capitaine ispravnik; il ne m'a envoye qu'une copie.”

Le staroste sortit apres s'etre incline jusqu'a terre; les paysans en firent autant, et tous allerent au cabaret boire a la sante de leur bon M. le comte, de leur excellent maitre.

Mme Papofski resta seule avec ses enfants, qui, effrayes de la colere contenue de leur mere, auraient bien voulu s'echapper; mais le moindre bruit pouvait attirer sur leurs tetes et sur leurs epaules l'orage qui n'avait pu encore eclater. Ils s'etaient eloignes jusqu'au bout de la salle, et s'etaient rapproches de la porte pour pouvoir s'elancer dehors au premier signal.

Une dispute s'eleva entre eux a qui serait le mieux place, la main sur la serrure; le bruit de leurs chuchotements amena le danger qu'ils redoutaient. Mme Papofski se retourna, vit leurs visages terrifies, devina le sujet de leur querelle et, saisissant le plette (fouet) destine a faire sentir aux malheureux paysans le joug de leurs nouveaux maitres, elle courut a eux et eut le temps de distribuer quelques coups de ce redoutable fouet avant que leurs mains tremblantes eussent pu ouvrir la porte, et que leurs jambes, affaiblies par la terreur, les eussent portees assez loin pour fatiguer la poursuite de leur mere.

Mme Papofski s'arreta haletante de colere, laissa tomber le fouet, reflechit aux moyens de s'affranchir de la defense de son oncle. Apres un temps assez considerable passe dans d'inutiles coleres et des resolutions impossibles a effectuer, elle se decida a aller a Smolensk, a voir le capitaine ispravnik, et a chercher a le corrompre en lui offrant des sommes considerables pour déchirer les actes par lesquels le comte Dourakine donnait la liberte a ses gens et defendait a sa niece d'infliger aucune punition corporelle a ses paysans, ce qui serait un obstacle a l'augmentation de l'abrock, etc. Elle rentra au chateau, assez calme en apparence, ne s'occupa plus de ses enfants, et ordonna au cocher d'atteler quatre chevaux a la petite caleche de son oncle. Une heure apres, elle roulait sur la route de Smolensk au grand galop des chevaux.

XVI. VISITE QUI TOURNE MAL

Le capitaine ispravnik etait chez lui et ne fut pas surpris de la visite de Mme Papofski, car il connaissait toute l'etendue de ses pouvoirs, la terreur qu'il inspirait, et la soumission que chacun etait tenu d'apporter a ses volontes et a ses ordres. Il etait tres bien avec le gouverneur, qui le croyait un homme rigide, severe, mais honnete et incorruptible, de sorte que les decisions de ce terrible capitaine ispravnik etaient sans appel. C'etait un homme d'un aspect dur et severe. Il etait grand, assez gros, roux de chevelure et rouge de peau; son regard perçant et ruse effrayait et repoussait. Ses manieres et son langage mielleux augmentaient cette repulsion. Mme Papofski le voyait pour la premiere fois. Il la fit entrer dans son cabinet.

“Yefime Vassilievitch, lui dit-elle en entrant, c'est a vous que mon oncle a remis les papiers par lesquels il donne la liberte a tous ses gens?” Le capitaine ispravnik: “Oui, Maria Petrovna, ils sont entre mes mains.”

Madame Papofski: “Et ne peuvent-ils pas en sortir?”

Le General Dourakine

Le capitaine ispravnik: "Impossible, Maria Petrovna."

Madame Papofski: "C'est pourtant bien ennuyeux pour moi, Yefime Vassilievitch; tous ces dvarovoi sont si impertinents, si mauvais, qu'on ne peut pas s'en faire obeir quand ils se sentent libres."

Le capitaine ispravnik: "Je ne dis pas non, Maria Petrovna; mais, que voulez-vous, la volonte de votre oncle est la."

Madame Papofski: "Mais... vous savez que mon oncle m'a donne toutes les terres qu'il possede."

Le capitaine ispravnik: "C'est possible, Maria Petrovna, mais cela ne change rien a la liberte des dvarovoi."

Madame Papofski: "Ces terres se montent a plusieurs millions! ...Il y a six mille paysans!"

Le capitaine ispravnik s'inclina et garda le silence en regardant Mme Papofski avec un sourire mechant.

Madame Papofski, apres un silence: "Je n'ai pas besoin de tout garder pour moi; je donnerais bien quelques dizaines de mille francs pour avoir ce papier de mon oncle et celui qui m'interdit de faire fouetter les paysans."

Le capitaine ispravnik ne dit rien.

Madame Papofski, l'observant: "Je donnerais cinquante mille roubles pour avoir ces actes."

Le capitaine ispravnik: "C'est tres facile, Maria Petrovna; je vais appeler mon scribe pour qu'il vous en fasse une copie; cela vous coutera vingt-cinq roubles."

Mme Papofski se mordit les levres et dit apres un assez long silence et avec quelque hesitation:

"Ce n'est pas une copie que je voudrais avoir..., mais l'acte lui-meme."

Le capitaine ispravnik: "Ceci est impossible, Maria Petrovna."

Madame Papofski: "Et pourtant je donnerais soixante mille, quatre-vingt mille roubles..., cent mille roubles... Comprenez-vous, Yefime Vassilievitch?... cent mille roubles!..."

—Je comprends, Maria Petrovna, repondit le capitaine ispravnik. Vous m'offrez cent mille roubles pour detruire ces papiers que votre oncle m'a confies?... Ai-je compris?"

Mme Papofski repondit par une inclination de tete.

Le capitaine ispravnik: "Mais a quoi me serviront ces cent mille roubles, si on m'envoie en Siberie?"

Madame Papofski: "Comment pourriez-vous etre condamne, puisque les actes seraient brules?"

Le capitaine ispravnik: "Et les copies que j'ai remises a votre staroste et a vos dvarovoi?"

Mme Papofski demeura petrifiee; elle avait oublie la copie que lui avait fait voir le staroste.

Le capitaine ispravnik: "Il m'est donc prouve que vous desirez racheter ces actes, mais que vous ne savez comment faire, et que si je vous indiquais un moyen, vous me le payeriez cent mille roubles."

Le General Dourakine

—Cent mille roubles..., plus si vous voulez! s'ecria Mme Papofski.”

Le capitaine ispravnik: “Alors il me reste un devoir a remplir: c'est de faire au general prince gouverneur un rapport sur l'offre deshonorante que vous osez me faire, et qui vous menera en Siberie ou tout au moins dans un couvent pour faire penitence: ce qui n'est pas agreable; on y est plus maltraite que ne le sont vos domestiques et vos paysans.”

Madame Papofski, terrifiee: “Au nom de Dieu, ne faites pas une si mechante action, mon cher Yefime Vassilievitch. Tout cela n'etait pas serieux.”

Le capitaine ispravnik: “C'etait serieux, Maria Petrovna, dit l'ispravnik avec rudesse, et si serieux, qu'il vous faudrait me donner plus de cent mille roubles pour me le faire oublier.”

Madame Papofski: “Plus de cent mille roubles!... Mais c'est affreux!... M'extorquer plus de cent mille roubles pour ne pas porter contre moi une plainte horrible!”

La capitaine ispravnik: “Vous vouliez tout a l'heure me donner la meme somme pour avoir le plaisir de fouetter vos paysans et vos dvarovoi et leur extorquer un abrock enorme: vous pouvez bien la doubler pour avoir le plaisir de ne pas etre fouetee vous-meme tous les jours pendant deux ou trois ans pour le moins.”

Madame Papofski: “C'est abominable! c'est infame!”

Le capitaine ispravnik: “Abominable, infame, tant que vous voudrez, mais vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir souscrit une obligation de deux cent mille roubles remboursables en deux ans, par moitie, au bout de chaque annee... sinon, je fais atteler mon droschki et je vais depoter ma plainte chez le prince gouverneur.

—Non, non, au nom de Dieu, non. Mon bon Yefime Vassilievitch, ayez pitie de moi, s'ecria Mme Papofski en se jetant a genoux devant le capitaine ispravnik triomphant; diminuez un peu; je vous donnerai cent mille roubles..., cent vingt mille, ajouta-t-elle... Eh bien! cent cinquante mille!”

Le capitaine ispravnik se leva.

“Adieu, Maria Petrovna; au revoir dans quelques heures; un officier de police m'accompagnera avec deux soldats; on vous menera a la prison.

—Grace, grace!... dit Mme Papofski, se prosternant devant l'ispravnik. Je vous donnerai... les deux cent mille roubles que vous exigez.

“Mettez-vous la, Maria Petrovna, dit le capitaine ispravnik montrant le fauteuil qu'il venait de quitter; vous allez signer le papier que je vais preparer.”

Le capitaine ispravnik eut bientot fini l'acte, que signa la main tremblante de Maria Petrovna.

“Partez a present, Maria Petrovna, et si vous dites un mot de ces deux cent mille roubles, je vous fais enlever et disparaître sans que personne puisse jamais savoir ce que vous etes devenue; c'est alors que vous feriez connaissance avec le fouet et avec la Siberie.”

Le capitaine ispravnik la salua, ouvrit la porte; au moment de la franchir, elle se retourna vers lui, le regarda avec colere.

“Miserable, dit-elle tout haut, sans voir quelques hommes ranges au fond de la salle.

Le General Dourakine

—Vous outragez l'autorite, Maria Petrovna! Ocipe, Feodore, prenez cette femme et menez-la dans le salon prive.”

Malgre sa resistance, Mme Papofski fut enlevee par ces hommes robustes qu'elle n'avait pas apercus, et entrainee dans un salon petit, mais d'apparence assez elegante. Quand elle fut au milieu de ce salon, elle se sentit descendre par une trappe a peine assez large pour laisser passer le bas de son corps; ses epaules arreterent la descente de la trappe; terrifiee, ne sachant ce qui allait lui arriver, elle voulut implorer la pitie des deux hommes qui l'avaient amenee, mais ils etaient disparus; elle etait seule. A peine commencait-elle a s'inquieter de sa position, qu'elle en comprit toute l'horreur, elle se sentit fouetee comme elle aurait voulu voir fouetter ses paysans. Le supplice fut court, mais terrible. La trappe remonta; la porte du petit salon s'ouvrit.

“Vous pouvez sortir, Maria Petrovna”, lui dit le capitaine ispravnik qui entrait, en lui offrant le bras d'un air souriant.

Elle aurait bien voulu l'injurier, le souffleter, l'etrangler, mais elle n'osa pas et se contenta de passer devant lui sans accepter son bras. “Maria Petrovna, lui dit le capitaine ispravnik en l'arretant, j'ai eu l'honneur de vous offrir mon bras; est-ce que vous voudriez recommencer une querelle avec moi?... Non, n'est-ce pas?... Ne sommes-nous pas bons amis? ajouta-t-il avec un sourire charmant. Allons, prenez mon bras: j'aurai l'honneur de vous conduire jusqu'a votre voiture. Ne mettons pas le public dans nos confidences; tout cela doit rester entre nous.” Mme Papofski, encore tremblante, fut oblige de accepter le bras de son ennemi, qui lui parla de la facon la plus gracieuse; elle ne lui repondait pas.

Le capitaine ispravnik, bas et familierement: “Vous me direz bien quelques paroles gracieuses, ma chere Maria Petrovna, devant tous ces gens qui nous regardent. Un petit sourire, Maria Petrovna, un regard aimable: sans quoi je devrai vous faire faire connaissance avec un autre petit salon tres gentil, bien plus agreable que celui que vous connaissez; on y reste plus longtemps... et on en sort toujours pour se mettre au lit.

—J'ai hate de m'en retourner chez moi, Yefime Vassilievitch, repondit Mme Papofski en le regardant avec le sourire qu'il reclamait; j'ai ete deja bien indiscrete de vous faire une si longue visite.

—J'espere qu'elle vous a ete agreable, chere Maria Petrovna, comme a moi.

—Certainement, Yefime Vassilievitch... (dites mon cher Yefime Vassilievitch, lui dit a l'oreille le capitaine ispravnik), mon cher Yefime Vassilievitch, repeta Mme Papofski. (Demandez-moi a venir vous voir, continua son bourreau.) Venez donc me voir a Gromiline... (mon cher, dit l'ispravnik), mon cher... Ah!... ah! Je meurs!”

Et Mme Papofski tomba dans les bras du capitaine ispravnik. L'effort avait ete trop violent; elle perdit connaissance. Le capitaine ispravnik la coucha dans sa voiture, fit semblant de la plaindre, de s'inquieter, et ordonna au cocher de ramener sa maitresse le plus vite possible, parce qu'elle avait besoin de repos. Le cocher fouetta les chevaux, qui partirent ventre a terre.

“Bonne journee! se dit le capitaine ispravnik. Deux cent mille roubles! Ah! ah! ah! la Papofski! comme elle s'est laisse prendre! j'irai la voir; si je pouvais lui extorquer encore quelque chose! Je verrai, je verrai.”

Le mouvement de la voiture, les douleurs qu'elle ressentait et le grand air firent revenir Mme Papofski de son evanouissement. Elle se remit avec peine sur la banquette de laquelle elle avait glisse, et se livra aux plus altieres reflexions et aux plus terribles coleres jusqu'a son retour a Gromiline. Elle se coucha en arrivant, pretextant une migraine pour ne pas eveiller la curiosite des domestiques, et resta dans son lit trois jours entiers. Le quatrieme jour, quand elle voulut se lever, un mouvement extraordinaire se faisait entendre dans la maison.

XVII. PUNITION DES MECHANTS

Mme Papofski passa un peignoir, appela ses femmes, qui ne repondirent pas a son appel, ses enfants, qui avaient egalement disparu, et se decida a aller voir elle-meme quelle etait la cause du tumulte qu'elle entendait de tous cotes. Dans le premier salon il n'y avait personne; dans le second salon elle vit une multitude de caisses et de malles; elle entra dans la salle de billard et vit, avec une surprise melee de crainte, plusieurs hommes, parmi lesquels elle reconnut le capitaine ispravnik; ils causaient avec animation. En reconnaissant le capitaine ispravnik, elle ne put retenir un cri d'effroi; venait-il l'arreter et l'emmener en prison? Chacun se retourna; un des hommes s'approcha d'elle, la salua, et lui demanda si elle etait Maria Petrovna Papofski.

“Oui, repondit-elle d'une voix etouffee par l'emotion, je suis la niece du general comte Dourakine.

—Je suis le general Negrinski, Maria Petrovna, et je viens, selon le desir de votre oncle, prendre possession de la terre de Gromiline, aujourd'hui 10 mai.”

Madame Papofski, effrayee: “La terre de Gromiline!... Mais... c'est moi qui...”

Le general Negrinski: “C'est moi qui ai achete la terre de Gromiline, Maria Petrovna. Cette nouvelle parait vous surprendre; je l'ai achete il y a deux mois, et payee comptant, cinq millions; l'acte est entre les mains du capitaine ispravnik, qui devait tenir l'affaire secrete jusqu'a mon arrivee. Je viens aujourd'hui m'y installer, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, et vous prier de retourner chez vous, comme me l'a prescrit le comte Dourakine.”

Mme Papofski voulut parler; aucun son ne put sortir de ses levres decolorrees et tremblantes; elle devint pourpre; ses veines se gonflerent d'une maniere effrayante; ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites.

Le prince Negrinski la regardait avec surprise; il voulut la rassurer, lui dire un mot de politesse, mais il n'eut pas le temps d'achever la phrase commencee: elle poussa un cri terrible et tomba en convulsions sur le parquet.

Le prince Negrinski la fit relever et reporter dans sa chambre, ou il la fit remettre entre les mains de ses femmes, qu'on avait retrouvees dans la cour avec les enfants. Il continua ses affaires avec le capitaine ispravnik, qui s'inclinait basement devant un general aide de camp de l'empereur, et il acheva de s'installer paisiblement a Gromiline, a la grande satisfaction des paysans, qui avaient eu pendant quelques jours la crainte d'appartenir a Mme Papofski.

Il etait impossible de faire partir Mme Papofski dans l'etat ou elle se trouvait; le prince donna des ordres pour qu'elle et ses enfants ne manquassent de rien; au bout de quelques jours, le mal avait fait des progres si rapides, que le medecin la declara a toute extremite; on fit venir le pope [9] pour lui administrer les derniers sacrements; quelques heures avant d'expirer, elle demanda a parler au prince Negrinski; elle lui fit l'aveu de ses odieux projets par rapport a son oncle et a sa soeur, confessa la corruption qu'elle avait cherche a exercer sur le capitaine ispravnik, raconta la scene qui s'etait passee entre elle et lui, et l'accusa d'avoir cause sa mort en lui otant, par ces emotions multipliees, la force de supporter la derniere decouverte de la perfidie de son oncle. Elle finit en demandant justice contre son bourreau.

[Note 9: Pretre russe.]

Le general prince Negrinski, indigne, lui promit toute satisfaction; il se rendit immediatement chez le prince gouverneur, qui l'accompagna a Gromiline: le gouverneur arriva assez a temps pour recevoir de la bouche de la mourante la confirmation du recit du prince Negrinski. Le capitaine ispravnik fut arrete, mis en prison; on

trouva dans ses papiers l'obligation de deux cent mille roubles; il fut condamne a etre degrade et a passer dix ans dans les mines de Siberie.

Ainsi finit Mme Papofski; un acte de vengeance fut le dernier signal de son existence.

Ses enfants furent ramenes chez eux, ou les attendait leur pere. Mme Papofski ne fut regrettée de personne; sa mort fut l'heure de la delivrance pour ses enfants comme pour ses malheureux domestiques et paysans.

XVIII. RECIT DU PRINCE FORCAT

Pendant que ces evenements tragiques se passaient a Gromiline. le general et ses compagnons de route continuaient gaiement et paisiblement leur voyage. Le prince Romane raconta a Natasha les principaux evenements de son arrestation, de sa reclusion, de son injuste condamnation, de son horrible voyage de forcat, de son sejour aux mines, et enfin de son evasion[10].

[Note 10: Les passages les plus interessants du recit qu'on va lire sont pris dans un livre historique plein de verite et d'interet emouvant: Souvenirs d'un Siberien.]

“J'avais donne un grand diner dans mon chateau de Tchernogrobo, dit le prince, a l'occasion d'une fete ou plutot d'un souvenir national...

—Lequel? demanda Natasha.

—La defaite des Russes a Ostrolenka. Dans l'intimite du repas j'appris que plusieurs de mes amis organisaient un mouvement patriotique pour delivrer la Pologne du joug moscovite. Je blamai leurs projets, que je trouvais mal concus, trop precipites, et qui ne pouvaient avoir que de facheux resultats. Je refusai de prendre part a leur complot. Mes amis m'avaient quitte mecontents; fatigue de cette journee, je m'etais couche de bonne heure et je dormais profondement, lorsqu'une violente secousse m'eveilla. Je n'eus le temps ni de parler, ni d'appeler, ni de faire un mouvement: en un clin d'oeil je fus baillonne et solidement garrotte. Une foule de gens de police et de soldats remplissaient ma chambre; une fenetre ouverte indiquait par ou ils etaient entres. On se mit a visiter tous mes meubles; on arracha meme les etoffes du canape et des fauteuils pour fouiller dans le crin qui les garnissait; on me jeta a bas de mon lit pour en dechirer les matelas; on ne trouva rien que quelques pieces de poesies que j'avais faites en l'honneur de ma patrie morcelee, opprimee, ecrasee. Ces feuilles suffirent pour constater ma culpabilite. Je fus enveloppe dans un manteau de fourrure, le meme qui m'a cause une si vive emotion a Gytomire.

—Ah! je comprends, dit Natasha; mais comment s'est-il trouve a Gytomire?

—Quand le temps etait devenu chaud, pendant mon long voyage de forcat, ce manteau genait mes mouvements, deja embarrasses par des fers pesants et trop etroits qu'on m'avait mis aux pieds, et je le vendis a un juif de Gytomire. On me passa par la fenetre, on me coucha dans une telega (charrette a quatre roues), et l'on partit d'abord au pas, puis, quand on fut loin du village, au grand galop des trois chevaux attelés a ma telega.

“Alors on me delivra de mon baillon; je pus demander pour quel motif j'etais traite ainsi et par quel ordre.

“Par l'ordre de Son Excellence le prince general en chef”, me repondit un des officiers qui etaient assis sur le bord de la telega, les jambes pendantes en dehors.

“—Mais de quoi m'accuse-t-on? Qui est mon accusateur?”

Le General Dourakine

“—Vous le saurez quand vous serez en presence de Son Excellence.

“—Nous autres, nous ne savons rien et nous ne pouvons rien vous dire.

“—C'est incroyable qu'on ose traiter ainsi un militaire, un homme inoffensif.

“—Taisez-vous, si vous ne voulez etre baillonne jusqu'a la prison.”

“Je ne dis plus rien; nous arrivames a Varsovie a l'entree de la nuit: le gouverneur etait seul, il m'attendait.

“Mon interrogatoire fut absurde; j'en subis plusieurs autres, et j'eus le tort de repondre ironiquement a certaines questions que m'adressaient mes juges et le gouverneur sur la conspiration qu'on avait decouverte et qui n'existait que dans leur tete. Ils se facherent; le gouverneur me dit des grossieretes, auxquelles je repondis vivement, comme je le devais.

“—Votre insolence, me dit-il, demontre, monsieur, votre esprit revolutionnaire et la verite de l'accusation portee contre vous. Sortez, monsieur; demain vous ne serez plus le prince Romane Pajarski, mais le forcat n deg. * * *. Vous le connaissez plus tard.”

“L'Excellence sonna, me fit emmener.

“Au cachot n deg. 17", dit-il.

“On me traina brutalement dans ce cachot, dont le souvenir me fait dresser les cheveux sur la tete; c'est un caveau de six pieds de long, six pieds de large, six pieds de haut, sans jour, sans air; un grabat de paille pourrie, infecte et remplie de vermine composait tout l'ameublement. Je mourais de faim et de soif, n'ayant rien pris depuis la veille. La soif surtout me torturait. On me laissa jusqu'au lendemain dans ce trou si infect, que lorsqu'on y entra pour me mettre les fers aux pieds et aux mains, les bourreaux reculerent et declarerent qu'ils ne pouvaient pas me ferrer, faute de pouvoir respirer librement. On me poussa alors dans un passage assez sombre, mais aere; en un quart d'heure mes chaines furent solidement rivees.

“Les anneaux de mes fers se trouverent trop etroits; on me serra tellement les jambes et les poignets, que je ne pouvais plus me tenir debout ni me servir de mes mains mes supplications ne firent qu'exciter la gaiete de mes bourreaux. Avant de me mettre les fers, on me lut mon arret; j'etais condamne a travailler aux mines en Siberie pendant toute ma vie, et a faire le voyage a pied.

“Quand l'operation du ferrage fut terminee, on me forca a regagner mon cachot; je tombais a chaque pas; j'y arrivai haletant, les pieds et les mains deja gonfles et douloureux. Je m'affaissai sur ma couche infecte, mais je fus force de la quitter presque aussitot, me sentant devore par la vermine qui la remplissait.

“Je me trainai sur mes genoux au bout de mon cachot; le sol, detrempe par l'humidite, me procura, en me glacant, un autre genre de supplice, que je preferai toutefois au premier. “Vous devinez sans peine les sentiments qui m'agitaient; au milieu de ma desolation, le souvenir de votre excellent oncle, de sa tendresse, de sa sollicitude pour mon bien-etre me revint a la memoire, et me fut, une pensee consolante dans mon malheur. Je ne sais combien de temps je restai dans cette affreuse position; je sentais mes forces s'epuiser, et, quand le gardien vint m'apporter une cruche d'eau et un morceau de pain, il me trouva etendu par terre sans connaissance; il alla prevenir son chef, qui alla, de son cote, chercher des ordres superieurs.

“—Qu'il creve! qu'on le laisse ou il est et comme il est", repondit l'Excellence de la veille.

“Il parait neanmoins que, sur les representations d'un aide de camp de l'empereur, le general Negrinski, le meme qui vient d'acheter Gromiline, qui parait avoir des sentiments de justice et d'humanite, et qui se trouvait a Varsovie, envoie par son maitre, l'Excellence donna des ordres pour qu'on me changeat de cellule et pour qu'on m'otat mes fers.

“Quand je revins a moi, je me crus en paradis; mes pieds et mes mains etaient libres, je me trouvais dans un cachot deux fois plus grand que le premier; une fenetre grillee laissait passer l'air et le jour; de la paille fraiche sur des planches faisait un lit passable; on me rendit mon manteau de fourrure pour me preserver du froid pendant mon sommeil. Mes vetements, trempes par la boue du cachot precedent, avaient ete remplaces par les habits de forcat que je ne devais plus quitter; une chemise de grosse toile, une touloupe [11], de la chaussure en lanieres d'ecorce de bouleau, une bande de toile pour remplacer le bas et envelopper les jambes jusqu'aux genoux; ou finissait la culotte de grosse toile, et un bonnet de peau de mouton, me classaient desormais dans les forcats. J'etais seul, je ne comprenais pas d'ou provenait cet heureux changement; le gardien me l'expliqua le lendemain, et j'en remerciai bien sincerement Dieu qui, par l'entremise du general Negrinski, avait touche en ma faveur ces coeurs fermes a tout sentiment de pitie.

[Note 11: Pelisse en peau de mouton que portent les paysans; le poil est en dedans, la peau on dehors; l'ete, on la remplace par le cafetan en drap.]

“Je ne vous raconterai pas les details de mes derniers jours de prison, ni de mon terrible voyage, un peu adouci par la compassion des gens du peuple qui nous voyaient passer et qui obtenaient la permission de nous donner des secours; les uns nous offraient du pain, des gateaux; d'autres, du linge, des chaussures, des vetements; tous nous temoignaient de la compassion; nous avions les fers aux pieds et aux mains; nous etions enchaines deux a deux.

“Je me trouvai avoir pour compagnon de chaine un jeune homme de dix-huit ans qui avait chante des hymnes a la patrie, qui s'etait montre fervent catholique, qui avait fait des vœux pour la delivrance de la malheureuse Pologne. Il etait fils unique, adore par ses parents, et il pleurait leur malheur bien plus que le sien. Je le consolais et l'encourageais de mon mieux; je sais que peu de temps apres notre arrivee a Simbirsk il chercha a, s'echapper et fut repris apres une courte lutte dans laquelle il se defendit avec le courage du desespoir contre le lieutenant qui commandait le detachement envoie a sa poursuite; il fut ramene et knoute a mort. Il est maintenant pres du bon Dieu, ou il prie pour ses bourreaux.

“Notre voyage dura pres d'un an; plusieurs d'entre nous moururent en route; on nous forçait a trainer le mourant et quelquefois son cadavre jusqu'a la prochaine couchee. Les coups de fouet pleuvaient sur nous au moindre ralentissement de marche, au moindre signe d'epuisement et de desespoir. Jamais un acte de complaisance, un mot de pitie, un regard de compassion ne venait adoucir notre martyre.

“L'escorte nombreuse qui nous conduisait, qui nous chassait devant elle comme un troupeau de moutons, etait tout entiere sous le joug de la terreur: la denonciation d'un camarade pouvait amener dans nos rangs de forcats le malheureux qui nous aurait temoigne quelque pitie, et chaque soldat redoublait de durete pour se bien faire voir de ses chefs.

“Nous arrivames enfin a Ekaterininski-Zovod; on nous mena devant le smotritile (surveillant), qui nous regarda longtemps, nous interrogea sur ce que nous savions faire, fit inscrire dans les premiers numeros ceux qui savaient lire, ecrire, compter. Il me questionna longuement, parut content de ma science, et me designa pour travailler aux travaux de routes et de constructions. On nous ota nos fers, et l'on indiqua a chacun le cachot de son numero; j'eus le numero 1; on dit que j'etais le mieux partage. C'etait sale, petit, sombre, mais logeable; il y avait de l'air suffisamment pour respirer; du jour assez pour retrouver ses effets; un lit passablement organise pour y dormir; un escabeau assez solide pour vous porter, et un baquet pour recevoir les eaux sales. “Mes premiers jours de travail exterieur furent terribles; on nous occupait expres aux travaux

les plus rudes; on nous forçait à porter ou à tirer des poids énormes; les coups de fouet n'étaient pas ménagés, et si une plainte, un gémissement nous échappait, il fallait subir le fouet en règle, et ensuite, avec les épaules déchirées, il fallait reprendre le travail interrompu par la punition. Dans la soirée, un autre supplice commençait pour moi; on profitait de mon savoir pour me faire faire le travail des bureaux; il fallait, en un temps toujours insuffisant, écrire ou copier un nombre de pages presque impossible. Et, quand on n'avait pas fini à l'heure voulue, la peine du fouet recommençait plus ou moins cruelle, selon l'humeur plus ou moins excitée du smotritile.

“J'eus le bonheur d'échapper en toute occasion à toute punition corporelle, force de zèle et d'activité; mais il n'en fut pas ainsi de mes malheureux compagnons de travail. La nourriture était insuffisante et si mauvaise, qu'il fallait la faim qui nous torturait pour manger les aliments qu'on nous présentait.

XIX. EVASION DU PRINCE

“J'ai vécu ainsi pendant deux ans; je n'eus, pendant ces deux années, d'autre espoir, d'autre désir, d'autre idée que de m'échapper de cet enfer rendu plus horrible par les souffrances, les désespoirs, les maladies, la mort de mes compagnons de misère. Je préparais tout pour ma fuite. J'avais étudié avec soin les cartes géographiques qui tapissaient les murs; j'avais adroitement et longuement interrogé les marchands qui couraient le pays, qui allaient aux foires et qui venaient faire des affaires avec les gens de la ville; je m'étais fabriqué un passeport, ayant eu entre les mains bien des feuilles de papier timbre et un cachet aux armes de l'empereur, avec lesquels j'avais mis en règle mon plakatny (passeport). J'avais réussi à me procurer de droite et de gauche un vêtement complet de paysan aisé; j'avais amassé deux cents roubles sur les gratifications qui nous étaient accordées et sur la petite somme qu'on allouait pour nos vêtements et notre nourriture.

“Me trouvant en mesure d'exécuter mon projet de fuite, je sortis le soir du 10 novembre de l'établissement d'Ekaterininski-Zavod. J'avais sur moi trois chemises, dont une de couleur, retombant sur le pantalon, comme les portent les paysans russes; un gilet et un large pantalon en gros drap; et, par-dessus, un armiak, espèce de burnous de peau de mouton, qui descendait à mi-jambe, et de grandes bottes à revers bien goudronnées. Une ceinture de laine, blanche, rouge et noire, attachait mon armiak; sur la tête j'avais une perruque de peau de mouton, laine en dehors, et, par-dessus, un bonnet en drap bien garni de fourrure. Une grande pelisse en fourrure recouvrait le tout; le collet, relevé et noué au cou avec un mouchoir, me cachait le visage et me tenait chaud en même temps. Dans un sac que je tenais à la main, j'avais mis une paire de bottes, une chemise et un pantalon d'été bleu; du pain et du poisson sec; je mis mon argent sous mon gilet; dans ma botte droite je placai un poignard. Il gelait très fort. J'arrivai au bord de l'Irtiche, qui était gelé; je le traversai, et je pris le chemin de Para, qui se trouvait à douze kilomètres d'Ekaterininski-Zavod. À peine avais-je fait quelques pas au-delà de l'Irtiche, que j'entendis derrière moi le bruit d'un traîneau. Le cœur me battit avec violence; c'étaient sans doute les gendarmes envoyés à ma poursuite. Je tressaillis, mais j'attendis, le poignard à la main, décidé à vendre cherement ma vie. Je me retournai quand le traîneau fut près de moi; c'était un paysan.

“Ou vas-tu? me demanda-t-il en s'arrêtant devant moi.”

Moi: “À Para.”

Le paysan: “Et d'où viens-tu?”

Moi: “Du village de Zalivina.”

Le paysan: “Veux-tu me donner soixante kopecks, je te menerai jusqu'à Para? J'y vais moi-même.”

Moi: “Non, c'est trop cher. Cinquante kopecks.”

Le General Dourakine

Le paysan: "C'est bien; monte vite, mon frere."

"Je me mis pres du paysan, et nous partimes au galop; le paysan etait presse, la route etait belle, les chevaux etaient bons; une heure apres, nous etions a Para. Je descendis dans une des rues de la ville; je m'approchai d'une fenetre basse, et je demandai a haute voix, comme font les Russes:

"Y a-t-il des chevaux?"

Le paysan: "Pour aller ou?"

Moi: "A la foire d'Irbite."

Le paysan: "Il y en a une paire."

Moi: "Combien la verste?"

Le paysan: "Huit kopecks."

Moi: "C'est trop! Six kopecks?"

Le paysan: "Que faire? Soit. Dans l'instant."

"Quelques minutes apres, les chevaux etaient attelles au traineau.

"D'ou etes-vous? me demanda-t-on.

"—De Tomsk; je suis le commis de Golofeief; mon patron m'attend a Irbite. Je suis fort en retard; je crains que le maitre ne se fache: si tu vas vite, je te donnerai un pourboire."

"Le paysan siffla, et les chevaux partirent comme des fleches. Mais la neige commença a tomber, epaisse et serree; le paysan perdit son chemin, et, apres des efforts inutiles pour le retrouver, il me declara qu'il fallait passer la nuit dans la foret. Je fis semblant de me mettre en colere; je menacai de me plaindre a la police en arrivant a Irbite; rien n'y fit; nous fumes obliges d'attendre le jour. Cette nuit fut affreuse d'inquietudes et d'angoisses. Je me croyais trahi par mon guide, comme l'avait ete quelques annees auparavant l'infortune Wysocki, forcat comme moi, fuyant comme moi, et qui, apres avoir ete egare toute une nuit comme moi dans la foret ou j'etais, fut livre aux gendarmes par son conducteur. Quand le jour parut, je menacai encore mon paysan de le livrer a la police pour m'avoir fait perdre mon temps. Le malheureux; fit son possible pour retrouver quelques traces du chemin qu'il avait bien reellement perdu, et, au bout de quelques instants, il s'ecria tout joyeux:

"—Voici des traces que je reconnais; c'est le chemin que nous devons suivre.

"—Va donc, lui dis-je, et a la grace de Dieu!"

"Le paysan fouetta ses chevaux et arriva bientot chez un ami qui me donna du the et d'autres chevaux pour continuer ma route. Je changeai ainsi de chevaux et de traineau jusqu'a Irbite; j'avais couru, sans m'arreter, trois jours et trois nuits. Les dernieres vingt-quatre heures je repris toute ma securite; la route etait tellement encombre de traineaux, de kibitkas (espece de cabriolet sur patins l'hiver, sur roues l'ete), de telegas, d'hommes a cheval, de pietons qui chantaient a tue-tete, criaient, se saluaient, que je ne courais plus aucun danger d'etre reconnu ni arrete. Je fis comme eux: je chantai, je criai, je saluai des inconnus. J'etais mille kilometres d'Ekaterininski-Zavod.

“Le soir du troisieme jour, nous entrames dans la ville d'Irbite.

“Votre passeport”, me cria le factionnaire, il ajouta tres bas: “Donnez vingt kopecks et passez.”

“Je donnai vite les vingt kopecks et je m'arretai devant une hotellerie, ou j'eus assez de peine a me faire recevoir: tout etait plein. L'izbo etait deja encombre de yamstchiks (conducteurs de chevaux et traîneaux). Je pris ma part d'un bruyant repas siberien compose d'une soupe aux raves, de poissons secs, de gruau a l'huile et de choux marines. Chacun s'etendit ensuite sur les bancs, sous les bancs, sur les fables, sur... le poele et par terre; je me couchai par terre, mais je ne pus dormir; j'avais compte ce qui me restait d'argent: je n'avais plus que soixante-quinze roubles. Avec une aussi faible somme je devais renoncer a voyager en traineau; il me fallait achever ma route a pied; j'avais des milliers de verstes a faire avant de me trouver au dela de la frontiere russe, et je devais mettre pres d'un an a les parcourir. Je ne perdis pourtant pas courage; j'invoquai Dieu et la sainte Vierge, qui me procureraient sans doute quelque travail, quelque moyen de gagner ma vie pour arriver jusqu'en France, seul pays au monde qui ait ete compatissant et genereux pour les pauvres Polonais. Le lendemain je quittai de grand matin l'izba et Irbite; en sortant de la ville, le factionnaire me demanda mon passeport ou vingt kopecks; je preferai donner les vingt kopecks, et bien m'en prit, car a quelque distance de la ville je voulus jeter un coup d'oeil sur mon passeport, je ne le trouvai pas; j'eus beau chercher, fouiller de tous cotes, je ne pus le retrouver; il ne me restait qu'une passe de forcat pour circuler dans les environs d'Ekaterininski-Zavod; je l'avais sans doute perdu dans un traineau ou dans la ville, a la couchee. Un tremblement nerveux me saisit. Sans passeport je ne pouvais m'arreter dans aucune ville, aucun village; je me trouvais condamne a passer mes nuits dans les forets ou dans les plaines immenses nommees steppes; cet hiver de 1856 etait un des plus rigoureux qu'on eut vus depuis plusieurs annees; la neige tombait en abondance; je me trouvais sans cesse couvert d'une couche de neige, que je secouais. Elle tombait si serree, qu'elle effacait les traces des routes praticables; heureusement que les voyageurs siberiens ont l'habitude de planter dans la neige de longues perches de sapin pour guider leurs compatriotes; mais souvent ces perches, abattues par les ouragans, manquent aux voyageurs. Je marchai pourtant sans perdre courage; parfois je rencontrais des yamstchiks qui venaient a ma rencontre; je suivais la trace qu'avait l'aisse leur traineau, et je marchais ainsi jusqu'a la nuit; alors je creusais dans la neige un trou profond en forme de grotte; je m'y etablissais pour dormir, en fermant de mon mieux, avec de la neige, l'entree de ma grotte. La premiere nuit que je passai ainsi, je m'eveillai les pieds presque geles, parce que j'avais mis sur moi mon manteau de fourrure, le poil en dedans; je me souvins que les Ostiakes (peuplades du nord de la Siberie), qui se font des abris pareils dans la neige quand ils voyagent, mettent toujours leurs fourrures le poil en dehors. Ce moyen me reussit; je n'eus jamais les membres geles depuis. Un jour, l'ouragan et le chasse-neige furent si violents, que les perches de sapin furent enlevees; je ne rencontrais personne qui put m'indiquer mon chemin, et je m'egarai. Pendant plusieurs heures je marchai vaillamment, enfoncant dans la neige jusqu'aux reins, cherchant a me reconnaitre, et m'egarrant de plus en plus. La faim se faisait cruellement sentir; mes provisions etaient epuisees de la veille; le froid engourdissait mes membres; je n'avancais plus que peniblement; la fatigue me faisait tomber devant chaque obstacle a franchir; enfin, au moment ou j'allais me laisser tomber pour ne plus me relever, j'aperçus une lumiere a une petite distance. Je remerciai Dieu et la sainte Vierge de ce secours inespere; je recueillis les forces qui me restaient, et j'arrivai devant une izba qui etait a l'extremite d'un hameau, dont les fenetres s'eclairaient successivement. Une jeune femme se tenait pres de la porte de l'izba. Je demandai a entrer; la jeune femme m'ouvrit sur-le-champ, et je me trouvai dans une chambre bien chaude, en face d'une vieille femme, mere de l'autre.

“—D'ou viens-tu? Ou te mene le bon Dieu? me demanda la vieille.

“—Je suis du gouvernement de Tobolsk, mere, lui repondis-je, et je vais chercher du travail dans les fonderies de fer de Bohotole, dans les monts Ours.”

“Les deux femmes se mirent a me preparer un repas; quand j'eus assouvi ma faim, je profitai du feu qu'elles avaient allume pour faire secher mes vetements et mon linge humide de neige. La vue de mes quatre chemises

Le General Dourakine

eveilla les soupçons des femmes. Je m'endis sur un banc et je commençais à m'endormir, quand je fus éveillé par des chuchotements qui m'inquiéterent; j'ouvris les yeux, et je vis quelques paysans qui étaient entres et qui s'étaient groupés autour des femmes.

“Ou est-il?” demanda l'un d'eux à voix basse.

“La jeune femme me montra du doigt; les hommes s'approchèrent et me secouèrent rudement en me demandant mon passeport.

“—De quel droit me demandez-vous mon passeport? lui répondis-je.

“Est-ce que l'un de vous est golova (tête, ancien)?

“—Non, nous sommes habitants du hameau.

“—Et comment osez-vous me déranger? Qui me dit quelles gens vous êtes et si vous n'êtes pas des voleurs? Attendez, vous trouverez à qui parler.

“—Nous sommes d'ici, et nous avons le droit de savoir qui nous logeons chez nous.

“—Eh bien! je me nomme Dmitri Boganine, du gouvernement de Tobolsk, et je vais à Bohotole pour avoir de l'ouvrage dans les établissements du gouvernement, et ce n'est pas la première fois que je traverse le pays.”

“J'entrai alors dans les détails que j'avais appris par l'étude des cartes du pays et mes conversations avec les marchands d'Ekaterininski-Zavod. Je finis enfin par leur montrer mon passeport, qui n'était autre chose que la passe que j'avais conservée.

“Aucun d'eux ne savait lire, mais la vue du cachet impérial leur suffit; ils furent convaincus que j'avais un passeport en règle, et ils se retirèrent en me demandant humblement pardon de m'avoir dérangé.

“Mais nous sommes excusables, ami; on nous ordonne d'arrêter les forçats qui s'échappent.

“—Comment des forçats pourraient-ils se trouver si loin des pocelenie (lieu de détention)?

“—Il s'en échappe quelquefois, et nous en avons arrêté quelques-uns.”

“Ils me quitterent, et j'achevai ma nuit tranquillement.”

XX. VOYAGE PENIBLE, HEUREUSE FIN

“Le lendemain je pris congé des femmes et je continuai ma route, bien décidé à ne plus demander d'abri à aucun être humain; j'avais encore soixante-dix roubles; en couchant dans les bois, en n'achetant que le pain strictement nécessaire à ma subsistance, j'espérais pouvoir arriver jusqu'à Vologda; il y a dans les environs de cette ville beaucoup de fabriques de drap, de toile à voiles et des tanneries, où je pouvais trouver à gagner l'argent nécessaire pour arriver à la fin de mon voyage. Je marchai donc résolument, et Dieu seul sait ce que j'ai souffert pendant ces quatre mois d'un rude hiver. Quelquefois je sentais faiblir mon courage; je le ranimais en baisant avec ferveur une croix en bois que je m'étais fabriquée avec mon couteau. Deux fois seulement j'entrai dans une maison habitée, pour y coucher; un soir, il neigeait, le froid était terrible, j'étais presque fou de fatigue, de froid, de misère; un besoin irrésistible d'avaler quelque chose de chaud s'empara de moi; une soupe aux raves bien chaude m'eut paru un cadeau de Balthazar; je courus, sous cette impression, vers une

Le General Dourakine

lumiere qui m'apparaissait a quelques centaines de pas; j'arrivai devant une izboucha (petite izba) habitee par un jeune homme, sa femme et deux enfants. J'appelai; on m'ouvrit.

“—Qui es-tu? Que veux-tu? demanda le jeune homme.

“—Je suis un voyageur egare. J'ai froid, j'ai faim; donnez-moi quelque chose de chaud a avaler.

“—Entre; que Dieu te benisse! Mets-toi sur le banc; nous allons souper.”

“Je tombai plutot que je ne m'assis sur le banc devant lequel etait la table chargee d'une terrine de soupe, un pot de kasha (espece de bouillie epaisse au sarrasin) et une cruche de kvass (boisson russe assez semblable au cidre). La jeune femme me regardait avec surprise et pitie; elle s'empressa de me servir de la soupe aux choux toute bouillante; j'avalai ma portion en un instant; je n'osais en redemander; mes regards avides parlaient sans doute pour moi, car le jeune homme se mit a rire et me servit une seconde copieuse portion.

“Mange, ami, mange; si tu as peur des gendarmes, rassure-toi, nous ne te denoncerons pas.”

Je le remerciai des yeux et j'engloutis la seconde terrine. On me servit ensuite du kasha; j'en mangeai plusieurs fois; le kvass me donna des forces. Quand j'eus finis ce repas delieux, je remerciai mes excellents hotes et je me levai pour m'en aller.

“—Ou vas-tu, frere? dit le jeune homme.

“—Dans les bois d'ou je suis venu.

“—Pourquoi ne restes-tu pas chez nous? Ma femme et moi, nous prions d'accepter notre izboucha pour y passer la nuit.

“—Je vous generais; vous n'avez qu'une chambre.

“—Qu'importe! tu nous apporteras la benediction de Dieu. Viens;; faisons nos prieres devant les images, et repose-toi ensuite; tu es fatigue.”

“J'acceptai avec un signe de croix, selon l'usage des paysans, et un Merci, frere”...

“Nous nous mimes devant les images et. nous commencames nos signes de croix et nos paklony (demi-prosternations); c'est en quoi consistent; les prieres des paysans russes. J'eus bien soin d'en faire autant que mes hotes. Je m'etendis ensuite sur un banc, ou je m'endormis profondement jusqu'au jour.

“Avant de quitter ces braves gens, j'acceptai encore un repas de soupe aux choux et de kasha. On remplit mes poches de pain bis; ils ne voulurent pas recevoir l'argent que je leur offrais, et je me remis en route avec un nouveau courage.

“A la fin d'avril j'arrivai pres de Vologda; je trouvai facilement du travail dans une tannerie situee loin de la ville et de toute habitation; j'y travaillai pres d'un mois, puis je continuai mon voyage avec cinquante roubles de plus dans ma poche.

“Je continuai a coucher dans les bois; j'eus le bonheur d'eviter toute rencontre de gendarmes et de soldats, comme j'avais evite les ours qui remplissent les forets de l'Oural.

Le General Dourakine

“J'achetais du pain dans les maisons isolees que je rencontrais. Une fois je faillis etre denonce comme brigand par un vieillard chez lequel j'etais entre pour demander un pain. Il me dit d'attendre, qu'il allait m'en apporter.

“A peine etait-il sorti, que sa fille courut a un coffre, en retira un pain, et dit en me le donnant:

“Pars vite, pauvre homme, mon pere est alle a la ville chercher des gendarmes. Tourne dans le sentier a droite qui passe dans les bois, et cours pour qu'on ne te prenne pas. Je dirai que tes amis sont venus te chercher.”

“Je la remerciai, et je pris de toute la vitesse de mes jambes le chemin que cette bonne fille m'avait indique. Je courus pendant plusieurs heures, me croyant toujours poursuivi. Mon voyage devint de plus en plus perilieux a mesure que j'approchais du centre de la Russie. J'osais a peine acheter du pain pour soutenir ma miserable, existence, quand me trouvai pres de Smolensk, dans les bois de votre excellent oncle, dont j'ignorais le sejour dans le pays; je n'avais rien pris depuis deux jours et je n'avais plus un kopeck pour acheter un morceau de pain. Il y avait pres d'un an que j'avais quitte Ekaterininski-Zavod, un an que j'errais inquiet et tremblant, un an que je priais Dieu de terminer mes souffrances. Elles ont trouve une heureuse fin, grace a la genereuse hospitalite de votre bon oncle, grace a votre bonte a tous, dont je garderai un souvenir reconnaissant jusqu'au dernier jour de mon existence.

—Bien raconte et bien termine, mon pauvre Romane, dit le general en lui serrant les mains; vous nous avez tous fait fremir plus d'une fois d'indignation et de terreur; ma niece et Natasha ont encore des larmes dans les yeux; mais tout cela est du passe, Dieu merci! et comme il faut vivre du present et non du passe, je demande a entamer quelques comestibles, car je meurs de faim et de soif; il y a deux heures que nous vous ecoutons.

—Ces heures ont passe bien vite, dit Natasha.

Le general, souriant: “Voyez-vous, la mechante. Elle trouve que vous n'en avez pas assez et que vous auriez du subir d'autres tortures, d'autres malheurs, pour lui faire le plaisir de les entendre raconter.”

Natasha: “Mon oncle, la faim vous fait oublier vos bons sentiments, sans quoi vous n'auriez pas fait une si malicieuse interpretation de mes paroles. Monsieur Jacks..., pardon, je veux dire prince Romane, demandez, je vous prie, a Derigny de nous passer quelques provisions.”

Le prince s'empressa d'obeir.

Le general, riant et la bouche pleine: “Dis donc, Natasha, a present que Romane t'apparait dans toute sa grandeur, ne va pas le traiter comme un Jackson.”

Le prince: “Au contraire, mon cher comte, plus que jamais elle doit voir en moi un ami devoue pret a la servir en toute occasion. Ne suis-je pas a jamais votre oblige a tous? Et j'ose esperer qu'aucun de vous n'en perdra le souvenir. N'est-ce pas, chere madame Dabrovine, que vous n'oublierez pas votre fidele Jackson?”

Madame Dabrovine: “Certainement non; je puis bien vous le promettre.”

Le general: “Alors jurons tous; faisons le serment des Horaces!”

Le general avanca son bras, un os de poulet a la main; ses compagnons ne l'imiterent pas; mais ils se jurerent tous en riant la fidelite des Horaces.

Le general: “Mangez donc, sac a papier! Il faut noyer, etouffer le passe dans le vin et dans le bon pate que voici. Eh! Derigny, ou avez-vous eu ce pate?”

Le General Dourakine

Derigny: "A la dernière station avant la frontière, mon général."

Le général: "Bon pâte, parbleu! c'est un dernier souvenir de ma pauvre patrie. Mange, Natasha; mange, Natalie; mange, Romane."

Et il leur donnait à tous des tranches formidables.

Madame Dabrovine: "Jamais je ne pourrai manger tout cela, mon oncle."

Le général: "Allons donc! Avec un peu de bonne volonté tu iras jusqu'à la fin. Tiens, regarde comme j'avale cela, moi."

Mme Dabrovine sourit; Natasha rit de tout son cœur; Romane joignit son rire au sien.

Le général: "On voit bien que tu as passé la frontière, mon pauvre garçon; voilà que tu ris de tout ton cœur."

Romane: "Oh oui! mon ami, j'ai le cœur léger et content."

Le repas fut copieux pour le général et gai pour tous, grâce aux plaisanteries aimables du bon général. Quand on s'arrêta pour dîner, le secret du prince Romane fut révélé à ses anciens élèves et aux enfants de Derigny. Lui et sa femme savaient de l'origine ce qu'était M. Jackson. Alexandre et Michel regardaient avec une surprise mêlée de respect leur ancien gouverneur. Ils ne dirent rien d'abord, puis ils s'approchèrent du prince, lui prirent les mains et les serrerent contre leur cœur.

Alexandre: "Je suis bien fâché... c'est-à-dire bien content, que vous soyez le prince Pajarski, mon bon monsieur Jackson. Cela me fait bien de la peine,... non, je veux dire... que... ce sera bien triste..., c'est-à-dire bien heureux pour nous, de ne plus vous voir..., pas pour nous, pour vous, je veux dire... Je vous aime tant!"

Le pauvre Alexandre, qui ne savait plus ce qu'il disait, éclata en sanglots, et se jeta dans les bras de son ex-gouverneur. Michel fit comme son frère. Le prince Romane les embrassa, les serra contre son cœur.

Le prince: "Mes chers enfants, vous resterez mes chers élèves, si votre mère et votre oncle veulent bien me garder; pourquoi me renverrait-on, si tout le monde est content de moi?"

Alexandre: "Comment! vous voudriez..., vous seriez assez bon pour rester avec nous, quoique vous soyez prince?"

Le prince: "Eh! mon Dieu, oui! un pauvre prince sans le sou, qui sera assez bon pour vivre heureux au milieu d'excellents amis, si toutefois ses amis veulent bien le lui permettre."

Mme Dabrovine lui serra la main en le remerciant affectueusement de la preuve d'amitié qu'il leur donnait. Le général l'embrassa à l'étouffer; Natasha le remerciait du bonheur de ses frères; Jacques et Paul restaient à l'écart.

"Et vous, mes bons enfants, leur dit le prince en les embrassant, je veux aussi vous conserver comme élèves: je serai encore votre maître et toujours votre ami. C'est toi, mon petit Paul, qui m'as trouvé le premier."

Paul: "Je me le rappelle bien! Vous aviez l'air si malheureux! Cela me faisait de la peine."

Jacques: "J'ai bien pensé que vous vous étiez sauvé de quelque prison! Vous aviez si peur qu'on ne vous dénonçât."

Le General Dourakine

Le prince: "L'as-tu dit a quelqu'un?"

Jacques: "A personne! Jamais! Je savais bien que cela pourrait vous faire du mal."

Le general: "Brave enfant! tu auras la recompense de ta charitable discretion."

Jacques: "Je n'en veux pas d'autre que votre amitie a tous!"

Le general: "Tu l'as et tu l'auras, mon brave garçon."

Le general, qui n'oubliait jamais les repas, appela Derigny pour commander un bon diner et du bon vin qu'on boirait a la sante de Romane et de tous les Siberiens.

Pendant qu'on appretait le diner, Mme Dabrovine et Natasha allerent voir les chambres ou l'on devait coucher; elles choisirent pour le general la meilleure et la plus grande; une belle a cote, pour le prince Pajarski, et quatre autres chambres pour elles-memes, pour les deux garçons, pour Mme Derigny et Paul, et enfin pour Derigny et Jacques. Elles s'occupèrent avec Mme Derigny a faire les lits, a donner de l'air aux chambres et a les rendre aussi confortables que possible.

Le diner fut excellent et fort gai; on but les santes des absents et des presents. Le general calcula que le lendemain devait etre le jour de la prise de possession de Gromiline par le prince Negrinski; ils s'amuserent beaucoup du desappointement et de la colere que devait eprouver Mme Papofski, Natasha seule la plaignit et trouva la punition trop forte.

Le general: "Tu oublies donc, Natasha, qu'elle voulait nous denoncer tous et nous faire tous envoyer en Siberie? Elle n'aura d'autre punition que de retourner dans ses terres, qu'elle n'aurait pas du quitter, et de ne pas avoir ma fortune, qu'elle ne devait pas avoir."

Natasha: "C'est vrai, mon oncle, mais nous sommes si heureux, tous reunis, que cela fait peine de penser a son chagrin."

Le general: "Chagrin! dis donc fureur, rage. Elle n'a que ce qu'elle merite, crois-moi. Prions pour elle, afin que Dieu ne lui envoie pas une punition plus terrible que celle que je lui inflige."

XXI. L'ASCENSION

Le voyage continua gaiement; on passa quelques jours dans chaque ville un peu importante qu'on devait traverser. A la fin de juin on arriva aux eaux d'Ems; le general voulut absolument les faire prendre a Mme Dabrovine, dont la sante etait loin d'etre satisfaisante. La jeunesse fit des excursions amusantes dans les montagnes et dans les environs d'Ems. Le general voulut un jour les accompagner pour escalader les montagnes qui dominant la ville.

"Mon general, permettez-vous que je vous accompagne? dit Derigny. Le general: "Pourquoi, mon ami? croyez-vous que je ne puisse pas marcher seul?"

Derigny: "Pas du tout, mon general; mais si vous aviez besoin d'un aide pour grimper de rocher en rocher, je serais la, tres heureux de vous offrir mon bras.

Le general: "Vous croyez donc que je resterai perche sur un rocher, sans pouvoir ni monter ni descendre?"

Le General Dourakine

Derigny: “Non, mon general, mais il vaut toujours mieux etre plusieurs pour..., pour ce genre de promenade.”

Le general; “Ne serons-nous pas plusieurs, puisque nous y allons tous?”

Derigny: “C'est vrai, mon general, mais... je serai plus tranquille si vous me. permettez de vous suivre.”

Le general: “Je vois ou vous voulez en venir, mon bon ami! Vous voudriez me faire rester a la maison ou sur la promenade. Eh bien, non; la maison m'ennuie, la promenade des eaux m'ennuie; je veux respirer l'air pur des montagnes, et je les accompagnerai.”

L'air inquiet de Derigny fit rire le general et l'attendrit en meme temps. “Venez avec nous, mon ami, venez; nous grimperons ensemble; vous allez voir que je suis plus leste que je n'en ai l'air.”

Le general fit une demi-pirouette, chancela et se retint au bras de Derigny, qui sourit.

“Vous triomphez, parce que mon pied a accroche une pierre! Mais... vous me verrez a l'oeuvre. Allons, en avant! a l'assaut!”

Les quatre enfants partirent en courant. Natasha aurait bien voulu les suivre; mais elle avait seize ans, il fallait bien donner quelque chose a son titre de jeune personne; elle soupira et elle resta pres de son oncle, qui marchait de toute la vitesse de ses jambes de soixante-quatre ans. Le prince Romane et Derigny marchaient pres de lui. Quand on arriva au sentier etroit et rocailleux que se perdait dans les montagnes, le general poussa Natasha devant lui.

“Va, mon enfant, rejoindre tes freres et les petits Derigny qui grimpent comme des ecureuils. Il n'y a personne ici, et tu peux courir tant que tu veux. Moi, je vais escalader tout cela a mon aise, sans me presser. Romane, passe devant, mon fils; Derigny fermera la marche.”

Le general commença son ascension, lentement, peniblement: il n'était pas a moitié de la montagne, qu'il demandait si l'on était bientôt au sommet. Natasha allait et venait, descendait en courant ce qu'elle venait de gravir, pour savoir comment son oncle se tirait d'affaire. Romane précédait le general de quelques pas, lui donnant la main dans les passages les plus difficiles. Derigny suivait de pres, le poussant par moments, sous pretexte de s'accrocher a lui pour ne pas tomber.

“C'est ça! appuyez-vous sur moi, Derigny! Tenez ferme, pour ne pas rouler dans les rochers, criait le general, enchanté de lui servir d'appui. Vous voyez que je ne suis pas encore si lourd ni si vieux, puisque c'est moi que vous aide a monter.”

Les enfants étaient déjà au sommet, poussant des cris de joie et appelant les retardataires, le pauvre general suait a faire pitie.

“Ce n'est pas etonnant, disait-il, je remorque Derigny, qui a encore plus chaud que moi.”

C'est que Derigny avait fort a faire en se mettant a la remorque du general, qu'il poussait de toute la force de ses bras. C'était un poids de deux cent cinquante livres qu'il lui fallait monter par une pente raide, herissée de rochers, bordée de trous remplis de ronces et d'épines. Romane l'aidait de son mieux, mais le general y mettait de l'amour-propre; se sentant soutenu par Derigny, qu'il croyait soutenir, il refusait l'aide que lui offraient tantot Romane, tantot Natasha.

Enfin, on arriva en haut du plateau; la vue était magnifique, les enfants battaient des mains et couraient de cote et d'autre. Le general triomphait et regardait fierement Derigny, dont le visage inondé de sueur

Le General Dourakine

temoignait du travail qu'il avait accompli. Mais le triomphe du general fut calme et silencieux. Il ne pouvait parler, tant sa poitrine etait oppressee par ses longs efforts. Natasha et Romane contemplaient aussi en silence le magnifique aspect de cette vallee, couronnee de bois et de rochers, animee par la ville d'Ems et par le ruisseau serpentant borde de prairies et d'arbustes.

“Que cette vue est belle et charmante! dit Natasha.

—Et que de pensees terribles du passe et souriantes pour l'avenir elle fait naitre en moi! dit Romane.

—Et quel diable de chemin pour y arriver! dit le general. Voyez Derigny! il n'en peut plus. Sans moi, il ne serait jamais arrive! ...Il fait bon ici, ajouta-t-il. Derigny et moi, nous allons nous reposer sur cette herbe si fraiche, pendant que vous continuerez a parcourir le plateau.”

Le general s'assit par terre et fit signe a Derigny d'en faire autant.

“Je regrette de ne pas avoir mes cigares, dit-il, nous en aurions fume chacun un; il n'y a rien qui remonte autant.

—Les voici, mon general, dit Derigny en lui presentant son porte-cigares et une boite d'allumettes.

—Vous pensez a tout, mon ami, repondit le general, touche de cette attention. Prenez-en un et fumons... Eh bien, vous ne fumez pas?”

Derigny: “Mon general, vous etes bien bon..., mais je n'oserais pas..., Je ne me permettrai pas...”

Le general: “D'obeir, quand je vous l'ordonne? Allons, pas de resistance, mon ami. Je vous ordonne de fumer un cigare, la..., pres de moi.” Derigny s'inclina et obeit; ils fumerent avec delices.

“Tout de meme, mon general, dit Derigny en finissant son cigare, c'est un fier service que vous m'avez rendu en m'obligeant a fumer.

J'avais si chaud, que j'aurais peut-etre attrape du mal si je ne m'etais rechauffe la poitrine en fumant.”

Le general: “Et moi donc! C'est grace a votre prevoyance, a votre soin continuel de bien faire, que nous serons tous deux sur pied ces jours-ci; j'avais aussi une chaleur a mourir, et j'etais si fatigue, que je ne pouvais plus me soutenir; il est vrai que je vous ai vigoureusement maintenu tout le temps de la montee!”

Derigny, souriant: “Je crois bien, mon general! je m'appuyais sur vous de tout mon poids.”

Un second cigare acheva de remonter nos fumeurs. Le general aurait bien volontiers fait un petit somme, mais l'amour-propre le tint eveille. Il eut fallu avouer que la montee etait trop forte pour lui, et il voulait accompagner les jeunes gens dans d'autres expeditions difficiles. Au moment ou le temps commencait a lui paraître long, il entendit, puis il vit accourir la bande joyeuse.

“Mon oncle, je vous apporte des rafraichissements, dit Natasha en s'asseyant pres de lui et lui presentant une grande feuille remplie de mures. Goutez, mon oncle, goutez comme c'est bon!”

Le general gouta, approuva le gout de sa niece, et continua a gouter, jusqu'a ce qu'il eut tout mange.

Derigny s'etait leve en voyant arriver Natasha, le prince Romane et les enfants. Jacques et Paul avaient aussi fait leur petite provision; ils l'offrirent a leur pere, qui gouta ces mures et les trouva excellentes; mais il n'en

Le General Dourakine

mangea qu'une dizaine.

“Encore, encore, papa! s'ecrierent ses enfants; c'est pour vous que nous avons cueilli tout ca.”

Derigny: “Non, mes chers amis; j'ai eu tres chaud, et je me ferais mal si j'avalais tant de rafraichissants; gardez le reste pour votre diner ou mangez-le, comme vous voudrez.”

Jacques: “Nous le garderons pour maman.”

Derigny: “C'est une bonne idee et qui lui fera plaisir.”

Le general: “Derigny! Derigny! nous nous remettons en route pour descendre dans la vallee. Prenez bien garde de tomber; tenez-vous aux basques de mon habit comme en montant; je vous retiendrai si vous glissez.”

Derigny: “Tres bien, mon general! je vous remercie.”

Natasha le regarda d'un air surpris.

—Derigny, reprimant un sourire: “C'est que, mademoiselle, le general m'a aide a gravir la montagne; c'est pourquoi...”

Natasha, tres surprise: “Mon oncle vous a aide?... C'est lui qui vous a aide!”.

Derigny, riant tout a fait: “Demandez plutot au general, mademoiselle; il, vous le dira bien.”

Le general, se frottant les mains: “Certainement, Natasha; certainement. Sans moi, il ne serait jamais arrive! Tu vas voir a la descente; ce sera la meme chose.”

Natasha regardait toujours Derigny, comme pour demander une explication. Il lui fit signe en riant que ce serait pour plus tard. Natasha commença a deviner et sourit.

“Partons, dit le general. Les enfants en avant, Natasha aussi; Romane devant moi, pour etre au centre de la ligne; Derigny derriere moi, pour ne pas tomber et pour se retenir a moi.”

Les enfants s'elancerent en avant. La descente etait difficile, escarpee, glissante; les pierres roulaient sous les pieds; les rochers formaient des marches elevees; des trous, semblables a des precipices bordaient le sentier. Chacun s'appuya sur son baton et marcha bravement en avant; les garcons descendaient tantot courant, tantot glissant. et ne furent pas longtemps a atteindre le bas de la montagne: Natasha descendait d'un pied sur, sautant parfois, glissant sur les talons, s'accroupissant par moments, mais ne s'arretant jamais. Romane aurait fait comme elle, s'il n'avait ete inquiet des allures desordonnees du general, qui trebuchait, qui sautait sans le vouloir, qui glissait malgre lui, qui serait tombe a chaque pas, si Derigny, fidele a sa recommandation, ne l'eut tenu fortement par les basques de sa redingote.

“Tenez-vous ferme, mon pauvre Derigny, criait le general: ne me menagez pas; je vous soutiendrai bien, allez.”

Le pauvre general butait, gemissait, maudissait les montagne! et les rochers. Derigny suait a grosses gouttes: il lui fallait preter une extreme attention aux mouvements du general pour ne pas le tirer mal a propos et pour ne pas le lacher, le laisser buter et tomber sur le nez. A moite chemin, la descente devenait plus raide et plus rocailleuse encore; le general buta si souvent, Derigny tira si fort, que le dernier bouton de la redingote sauta;

Le General Dourakine

le general en recut une saccade qui manqua le jeter sur le nez; Derigny donna, pour le relever, une secousse qui fit partir: tous les autres boutons; le general leva les bras en l'air en signe de detresse; les manches de la redingote glisserent en se retournant le long de ses bras, et le pauvre general, laissant son habit aux mains de Derigny epouvante, fit trois ou quatre bonds prodigieux de rocher en rocher, glissa, tomba et roula au fond d'un trou heureusement peu profond, mais bien garni de ronces et d'epines. Pour comble d'infortune, un renard, refuge au fond de ce trou, se trouva trop serre entre les ronces et le general, et voulut se frayer un passage aux depens des chairs deja meurtries de son bourreau involontaire. Les dents aigues du renard firent pousser au general des cris lamentables, Romane revint sur ses pas en courant; Derigny s'etait deja elance dans le trou pour aider le general a en sortir; ses mains rencontrerent les dents du renard; ne sachant a quel animal il avait affaire, mais comprenant la detresse du malheureux general, il enfonca son bras dans les epines, saisit quelque chose qu'il tira a lui, malgre la resistance qu'on lui opposait et, apres quelques efforts vigoureux, amena le renard. Le tuer etait long et inutile; il le saisit a bras-le-corps et le lanca hors du trou; l'animal disparut en une seconde, et Derigny put alors donner tous ses soins au general. Il le releva et chercha a lui faire remonter le cote le moins escarpe du trou; efforts inutiles; le general grimpa, retombait, se hissait encore, mais sans jamais pouvoir atteindre la main que lui tendait Romane. Derigny essaya de prendre le general sur son dos et de le placer contre les parois du trou; mais il s'epuisa vainement: les grosses jambes du general ne se pretaient pas a cette escalade, et il fallut toute la vigueur de Derigny pour resister aux secousses que lui donnaient les tentatives inutiles du general. Voyant que ses efforts restaient sans succes, il se laissa glisser le long du dos de Derigny, et dit d'un ton calme:

“Romane, mon enfant, je n'en peux plus; je reste ici; le renard y a demeure, pourquoi n'y demeurerais-je pas? Seulement, comme je suis moins sobre que le renard, je te demande de vouloir bien courir a l'hotel et de me faire apporter et descendre dans ce trou un bon diner, du vin, un matelas, un oreiller et une couverture, et autant pour Derigny, qui est la cause de mon changement de domicile.”

Derigny: “Mon general, je vais vous avoir un petit repas et les moyens de revenir a l'hotel. Le prince Romane voudra bien vous tenir compagnie en mon absence.”

Le general: “Tu es fou, mon pauvre camarade de prison; comment sortiras-tu d'ici?”

Derigny: “Ce ne sera pas difficile, mon general: dans une heure je suis de retour.”

Et Derigny, s'elancant de rocher en rocher, d'arbuste en arbuste, se trouva au haut du trou avant que le general fut revenu de sa stupefaction. Derigny bondit plutot qu'il ne courut jusqu'au bas de la montagne, ou il trouva Natasha et les enfants, auxquels il expliqua en peu de mots la position critique de leur oncle; il continua sa course vers l'hotel, ou il trouva promptement cordes, echelles et hommes de bonne volonte pour sortir le general de son trou; il prit un morceau de pain, une bouteille de vin, et reprit le chemin de la montagne, suivi par une nombreuse escorte grossie de la foule des curieux qui apprenaient l'accident auquel on allait porter remede.

Quand ils arriverent au trou qui contenait le malheureux touriste, Derigny eut de la peine a arriver jusqu'a lui, les bords etaient occupes par Romane, Natasha et les quatre garcons, qui faisaient la conversation avec le general. Pendant qu'on organisait les echelles et les cordes, Derigny descendit les provisions, que le general recut avec joie et fit disparaître avec empressement. Romane dirigea le sauvetage, pendant que Derigny, redescendu dans le trou, aidait le general a grimper les echelons, soutenu par une corde que Derigny lui avait nouee autour du corps. Les hommes tiraient par en haut, Derigny poussait par en bas; rien ne cassa, fort heureusement, et le general arriva jusqu'en haut suivi de son fidele serviteur. Chacun felicita, embrassa le general; Romane, Natasha et ses freres serrerent amicalement les mains de Derigny, et l'on se remit en marche, mais avec une variante.

Derigny avait fait apporter une chaise a porteurs, dans laquelle on placa le general, qui ne fit aucune resistance, les dents du renard ayant fait des breches trop considerables au vetement qui avait porte sur la tete de l'animal. L'agilite que Derigny avait deployee en sortant du trou, la facilite avec laquelle il avait descendu et remonte la montagne, ouvrirent les yeux du general; il comprit tout, la montee comme la descente, et n'en parla que dans le tete-a-tete du soir avec son ami Derigny. Depuis ce jour, il ne proposa plus d'accompagner les jeunes gens dans leurs excursions; Mme Derigny le remplaça pres de Natasha. comme par le passe, et le general tint compagnie a sa niece, Mme Dabrovine. dans ses tranquilles promenades en voiture.

XXII. FIN DES VOYAGES, CHACUN CHEZ SOI

La saison des eaux se passa sans autre aventure; on se remit en route a la fin d'aout et l'on prit le chemin de la France, cette chere France dont le souvenir faisait battre le coeur des Derigny, un peu celui du general, et dont la reputation faisait fremir d'impatience Natasha et ses freres. Romane restait calme: il se trouvait heureux et ne desirait pas changer de position. Il voulait seulement trouver une maniere convenable de gagner sa vie quand il aurait fini l'education d'Alexandre et de Michel.

“Si Dieu voulait bien me faire sortir de ce monde quand cette tache sera finie, pensait-il, ce serait un de ses plus grands bienfaits; quelle triste vie je menerai loin de cette chere famille que j'aime si tendrement!”

Le general voulut rester quelque temps a Paris; une fois etabli a l'hotel du Louvre, il permit aux Derigny d'aller rejoindre a Loumigny Elfy et Moutier.

“Vous nous annoncerez, leur dit-il; et je vous charge, mon ami, de nous preparer des logements.”

Le general acheta une foule de choses de menage et de toilette pour Elfy et Moutier, et les remit a Mme Derigny pour qu'elle n'arrivat pas les mains vides, attention delicate qui les toucha vivement.

Derigny et sa famille se mirent immediatement en route; partis de Paris le soir, a huit heures, ils arriverent a Loumigny le lendemain de grand matin, par la correspondance d'Alencon. Voulant faire une surprise a Elfy et a Moutier, Derigny fit arreter la voiture a l'entree du village; ils se dirigerent a pied vers l'Ange-gardien. Mme Derigny eut beaucoup de peine a retenir Jacques et Paul, qui voulaient courir en avant; la porte de l'auberge etait ouverte; les Derigny entrerent sans bruit, et virent Elfy et Moutier assis a la porte de leur jardin. Elfy pleurait. Le coeur de Mme Derigny battit plus fort.

“Il y a si longtemps que je n'ai eu de leurs nouvelles, mon ami! disait Elfy. Je crains qu'il ne leur soit arrive malheur. On peut s'attendre a tout dans un pays comme la Russie.

—Chere Elfy, tu as donc perdu ta confiance en Dieu et en la sainte Vierge? Esperons et prions.

—Et vous serez exauces, mes chers, chers amis!” s'ecria Mme Derigny en s'elancant vers Elfy, qu'elle saisit dans ses bras en la couvrant de baisers.

Jacques et Paul s'etaient jetes dans les bras de Moutier, qui les embrassait; il quittait l'un pour reprendre l'autre; il embrassa a les etouffer Derigny et sa femme; Elfy pleurait de joie apres avoir pleure d'inquietude. Toute la journee fut un enchantement continuel; chacun racontait, questionnait sans pouvoir se lasser. Moutier et Elfy firent voir a leur soeur et a leur frere les heureux changements qu'ils avaient faits dans la maison et dans le jardin; ils accompagnerent les nouveaux arrives chez le cure, qui faillit tomber a la renverse quand Jacques et Paul se precipiterent sur lui en poussant des cris de joie. Apres les premiers moments de bonheur et d'agitation, les Derigny lui donnerent des nouvelles du general et annoncerent son arrivee.

Le General Dourakine

“Bon, excellent homme! dit le cure. Quel dommage qu'il ne soit pas en France pour toujours!”

Derigny: “Vous n'avez rien a regretter, monsieur le cure; il vient en France pour y rester. Il veut se fixer pres de nous aux environs de Loumigny, dans une terre qu'il cherche a acquerir.”

Le Cure: “Mais il sera seul! Il s'ennuiera et repartira!”

Derigny: “Seul, monsieur le cure? Il arrive en nombreuse et aimable compagnie! Nous vous raconterons tout cela.”

Apres une longue visite au cure, pendant laquelle Jacques et Paul allerent voir leurs anciens amis et camarades, ils allerent tous a l'auberge du General reconnaissant. L'enseigne se balançait dans toute sa fraicheur; la maison etait propre, soignee, bien aeree, grace aux soins de Moutier et d'Elfy; les prairies attenantes a l'auberge etaient dans l'etat le plus florissant; les pommiers qui les couvraient etaient charges de fruits. Mme Derigny etait enchanee; elle examinait son linge, sa vaisselle, ses meubles, et remercia affectueusement Elfy et Moutier de leurs bons soins.

“Nous allons nous y etablir des ce soir, dit-elle; tout y est si propre qu'on peut l'habiter sans rien deranger.”

Elfy: “Reste avec nous et chez nous jusqu'a l'arrivee du general, ma soeur; nous nous verrons mieux.”

Jacques et Paul joignirent leurs instances a celles de Moutier et d'Elfy, et n'eurent pas de peine a vaincre la legere resistance de Derigny et de sa femme.

Tous s'etablirent donc a l'Ange-gardien. Jacques et Paul reprirent avec bonheur leur ancienne chambre; Mme Derigny voulut aussi habiter la sienne; Moutier et sa femme etaient au rez-de-chaussee et pouvaient, sans se deranger, abandonner les chambres du premier a leur soeur et a sa famille. Ils menerent pendant un mois une vie heureuse et calme qui leur permit de mettre Elfy et Moutier au courant des moindres evenements qui s'etaient passes pendant leur separation.

Moutier et Derigny ne cesserent, pendant ce mois, de chercher a combler les voeux du general en lui trouvant une grande propriete avec une belle habitation. Enfin Moutier en trouva une a une lieue de Loumigny; elle fut mise en vente de la maniere la plus imprevue, par suite de la mort subite du proprietaire, le baron de Crezusse, ex-banquier, fort riche, qui venait de terminer l'ameublement de ce magnifique chateau pour l'habiter et s'y reposer de ses fatigues. Elfy ecrivit au general pour l'en informer, et profita de l'occasion pour lui renouveler mille tendresses reconnaissantes dont la gaiete assaisonnait le sentiment.

Le general repondit: “Mon enfant, j'arrive jeudi; n'oubliez pas le diner a quatre heures.

“Le general reconnaissant.”

Effectivement, trois jours apres cette lettre laconique, une berline et une caleche arriverent au grand galop de leurs huit chevaux et s'arreterent devant l'auberge de l'Ange-gardien. Natasha sauta au bas de la berline et se jeta au cou d'Elfy en l'appelant par son nom.

“Vous voyez, ma chere Elfy, que je vous connais, que je suis votre amie, et que vous me devez un peu de l'amitie, que vous avez pour grand-pere.”

Natasha tendit ensuite les deux mains a Moutier, qui s'inclina profondement en les serrant, et qui s'elanca au secours du general, que Romane ne parvenait pas a degager des coussins de la voiture. Le poignet vigoureux de Moutier l'eut bientot enleve; il sauta presque a terre et tomba, moitie par la secousse, moitie par affection,

Le General Dourakine

dans les bras de Moutier, qui eut de la peine a ne pas toucher terre avec sa charge. Mais il s'y attendait, il ne broncha pas, et il serra le general contre son coeur avec des larmes dans les yeux. Le general aussi sentit les siens se mouiller; il s'empara d'Elfy pour l'embrasser plus d'une fois. Elfy lui baisait les mains, riait, pleurait tout a la fois. Mme Dabrovine et le prince Romane furent presentes par le general.

“Ma petite Elfy, voici la fille de mon coeur et le fils de mes vieux jours. Aimez-les comme vous m'aimez.”

La profonde reverence d'Elfy fut interrompue par Mme Dabrovine, qui embrassa tendrement cette jeune amie de son vieil oncle. Le prince Romane lui serra la main avec effusion.

Moutier recut aussi des poignees de main affectueuses de Mme Dabrovine, du prince Romane et d'Alexandre et Michel.

“Mon cher monsieur Moutier, dit Alexandre, vous nous raconterez bien en detail comment vous avez trouve dans les bois le pauvre Jacques et son frere.

Moutier: “Tres volontiers, messieurs; vous les aimerez davantage apres ce recit; mon bon petit Jacques est le modele des freres et des fils: ils sont restes ce qu'ils etaient.

Le General: “N'avez-vous pas quelque chose a nous donner pour notre diner, ma petite menagere? Nous avons une faim terrible.”

Elfy, souriant: “Je croyais que vous n'aimiez plus ma pauvre cuisine et mes maigres poulets, general.”

Le General: “Comment, petite rancuneuse, vous vous souvenez de ce detail de votre diner de nocces? Nous allons donc mourir de faim, si vous n'avez rien prepare.”

Elfy: “Soyez tranquille, general, tout est pret, nous vous attendions pour servir.”

Le general entra et se mit a table; le couvert etait mis. Elfy engagea tout le monde a s'asseoir; il fallut l'ordre expres du general pour que les Derigny et les Moutier se missent a table.

Le General: “Je ne pensais pas que vous eussiez si vite oublie nos bonnes habitudes, ma petite Elfy et mon grand Moutier! Nous etions si bons amis, jadis!”

Moutier: “Et nous le sommes encore, mon general; pour vous le prouver, nous vous obeissons sans plus de resistance. Viens, Elfy; obeis comme jadis.”

Le General: “A la bonne heure! Ici, a ma droite, Elfy; Moutier, pres: de ma niece Dabrovine; Natasha, a la gauche de Moutier; Romane, pres de Natasha; Mme Derigny, a ma gauche; Alexandre, Michel, Jacques et Paul, ou vous voudrez; Je ne me mele pas de vous placer.”

Jacques: “Moi, pres de mon bon Moutier.”

Moutier: “La place est prise par les dames, mon ami; va ailleurs.”

Les quatre garcons se placerent en groupe tous ensemble. Elfy prouva au general qui ni elle ni sa soeur n'avaient perdu leur talent pour la soupe aux choux, la fricasee de poulet, la matelote d'anguilles, le gigot a l'ail, la salade a la creme, les pommes de terre frites et les crepes. Le general, ne se lassait pas de redemander encore et encore de chaque plat. Le vin etait bon, le cafe excellent, l'eau-de-vie vieille et vrai cognac. Le prince; Romane joignit ses eloges a ceux du general, et, quoique ses demonstrations fussent moins energiques,

Le General Dourakine

il lui arriva deux fois de redemander des plats servis et accommodes par les deux soeurs.

Après le repas et après une promenade dans les domaines d'Elfy et de Moutier, on se dirigea vers l'auberge du General reconnaissant. Natasha, ses freres et leurs amis couraient en avant et admirèrent avec une gaiete bruyante l'effigie rubiconde du vieux general. Toute la societe entra dans la maison de Derigny, qui avait ete preparee pour recevoir le general et sa famille; les domestiques et les femmes de chambre y etaient deja et rangeaient les effets de leurs maitres. L'auberge etait grande; chacun eut une chambre spacieuse et confortable; le general eut son salon; Mme Dabrovine eut egalement le sien; Natasha, Alexandre, Michel et meme le prince Romane, virent avec grand plaisir un billard dans une piece pres de la salle a manger et du salon.

Des le jour meme, aide d'Elfy et de Derigny, le general s'installa avec les siens dans cette auberge si bien montee. Les Derigny s'y transporterent egalement. Le lendemain, le general, inquiet de ses repas, apprit avec une joie extreme que Derigny avait deja installe a la cuisine un excellent chef venu de Paris, et son garcon de cuisine, excellent patissier. Ce soin touchant de bien-etre mit le comble a la reconnaissance du general; ses inquietudes etaient finies, son bonheur devenait complet; dans sa joie, il pleura comme un enfant.

Un jour, une lettre du prince Negrinski annonca au general la mort de sa niece Papofski et les penibles evenements qui avaient amene cette fin prematuree. Cette nouvelle impressionna peniblement le general, sa famille et ses amis; mais ce sentiment s'effaca promptement par le bonheur dont ils jouissaient. Leur vie a tous etait douce et gaie; Natasha allait tous les jours passer quelques heures chez son amie Elfy: elle l'aidait a faire sa cuisine, a laver son linge, a le raccommorder, a faire son menage; Alexandre et Michel passaient leur recreations avec Jacques et Paul, a becher le jardin, a ratisser les allees, arroser les legumes, etc.; le prince Romane et Moutier y mettaient aussi la main; Mme Dabrovine et le general venaient souvent se meler a leurs occupations, rire de leurs jeux, s'amuser de leurs plaisirs. Le lendemain de son arrivee, le general et sa niece allerent voir le chateau a vendre tout y etait joli et magnifique; la terre etait considerable; les bois etaient superbes; le prix en etait peu eleve pour la beaute de la propriete: deux millions payes comptant rendirent le general possesseur de cette terre si bien placee pour leur agrement a tous. Ils s'y transporterent quinze jours apres leur arrivee a Loumigny, et ils y passerent gaiement et agreablement l'automne, l'hiver et le printemps. Derigny etait reste pres du general. Il etait regisseur de la terre et de toute la fortune du general; sa femme surveillait le linge et fut etablie femme de charge. Mme Dabrovine reprenait petit a petit sa gaiete; elle voyait souvent le bon cure, que le general aimait aussi beaucoup, et qui devint le confesseur et le directeur de toute la famille; Natasha etait heureuse; elle chantait et riait du matin au soir. Le prince Romane etait devenu un membre indispensable de la famille. On voyait sans cesse les Moutier, soit chez eux, soit au chateau.

XXIII. TOUT LE MONDE EST HEUREUX. CONCLUSION

L'annee suivante, au commencement de l'ete, Moutier vint annoncer un matin qu'Elfy avait une belle petite fille. Le general en fut tres content.

“C'est moi qui suis parrain, dit-il.

—Et moi, je serai marraine”, dit Mme Dabrovine. Moutier remercia et courut porter la bonne nouvelle a Elfy. La marraine donna a sa filleule Marie une charmante et utile layette. Le parrain lui donna vingt mille francs et une foule de presents pour le pere, la mere et l'enfant. Peu de temps apres la ceremonie du baptême, qui fut suivie d'un repas excellent et d'une abondante distribution de dragees et d'objets de fantaisie, le general appela Natasha.

“Mon enfant, lui dit-il, sais-tu que je suis vieux?”

Le General Dourakine

Natasha: "Je le sais, grand-pere; mais votre sante est bonne, et vous vivrez longtemps encore."

Le General: "Mon enfant, sais-tu que je serais bien heureux si Romane ne nous quittait jamais?"

Natasha: "Et moi aussi, grand-pere, je voudrais qu'il restat toujours avec nous."

Le General: "S'il nous quittait, ce serait bien triste!"

Natasha: "Oh oui! bien triste; c'est lui qui anime tout, qui dirige tout; mes freres et moi, nous ne faisons rien sans le consulter."

Le General: "Tu l'aimes donc?"

Natasha: "Je crois bien, que je l'aime! Je l'aime autant que vous, grand-pere."

Le general sourit, baisa le front de Natasha.

Le General: "Eh bien, mon enfant, il depend de toi de faire rester Romane pres de nous toujours."

Natasha: "De moi? Dites vite, grand-pere; que faut-il-faire?"

Le General: "Une chose bien simple: devenir sa femme, pour qu'il devienne le fils de ta mere et le mien!"

Natasha, riant: "Moi? devenir sa femme! Oh! grand-pere, vous plaisantez sans doute! Il ne voudrait pas de moi, qui suis si jeune et si folle!"

Le General: "Tu vas avoir dix-huit ans dans six mois, Natasha, et lui en a vingt-huit; ce n'est pas..."

Natasha: "Mais il a tant souffert, grand-pere! C'est comme s'il en avait quarante. Non, non, il est trop raisonnable pour vouloir m'epouser."

Le General: "Crois-tu qu'il ne t'aime pas?"

Natasha: "Au contraire, grand-pere, il m'aime beaucoup! Je le vois et je le sens! Il pense toujours a moi, a mon bonheur, a mon plaisir; il trouve bien tout ce que je dis, tout ce que je fais. Et meme, grand-pere, je vous avouerai que je ris quelquefois de sa vivacite a me defendre quand on m'accuse, de sa colere contre ceux qui me trouvent en faute, de son aveuglement a mon egard; car, enfin, je parle et j'agis souvent tres mal, et lui trouve toujours que j'ai raison. Oh oui! il m'aime bien! Et moi aussi je l'aime bien!"

Le General: "Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas l'epouser?"

Natasha, vivement: "Mais, moi, je ne demande pas mieux, grand-pere; c'est lui qui ne voudra pas!"

—C'est ce que nous allons voir, dit le general, riant et se frottant les mains. Derigny, Derigny, aller me chercher Romane, et amenez-le-moi vite, vite!"

Natasha: "Et moi, grand-pere, je me sauve..."

Le General: "Du tout, du tout, reste pres de moi."

Natasha: "C'est que je le generai pour refuser. Pauvre homme! ce sera desagreceable pour lui!"

Le General Dourakine

Le General: "Ce sera sa punition, s'il refuse."

Natasha, rougissant: "Grand-pere, c'est que..., c'est que..."

Le General: "Quoi donc? Parle, mon enfant."

Natasha: Grand-pere, c'est que... je n'y pensais pas du tout avant que vous m'en eussiez parle; mais, a present, s'il refuse, cela me fera de la peine, et j'ai peur qu'il ne le voie; il est si bon! Il consentirait alors, par pitie pour moi, et il serait tres malheureux!"

Natasha appuya sa tete sur l'epaule du general et pleura. Au meme moment le prince entra."

Le General: "Viens, mon ami, mon bon Romane; viens m'aider a consoler ma pauvre Natasha. Tu vois, elle pleure amerement, la, sur mon epaule, et c'est toi qui la fais pleurer.

—Moi! s'ecria Romane en s'avancant precipitamment vers Natasha, en retirent doucement une de ses mains de dessus l'epaule du general. Natasha, ma chere enfant, comment ai-je pu faire couler vos larmes, moi qui donnerais ma vie pour vous voir heureuse!"

Natasha releva la tete et sourit; son visage etait baigne de larmes.

"C'est la faute de grand-pere, dit-elle."

Le General, riant: "Ah bien, voila une bonne invention, par exemple! Romane, je vais te dire pourquoi elle se desole. Je sais qu'elle t'aime, je sais que tu l'aimes! Elle a bientot dix-huit ans, tu en as vingt-huit: je lui propose de devenir ta femme.

—Et elle ne veut pas? dit Romane en palissant et en laissant retomber la main de Natasha."

Le General: "Tu n'y es pas elle veut bien; elle serait enchantee..."

—Mais alors... pourquoi?... dit Romane, dont le visage exprima le plus vif bonheur.

—Parce que mademoiselle pretend qu'elle est trop jeune, trop folle; que tu ne voudras pas d'elle; que tu ne l'accepterais que par pitie, et cette crainte la fait pleurer."

Romane reprit vivement la main de Natasha, s'agenouilla devant le general et dit d'une voix emue:

"Mon cher et excellent ami, je vous demande a genoux la main de cette chere et aimable enfant, qui fera mon bonheur comme je ferai le sien; recevez-moi dans votre famille, a moins que Natasha ne me repousse, moi pauvre et proscrit.

—Que je refuse, moi! s'ecria Natasha en se jetant dans les bras de son grand-pere. Grand-pere, dites oui, pour le rassurer.

—Que Dieu vous benisse, mes enfants! dit le general les yeux pleins de larmes et les serrant tous deux contre son coeur. Tous mes voeux sont combles. Romane, mon fils, prends ce tresor charmant que toi seul es digne de posseder; allez, mes enfants, trouver votre mere, qui attend le resultat de notre conversation. Va, ma Natasha, va presenter a ta mere le fils qu'elle desire depuis longtemps."

Le General Dourakine

Natasha et Romane embrassèrent tendrement le vieux general, et allerent tous deux se jeter dans les bras de Mme Dabrovine, qui les embrassa et les benit en pleurant.

La nouvelle du mariage de Natasha fut portee par elle-meme aux Derigny et au bon cure, qui etaient depuis longtemps dans le secret; puis a Elfy et a Moutier.

Le general demanda qu'on hatat la ceremonie.

“Je n'aime pas a attendre, dit-il. Vous vous connaissez bien, n'est-ce pas? A quoi bon attendre? Attendre quoi?”

Romane sourit et regarda Natasha, qui sourit aussi.

“Eh bien! personne ne repond? dit le general.

—A quand fixez-vous le noce, mon pere? dit Mme Dabrovine. Le General: “A une quinzaine, pour avoir largement le temps de tout organiser.”

Madame Dabrovine: “Largement! une quinzaine! Mais, mon pere, je n'ai pas le temps d'avoir le trousseau de Natasha.”

Le General: “Eh bien, Romane la prendra sans trousseau! N'est-ce pas, Romane?”

Pour toute reponse, Romane proposa d'aller de suite porter la bonne nouvelle au cure et aux Moutier. Le general, Mme Dabrovine, les enfants, les Derigny, voulurent etre de la partie, on y alla en deux voitures. Le general annonca a tous les gens du pays qu'il rencontra que le mariage de sa petite-fille aurait lieu dans quinze jours, et les invita a la noce, y compris le repas.

Derigny se mit en campagne pour organiser une fete qui laissat de bons et glorieux souvenirs dans le pays. Le general fit venir le notaire.

“Je donne, dit-il, quatre millions a ces enfants, dont deux a Romane et deux a Natasha. Le reste de mes treize millions sera pour la mere et pour les garcons, sauf quelques legs a mes amis.”

Le temps fut superbe le jour du mariage, tout le pays etait invite a la noce; on dressa des tables sous des tentes dans la prairie devant le chateau; le repas fut magnifique. Natasha et Romane avaient demande au general que les pauvres eussent une large part dans la depense; cinquante familles recurent par l'entremise du cure des sommes considerables qui les tirerent de la misere; les pauvres de la commune furent particulierement favorises. Apres le repas, on dansa jusqu'au lendemain, comme aux noces d'Elfy, mais le general, devenu plus vieux, ne dansa ni ne valsa.

Ils vivent tous ensemble et restent tendrement unis. Le general rend tous les jours de ferventes actions de graces a Dieu du bonheur dont jouissent Natasha et Romane, et du calme revenu dans le coeur de Mme Dabrovine. Romane veut terminer l'education de ses jeunes beaux-freres.

“Et ils seront, dit le general, des chretiens fervents et des jeunes gens accomplis. Et ils feront de bons mariages; quant a Jacques, il epousera la fille d'Elfy; Paul epousera la seconde fille...

Natasha: “Mais Elfy n'en a qu'une, grand-pere!”

Le General Dourakine

Le General: "Cela ne fait rien! Elle en aura une seconde! Jacques sera mon regisseur avec son pere; Paul restera avec Moutier; Derigny et sa femme ne me quitteront jamais; et je mourrai, vous leguant a tous des sommes considerables, entoure de mes enfants et petits-enfants, dans les bras de notre bon cure, qui restera toujours notre confesseur et notre directeur a tous; et je reposerai dans le tombeau de famille, ou vous me rejoindrez un jour."